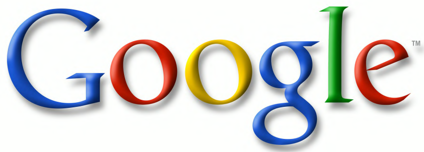
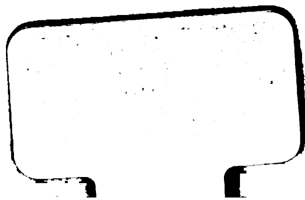








HISTOIRE

VÉRITABLE

DES TEMPS FABULEUX.

TOME V.

IMPRIMERIE DE L. GAUTHIER.

HÉRODOTE

HISTORIEN

DU PEUPLE HÉBREU,

SANS LE SAVOIR.

Antiquitas præstructa divinæ litteraturæ, quò facilè credatur thesaurum eam fuisse posteriori cuique sapientiæ. Quis poëtarum, quis sophistarum qui non omninò de prophetarum fonte potaverit! Indè igitur philosophi sitim ingenii sui rigaverunt. *Tertull. Apologet. C.* 47.



A PARIS,

CHEZ GAUTHIER FRÈRES ET C.e, LIBRAIRES,

RUE DE TOURAINE, N° 4, PRÈS L'ÉCOLE DE MÉDECINE;

A BESANÇON,

MÊME MAISON DE COMMERCE,

GRAND'-RUE, N° 86.

M. DCCC. XXIV.


BIBLIOTHECA·BODLEIANA

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

L'OUVRAGE de monsieur l'abbé Guérin du Rocher dont nous prenons ici la défense, pourroit, par la singularité de la découverte qu'il contient, faire naître des préjugés défavorables dans l'esprit de ceux qui ne l'auroient pas encore lu, ou qui ne se tiennent pas assez en garde contre les premières impressions qu'ils prennent du mérite d'un livre, souvent sur le seul énoncé du titre. Nous croyons donc que, pour prémunir ceux qui seroient tentés de rejeter, au premier aperçu, la grande découverte que nous justifions ici, nous ne pouvons rien faire de mieux que de citer le jugement qu'en a porté un homme aussi estimé par ses vertus que par son érudition, et bien en état de prononcer sur de pareilles matières. Voici les termes dans lesquels M. l'abbé Asseline, vicaire-général du diocèse de Paris, docteur de Sorbonne, professeur en langue hébraïque, et chargé en qualité de censeur, d'examiner l'ouvrage de M. l'abbé du Rocher, s'est exprimé, en lui donnant son approbation. « J'ai » lu, par ordre de, etc. un manuscrit intitulé : » HISTOIRE VÉRITABLE DES TEMPS FABULEUX : PRE» MIÈRE PARTIE : LES TEMPS FABULEUX DE L'HIS-

» TOIRE D'EGYPTE, DÉVOILÉS PAR L'HISTOIRE
» SAINTE. Le savant auteur de cet ouvrage lève
» enfin le voile qui couvroit depuis si long-temps
» les antiquités égyptiennes. Dans cet amas de fa-
» bles dont on a composé l'histoire des premiers
» âges d'une nation célèbre, il fait apercevoir
» les traces précieuses de la vérité, et découvre
» le fondement respectable sur lequel porte ce
» bizarre édifice, en prouvant que ces fables sont
» une ALTÉRATION DES ÉVÉNEMENTS RACONTÉS
» DANS L'ANCIEN TESTAMENT, il force les his-
» toriens de l'Egypte, Hérodote, Manéthon,
» Diodore, etc. à rendre hommage à Moïse et
» aux autres écrivains sacrés; à déposer en leur
» faveur; à devenir, en quelque sorte, leurs
» garants; et montre la fausseté de tant d'im-
» putations qu'ont faites à nos saints livres,
» ceux qui se sont aveuglés jusqu'à croire que la
» main des hommes pourroit détruire l'œuvre
» de Dieu. En Sorbonne, ce 9 mars 1779. »

Signé ASSELINE.

D'après ce précis on peut se faire une idée de la découverte de M. l'abbé Guérin du Rocher, et des résultats importants qu'elle fournit. Nous avons cru qu'en la présentant dégagée de l'érudition hébraïque dont l'auteur a jugé devoir appuyer son ouvrage, et qu'en nous en tenant seulement aux discussions des traits principaux de ressemblance des deux histoires, cette découverte n'en seroit pas moins solidement justifiée, ni moins favorablement accueillie du public.

AVERTISSEMENT
DE LA SECONDE ÉDITION
DONNÉE EN 1790.

Il y a deux ans que je voulus faire réimprimer cet ouvrage dans nos provinces : l'espoir de pouvoir tirer de France le nombre d'exemplaires suffisants pour le petit nombre d'amateurs de l'érudition et de l'antiquité, m'a fait différer l'exécution de ce dessein. Mon attente ayant été vaine, je n'ai pas voulu différer davantage.

L'immortel ouvrage de l'abbé Guérin du Rocher devient rare, il est assez volumineux [1] et cher ; la belle défense qu'en a faite l'abbé Chapelle, qui pouvoit en quelque sorte tenir lieu de l'ouvrage même, est plus rare encore ; son adversaire qui ne pouvoit répliquer, ayant eu assez de crédit pour la faire supprimer. Je n'ai pas cru qu'on pût mieux regarder ces pertes du monde littéraire, qu'en publiant l'*Hérodote* que voici ; résumé, abrégé, apologie, confirmation de ce qu'il y a de plus remarquable dans l'ouvrage de M. Guérin du Rocher.

[1] Trois gros vol. in-8°. Il avoit dessein de le porter beaucoup plus loin, lorsque des événements imprévus l'ont arrêté dans cette intéressante carrière

Le mauvais succès de toutes les attaques livrées à l'*Histoire des temps fabuleux*, est une preuve certaine de la solidité, j'ose dire, de la certitude des observations de l'auteur. M. de la Harpe, M. de Guignes, l'abbé du Voisin, et d'autres écrivains ont successivement éprouvé qu'elles étoient à l'abri des arguments le plus laborieusement recherchés et le plus spécieusement présentés : caractère naturel de la vérité qui, comme dit un saint Père, s'accroît en force et en splendeur par les combats mêmes qu'on lui livre : *Magna vis est veritatis quœ cùm per se intelligi possit, per ea tamen ipsa quœ ei adversantur, elucet; ut immobilis manens, firmitatem naturœ suœ, dum attentatur, acquirat* [1].

Presque tous les saints Pères ont observé que la théologie du paganisme, n'étoit qu'une mauvaise imitation de l'Histoire Sainte. Saint Clément d'Alexandrie, saint Justin, Tertullien, Eusèbe, saint Cyrille, saint Ambroise, saint Augustin, etc. sont d'accord sur ce point. Les plus illustres des savants modernes ont démontré la même chose [2]. Mais leurs observations qui por-

[1] Hilar. Pictav. de Trin. l. 7, tom. 2, édit. Veron.

[2] Les rédacteurs de la Bible de Vence, t. 3, p. 98, prétendent que c'est plutôt par les discours et la conversation des Hébreux que par la lecture de leurs livres, que les païens ont connu les dogmes, les rits et l'histoire des Hébreux. Quand cela seroit, l'objet d'imitation n'en étoit pas moins réel et moins connu. Mais il est aisé de voir par les détails de diverses comparaisons, que c'est plutôt par les livres que par des rapports, que les païens ont appris ce qu'ils ont adopté des Hébreux. Il est évident, par exem-

toient directement sur la mythologie, ne se sont pas formellement étendues sur l'histoire. Cependant il étoit bien naturel de penser que la théologie des anciens et leur histoire sacrée (si on peut parler de la sorte), ayant été puisées dans l'Ecriture sainte, la première époque de leur histoire profane avoit été prise dans la même source ; et c'est ce qu'ont démontré M. l'abbé Guérin du Rocher, M. Chapelle, et l'auteur de l'*Hérodote* que nous donnons ici.

Tout le monde sent combien cette découverte ajoute à la considération et à l'importance des livres saints, même au jugement des savants profanes, et c'est la raison qui l'a rendue si odieuse aux philosophes du jour, mais c'est la raison aussi pour laquelle elle est précieuse et chère à des lecteurs chrétiens.

ple, que l'histoire de la création et des premiers temps, telle qu'elle est au premier livre des *Métamorphoses*, est puisé dans le livre même de la Genèse. L'ouvrage que nous donnons ici, en fournit de nouvelles preuves.

EXTRAIT

DU JOURNAL HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

DU 15 MARS 1777, p. 422.

Histoire véritable des temps fabuleux ; ouvrage qui en dévoilant le vrai que les histoires fabuleuses ont travesti ou altéré, sert à éclaircir les antiquités des peuples, et surtout à venger l'Histoire Sainte.

L'OUVRAGE que nous annonçons ici, contient, en trois volumes in-8.° d'environ 600 pages chacun, le dévoilement complet de l'histoire des Egyptiens. Il embrasse aussi dans son plan les antiquités fabuleuses ou très-suspectes des autres anciens peuples Chaldéens, Assyriens, Lydiens, etc. les mythologies égyptienne, phénicienne et grecque ; les temps connus sous le nom de temps héroïques ; les récits altérés des Juifs et païens, qui ont rapport au christianisme naissant, etc.; enfin les origines de plusieurs nations de l'Europe moderne.

Pour ne parler ici que de l'histoire d'Egypte, dévoilée par le texte de la Bible, on verra que ce qui nous reste de l'ancienne histoire de cette nation si vantée, n'est réellement autre chose qu'une copie le plus souvent très-défigurée et très-informe, mais toujours sensible, reconnoissable de tous les traits de l'Histoire Sainte relatifs à l'Egypte, et cela dans l'ordre le plus suivi, et le plus exactement parallèle ; jusques-là que l'histoire de ce peuple, très-abondante en faits depuis l'entrée de Joseph et de Jacob en Egypte, jusqu'à la sortie des Israëlites sous la conduite de Moïse, offre tout à coup un vide

de quatre à cinq siècles, durant le gouvernement des juges et des deux premiers rois d'Israël, parce que dans ce long période, le texte sacré ne dit rien de nouveau des Egyptiens ; que de là cette même histoire reprend une suite marquée, et semble renaître sous le règne de Salomon et de ses premiers successeurs, par les liaisons que ces princes entretinrent avec les Pharaons, et qu'enfin, après une autre lacune d'environ deux siècles, encore occasionnée par le silence de l'Ecriture sainte sur l'Egypte, elle va se confondre avec l'histoire même des Juifs, sous Nabuchodonosor le Grand, vainqueur des deux peuples.

Outre le jour que ce dévoilement répandra sur des points obscurs, il en résultera un autre avantage incomparablement plus précieux ; c'est qu'il demeurera pour constant aux yeux de toutes les personnes non passionnées, que l'Histoire Sainte est le plus ancien de tous les livres; celui qui a fourni le fonds de la plupart des faits prétendus historiques, antérieurs à l'ère des olympiades, et même le germe des plus fameux ouvrages poétiques de la haute antiquité, et surtout, que les événements prodigieux racontés dans les livres saints, ont été connus des nations les plus célèbres, quoique souvent altérés par l'ignorance des traducteurs, et par l'imagination des poëtes.

EXTRAIT

DU JOURNAL HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

DU 15 OCTOBRE 1777.

Lettre à M. de la Harpe, folliculaire des philosophistes, en réponse à la critique contre l'ouvrage de M. l'abbé Guérin du Rocher, insérée sous le nom de M. de Voltaire, dans le 15.ᵉ n.° du journal de politique et de littérature du 25 mai 1777.

CETTE petite brochure, qui n'est que de 53 pages, suffit pour apprécier la diatribe que Voltaire a opposée à l'*Histoire des temps fabuleux.* Cet excellent ouvrage, fruit d'une érudition immense dirigée par les principes les plus sages et les plus sûrs, a répandu une alarme générale parmi la troupe philosophique ; on a compris que les plus fameuses productions de l'incrédulité étoient renversées de fond en comble, quant à la partie historique, par les observations de l'abbé Guérin. On se préparoit à ne plus croire ni à la *Philosophie de l'histoire*, ni aux *Questions sur l'Encyclopédie*, ni enfin à tout ce qui tendoit à combattre l'Histoire Sainte par l'histoire profane. Dans ces critiques circonstances, on jugea qu'il falloit avoir recours au commandant-général de l'armée anti-chrétienne, et le vieux seigneur de Ferney fut obligé de reparoître à la tête des légions ; il assembla aussitôt quelques sarcasmes, quelques calembours et épigrammes, par lesquels il ne faut pas douter qu'il n'ait

mis en pièces tous les raisonnements et les savantes observations de l'abbé Guérin, puisque M. de la Harpe s'est hâté de célébrer cette solennelle victoire dans son journal, jadis celui de M. Linguet. Nous n'approuvons pas tout à fait les dénominations de folliculaire et de philosophiste, par lesquelles débute l'apologiste de M. Guérin. Nous aimons à voir la modestie, la simplicité dans le titre, la véhémence et la plaisanterie dans le corps de l'ouvrage, pour y servir d'assaisonnement à la force des raisons. Mais il est vrai que la morgue de ces sortes de gens est telle, qu'on ne peut presque s'empêcher de se tourner contre leurs personnes et de leur demander les titres de leur insolence :

Sed vos qui tandem ? quibus aut venistis ab oris[1] ?

Le caduc Démocrite commence par inviter l'abbé Guérin à *réformer* le titre de son ouvrage : *Histoire véritable des temps fabuleux.* La raison sur laquelle il fonde cette critique, n'a pas paru des plus judicieuses aux connoisseurs. *Toute fable*, dit-il, *est mensonge. L'Histoire véritable des fables n'est précisément que l'Histoire véritable des mensonges :* or il répugne qu'il y ait *vérité* là où il y a *mensonge ;* donc *l'Histoire véritable des temps fabuleux* présente une ineptie par le seul énoncé.

Il est clair que le cacochyme seigneur de Ferney qui n'y voit plus goutte, à ce qu'on dit, n'a pas lu par lui-même l'ouvrage du savant abbé, et qu'il s'en est rapporté trop légèrement aux yeux de la *bonne madame Denys*, et aux lunettes infidèles *du père Adam*... Si Voltaire avoit voulu se faire rendre un compte exact du livre de l'érudit auteur, et parler, une fois dans sa vie, sans plaisanterie sur un sujet sérieux, il auroit avoué que M. l'abbé Guérin ne se propose dans son ouvrage, que de montrer que les fables de l'antiquité sont, pour la

[1] AEneid. lib. I.

plupart, des altérations de la vérité empruntée originairement de nos livres saints ; et en assignant la source pure où d'abord la bonne foi des premiers historiens avoit puisé, et que l'ignorance a corrompue par la suite, de dissiper les nuages répandus sur les temps qu'on appelle *fabuleux ;* et là où on ne voyoit que les fictions d'une mythologie bizarre, de faire apercevoir les traces d'une vérité au moins défigurée. Qu'y a-t-il donc de plus conforme à son plan que ce titre : *Histoire véritable des temps fabuleux !*

Nous avons lu l'ouvrage de M. Guérin, avec une attention, et si nous osons le dire, avec une défiance toute particulière; du premier abord nous avons craint de trouver un savant qui donnât ses imaginations et ses hébraïsmes pour des découvertes lumineuses, et qui par-là n'eût mérité que l'épithète donnée autrefois à un littérateur fameux, *doctè delirans.* Mais la lecture de l'ouvrage a corrigé ce préjugé, nous n'avons trouvé que des observations fondées sur des rapports si frappants, qu'il n'est pas possible de n'en pas reconnoître sinon toujours le résultat certain et évident, au moins la vraisemblance et l'étonnante analogie. Il ne faut pas s'arrêter à ce que d'autres savants, tels que Vossius, Thomassin, Huet, ont écrit sur cette matière, ils ne semblent qu'avoir pressenti la possibilité de démontrer des rapports dont ils avoient saisi l'ensemble d'une matière confuse. M. l'abbé Guérin a exécuté ce qu'ils n'ont que dessiné et indiqué. Son ouvrage plein d'érudition et de recherches et par-là peu goûté dans le siècle des romans et des drames, n'étoit pas connu dans nos provinces ; l'annonce que nous en avons faite, l'avoit fait désirer par plusieurs personnes, mais on ne le trouvoit chez aucun libraire d'Allemagne ni des Pays-Bas ; par les soins que nous y avons donnés, on peut l'avoir aujourd'hui.

Voltaire ayant dit qu'*il ne pouvoit comprendre comment l'Histoire véritable des temps fabuleux peut venger*

l'Ecriture sainte, on lui répond par le passage suivant, qui fait connoître parfaitement le but et l'importance de l'ouvrage de M. Guérin. « Avez-vous oublié, chrétienne compagnie, que vous ne cessez de dire, d'écrire, » et d'imprimer que Moïse et les autres auteurs sacrés » sont postérieurs aux plus célèbres écrivains de l'antiquité profane ; que les livres saints ont été fabriqués, après coup, et depuis la captivité de Babylone ; » que les Hébreux dont Moïse a écrit l'histoire, et qui » ont fait un long séjour en Egypte, ont emprunté beaucoup d'usages des Egyptiens, par exemple, la circoncision? Le vénérable Nestor, votre capitaine-général, » se seroit plutôt fait hâcher que de ne pas soutenir ce » fait comme une vérité incontestable. Ne vous souvient-il plus que, depuis vingt ans surtout, vous ne » cessez, vous, messieurs de la philosophie, de supplier d'un ton goguenard, les apologistes de la religion, de vous dire pourquoi les miracles qu'on prétend avoir été opérés par Moïse en Egypte, et qui » bouleversèrent toute la face de ce royaume, pourquoi » ces prodiges éclatants, qui durent faire sur les esprits une sensation épouvantable, et laisser après eux » des traces effrayantes pendant plusieurs siècles, ne » sont pas rapportés par un seul historien profane, pas » même par Hérodote qui a écrit l'histoire d'Egypte » d'après les monuments du pays, encore moins par » Manéthon, *prêtre de cet empire et scribe des archives sacrées*, qui n'en disent pas un mot, et qui cependant devoient contenir des vestiges des fléaux terribles » qu'attira sur Pharaon et ses sujets son invincible » obstination à empêcher les Hébreux de sacrifier à leur » Dieu? Vous vous rappelez bien, dignes successeurs, » héritiers et ayant cause de Porphyre, de Celse et de » Julien le philosophe[1], vous vous rappelez bien que voilà

[1] Voltaire veut qu'on ne nomme pas autrement Julien l'apos-

» vos grandes objections contre l'ancien Testament. Eh » bien ! le docte Guérin ayant découvert que l'histoire » d'Egypte, telle que nous l'avons dans Hérodote, dans » Manéthon et dans Diodore de Sicile, n'étoit qu'une » copie informe, mais reconnoissable de nos livres saints, » jusques-là qu'on lit dans Hérodote des phrases entières » du texte sacré, et que l'ordre des faits rapportés par » lui est parallèle à celui de la narration de l'Ecriture » sainte, a fait part au public du fruit de son travail, » dont le résultat lui a paru à lui-même si étonnant, » que s'il n'avoit pas été entraîné comme malgré lui à » sa découverte, il auroit craint de ne donner qu'une opi- » nion systématique. »

M. de VOLTAIRE. *M. Guérin du Rocher suppose toujours qu'il y a une conspiration contre l'Eglise.*

L'ABBÉ. En effet, M. Guérin du Rocher a grand tort de le *supposer*. Il est persuadé qu'il y a bien plus *qu'une conspiration contre l'Eglise*. Une *conjuration* est toujours une trame ourdie dans le secret : ici, au contraire, c'est une guerre ouverte, et dont on ne se cache plus. C'est une chimère que cette idée là, n'est-ce pas ? Les auteurs du *Christianisme dévoilé* et de la *Philosophie de l'histoire*, sont des êtres fantastiques, ou des individus isolés qui ne tiennent à personne : Voltaire prend donc ses lecteurs pour des *Hottentots*, qui n'ont pas la moindre idée de ce qui se passe en Europe depuis plusieurs années.

M. de V. *M. Guérin, simple prêtre, suppose que c'est à lui à venger l'Eglise.*

L'A. Quoi ! vous savez, *papa grand homme*, que M. Guérin est *prêtre*, et vous ne concevez pas de quoi il se mêle en voulant *venger l'Eglise !* A qui est-ce donc de la venger ? Aux philosophes ? à vous ? Vos ennemis disent que vous êtes dévoré depuis long-temps d'une fièvre ma-

tat, à moins qu'on ne veuille le nommer le *second des hommes*, en laissant la première place à Marc-Aurèle.

ligne appelée *zélotypie ;* est-ce que vous seriez aussi jaloux des fonctions *ecclésiastiques* de M. Guérin? Parce que vous êtes monté dans la chaire de l'église de Ferney, *affublé d'un* ample *vitchoura* , pour y prêcher les paroissiens vos vassaux [1], voulez-vous donc qu'on tire l'échelle après vous ?

M. de V. *Qui attaque de nos jours l'Eglise, et qui se plaint d'elle ?*

L'A. Personne assurément, pas même l'auteur et les éditeurs de *la Bible enfin commentée par les aumôniers du roi de Prusse* [2].

Un reste de pudeur trahit ici le critique ; il a rougi de dire, *qui attaque la Religion ?* Il a mieux aimé dire, *qui attaque l'Eglise ?* Ce nom de *Religion* eût paru si fort, qu'on eût ri au nez de ces messieurs. Celui d'*Eglise* dont on ne se *plaint* point, et qui fait une allusion maligne à certains abus, a paru plus propre à donner le change. Pitoyable artifice !

M. de V. *C'est ainsi que Saint-Sorlin-des-Marais se disoit envoyé de Dieu, à la tête d'une armée de trente mille hommes..... Sommes-nous dans le temps que le jésuite le Tellier remplissoit les prisons du royaume des partisans de la grâce efficace ?*

L'A. Bravo ! *Saint-Sorlin-des-Marais* , *le jésuite le Tellier*, à propos de *Ménès* et de *Sésostris ! Les lettres de cachet* et les *cent une propositions*, au sujet des *pyramides de Memphis* et des caractères *hiéroglyphiques !* En vérité Voltaire est unique dans son genre pour les rapprochements.

Nous ne *sommes* plus, il est vrai, *dans le temps* où l'on voyoit à la Bastille *les partisans de la grâce effi-*

[1] Le bruit de cette anecdote a retenti dans toute la France. L'évêque de Genève, dans le diocèse duquel est Ferney, écrivit à ce sujet une bonne lettre au prédicateur intrus.

[2] Satyre grossière de V. contre les livres saints, publiée en 1776.

cace; mais nous sommes dans le temps où les philosophes, quand ils ont le pouvoir en main, font coffrer les ennemis de *l'œuvre encyclopédique.*

M. de V. *Sommes-nous dans ce siècle déplorable où des hommes indignes de leur saint ministère, vendoient dans des cabarets la rémission des péchés, et faisoient de l'autel un bureau de banque; où l'on s'égorgeoit d'un bout du monde à l'autre pour des arguments ?*

L'A. Peste; quel pathos ? quelle vigoureuse sortie contre le clergé ! Ici l'imagination de l'auteur (qui est poëte) s'exalte et s'échauffe.

Il est vrai que nous ne sommes plus *dans ce siècle déplorable où l'ou vendoit dans des cabarets la rémission des péchés;* mais nous sommes dans le siècle où une coterie accréditée vend au prix de la plus vile adulation le titre d'*académicien.*

Nous ne sommes plus dans le siècle où l'on voit des *bureaux d'indulgences*, mais où se tiennent des *bureaux d'esprits* [1].

Heureusement nous ne sommes plus dans le temps où l'on *s'égorgeoit d'un bout du monde à l'autre pour des arguments;* mais nous sommes dans le siècle fortuné où les *apôtres de l'humanité* prêchent d'un bout de la France à l'autre une *croisade* contre tous les prêtres. *Sommes-nous dans le siècle où l'on assassinoit en Amérique, jusqu'à douze millions d'hommes innocents, pour leur enseigner la voie du salut ?* Réflexion admirable et neuve, qui fait une allusion fine au sublime ouvrage intitulé : *Conquête du Pérou*, ou *les Incas* [2], dont l'auteur néanmoins a assuré que *Las-Casas*, même lorsqu'il étoit *simple prêtre*, a fait tous ses efforts pour empêcher *ces assassinats*, preuve sans réplique qu'on égorgeoit *pour apprendre la voie du salut.*

[1] V. le Journ. du 1. Janv. 1777, p. 70.

[2] Voyez le Journ. du 1.er mai 1677, p. 3.

Il y a de l'adresse à nous rappeler ici l'ouvrage des *Incas*; c'est nous faire penser à son auteur, M. Marmontel, le même que celui qui, en vous haranguant, mon cher la Harpe, lors de votre inauguration *à l'académie*, occasionna des battements de mains à tout rompre, et si bruyants, qu'ils vous faisoient bondir sur votre fauteuil doctoral.

M. de V. *Nos évêques françois donnent tous les jours des exemples de tolérance.*

L'A. Ceci est impayable. Quoi! parce que nos prélats laissent en paix, à cause de sa caducité, le *vieux malade*, ils sont *tolérants*, c'est-à-dire, *philosophes* (car l'un est synonyme de l'autre dans le *Lexicon* appelé *Raison par alphabet* [1]). Je vous garantis que les fumigations de l'encens de votre bon-homme le thuriféraire n'entêteront pas nos *évêques* françois, par la raison qu'ils entendent le *françois*.

M. de V. *Le savant Guérin.... se bat contre des moulins à vent.*

L'A. Je suis enchanté d'apprendre que Voltaire *n'est qu'un moulin à vent;* car il est bien certain que l'abbé Guérin, dans son livre, lui a poussé vingt bottes des mieux assénées. Aussi *le moulin à vent* en tient dans l'aile.... L'idée du *moulin à vent* est heureuse; mais on pourroit également dire que l'abbé Guérin *se bat* contre une girouette [2], car l'oriflamme des penseurs *circumfertur omni vento doctrinæ.*

[1] Ouvrage de Voltaire.

[2] Un célèbre ministre, lors de son exil, fit mettre à la girouette de son château le portrait de Voltaire qui venoit d'insulter à sa disgrâce, après l'avoir encensé pendant sa faveur.

EXTRAIT

DU JOURNAL HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

DU 1 JANVIER 1778, p. 56.

Les soi-disant philosophes sont extrêmement humiliés et embarrassés de la vogue qu'a l'*Histoire des temps fabuleux*, etc. par l'abbé Guérin du Rocher. Le système de ce savant auteur a déjà été soutenu plusieurs fois dans les licences de Sorbonne; il l'a été dernièrement avec beaucoup d'éclat par M. l'abbé de Cambis (et non pas Cumbis, comme il a été dit par erreur) qui l'a inséré tout entier dans sa thèse, et défendu avec le plus grand succès.

EXTRAIT

DU JOURNAL HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

DU 15 MAI 1778, p. 107.

Si nous avons eu le déplaisir de voir les éloges donnés à l'*Histoire des temps fabuleux*, contredits par les critiques amères et injustes des périodistes dévoués au philosophisme, c'est avec une vraie satisfaction que nous venons de voir dans les *Annales* du célèbre Lin-

guet, un jugement parfaitement conforme à celui que nous en avons porté. Nous en extrairons quelques passages pour achever de faire connoître cet ouvrage précieux qui étonnera la postérité, et qui, nous osons le prédire, opérera infailliblement une révolution dans les idées les plus accréditées sur l'histoire des anciens empires.

« Les tyrans de notre littérature, ont eu un intérêt » marqué à s'efforcer d'étouffer un ouvrage dont le ré- » sultat est un terrible argument contre leurs systêmes: » nos *Sages* ont entrepris de sapper le fondement du » culte ancien : le seul titre du livre de M. l'abbé Gué- » rin avoit de quoi exciter leur animadversion. *Histoire* » *des temps fabuleux ; ouvrage qui en dévoilant le vrai* » *que les histoires fabuleuses ont travesti ou altéré*, » *sert à éclaircir les antiquités des peuples, et sur-* » *tout à venger l'Histoire Sainte.* N'y a-t-il pas là de » quoi mettre en mouvement la bile des pontifes de la » nouvelle philosophie ? »

» Après des observations importantes qui peuvent » servir à débrouiller toutes les obscurités de ce genre, » l'auteur donne les temps fabuleux de l'histoire d'E- » gypte, dévoilés par l'Histoire Sainte. Ces *temps fabu-* » *leux* contiennent les fastes des Egyptiens, depuis Mé- » nès leur premier roi, suivant tous les historiens, jus- » qu'au temps, où l'Egypte soumise aux Perses, devint » province de cet empire. »

» M. l'abbé Guérin prouve par un rapprochement suivi » de tous les règnes et de tous les faits de chaque rè- » gne, que tout ce que les historiens, Hérodote, Mané- » thon, Eratosthène, Diodore de Sicile, nous en ra- » content jusqu'à cette époque, n'est qu'un extrait » constant, quoique souvent altéré de ce que l'Ecri-

[1] Annal. polit. 1777, n. 12. pag. 271.

» ture sainte elle-même nous apprend de l'Egypte jusqu'à la même époque.... »

» Voilà, monsieur, ce qui est démontré dans cet ouvrage, par un rapprochement soutenu et detaillé; il » vous suffira, pour vous en convaincre, de lire le » rapprochement général de l'histoire d'Egypte et des » faits relatifs à l'histoire d'Egypte dans l'Histoire sainte, » qu'on trouve depuis la page 125, jusqu'à la page 223 » du premier volume, et de jeter un coup d'œil sur la table des articles qu'on trouve à la fin de chaque volume. » Tout homme instruit et impartial jugera si une ressemblance si marquée et si constamment soutenue » malgré les altérations causées par des bévues, peut » être l'effet du hasard, et n'est pas une démonstration » telle qu'on peut l'exiger en pareille matière.... »

» Si tout le détail n'est pas toujours convaincant; » s'il y a quelquefois de pures conjectures, comme on » doit bien s'y attendre pour des temps si éloignés; je » crois pouvoir dire que le fonds de l'ouvrage n'en est » pas moins constant et capable de faire impression sur » tout esprit impartial. »

» Je vous prie, monsieur, de faire part de cette découverte aux savants Anglois, moins frivoles que bien » de nos littérateurs, et que la seule singularité de la » découverte, d'ailleurs très-intéressante pour la religion et pour les lettres, peut porter à lire cet ouvrage. »

EXTRAIT

DU JOURNAL HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

DU 15 OCTOBRE 1779, p. 248.

Où l'on rend compte de l'Essai historique et critique sur les Atlantiques, etc. Par M. Baer, chapelain de l'ambassade Suédoise à Paris.

QUAND on se donne la peine d'apprécier toutes ces convenances, on ne regardera pas le sentiment de M. Baer comme une simple probabilité; mais on sera porté à le regarder comme une vérité historique et géographique bien constatée. Ce qui peut servir particulièrement à lui assurer le suffrage des savants, c'est le rapport des observations de M. Baer avec celle de M. l'abbé Guérin du Rocher. Ce dernier ayant démontré que toute ancienne histoire n'étoit qu'une altération de l'histoire des Patriarches, il résulte de cette découverte un groupe de lumière qui rejaillit d'une manière directe sur l'assertion de M. Baer. Je dis *démontré* : on me permettra l'usage de ce mot à l'égard du système établi dans l'excellente *Histoire des temps fabuleux*. Je ne crois pas que des faits aussi reculés dans l'antiquité des temps, puissent être discutés avec plus de sagacité et de lumière. Il faut bien que le gouvernement en ait jugé de même, puisqu'il vient de reconnoître les services essentiels que l'auteur a rendus à l'histoire, par une pension de 1200 livres.

2.

EXTRAIT

DU JOURNAL HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

DU 1 DÉCEMBRE 1779.

Où l'on rend compte d'une nouvelle édition des Trois siècles de la littérature françoise, depuis François I jusqu'en 1779. Par M. l'abbé Sabatier de Castres.

OUTRE un grand nombre d'articles nouveaux, plusieurs anciens ont été retouchés et augmentés par l'auteur. Parmi les premiers j'ai été charmé de trouver M. Guérin du Rocher, que je regarde, en fait de recherches et de combinaisons historiques, en fait de langues et de discussions érudites, comme l'homme le plus savant de ce siècle, et auquel il ne me paroît pas qu'on ait rendu assez généralement justice. J'ai même vu de petits périodistes appliquer à son ouvrage immortel *des temps fabuleux*, le *Paradoxotatos* de l'épitaphe du P. Hardouin. « Il nous apprend, dit M. Sabatier, que tout ce » qu'Hérodote, Manéthon, Eratosthène et Diodore de » Sicile, racontent de l'Egypte et des Egyptiens, n'est » qu'une imagination défigurée et pleine d'erreurs, des » endroits de l'Ecriture sainte qui concernent cette » nation et la contrée qu'elle habitoit. Cette découverte, » qui suppose une étude réfléchie et combinée des langues anciennes et une connoissance approfondie de » l'histoire, n'est pas appuyée sur des rapports vagues » et isolés; mais sur toute la suite de l'histoire des

» Egyptiens, rapprochée de celle des Hébreux, mais sur
» une ressemblance si sensible, si soutenue, qu'on ne
» peut la regarder comme fortuite, sans renoncer à tout
» ce que l'érudition présente de plus convaincant. »

EXTRAIT

DU JOURNAL HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

DU 15 AOUT 1780, p. 601.

L'Histoire véritable des temps fabuleux, confirmée par les critiques qu'on en a faites. Par M. l'abbé Chapelle, ancien professeur de philosophie.

C'est une chose singulière que la première impression de la vérité ; quoique ce ne soit qu'un point dans l'espace immense des erreurs qui l'imitent et s'efforcent d'en effacer l'éclat, ce point brille d'une lumière si naturelle, si douce et en même temps si pénétrante, qu'il n'est guère possible de ne pas le distinguer, à moins que quelque préjugé, quelque intérêt secret ne le couvre de nuages pour avoir droit de le méconnoître et d'en contester l'éclat.

Jamais peut-être cette observation ne s'est vérifiée d'une manière plus sensible qu'à l'égard de l'*Histoire véritable des temps fabuleux*. Tous ceux qui ne s'étoient pas illustrés par de savantes dissertations sur des objets imaginaires, qui n'avoient point épuisé les ressources des langues inconnues pour établir des histoi-

res factices, ont reconnu à la première vue, l'importance et les vastes conséquences de l'ouvrage de M. Guérin du Rocher. En un mot, tous ceux qui n'étoient pas *savants*, mais seulement raisonnables, tous ceux qui étoient réellement savants, mais sans prétention et sans esprit de parti, on dit : « Voilà l'ouvrage qui décidera définitivement du sort des anciennes histoires; voilà le » livre qui honorera notre siècle, qui le justifiera contre ce tas de compilations de tout genre qui l'accuseront de pédanterie et d'ignorance. »

Le fameux Jansénius a dit très-indécemment *que l'ancien Testament n'avoit été qu'une espèce de comédie qu'on avoit fait jouer en l'honneur du nouveau.* On dira avec plus de vérité et de sagesse, que l'histoire ancienne n'est qu'une espèce de comédie que le savant abbé Guérin a fait servir à la gloire de l'Histoire Sainte.

En effet, quel service, pour me servir des termes de l'auteur de la *Bibliothèque du Nord*, «M. Guérin du Rocher ne rend-il pas à la Religion, à la littérature, en démontrant que cette histoire d'Egypte si remplie de prodiges, si incroyable, si absurde en tant d'endroits, et sur laquelle les savants de tous les pays ont hasardé tant de conjectures; que cette mythologie si monstrueuse des Grecs, prennent également leur source dans l'Ecriture sainte, mal entendue, travestie en mille manières et adaptée aux idées grossières des peuples, qui y ont puisé les faits héroïques dont ils ont embelli leurs annales? C'est assurer aux livres saints une antiquité et une authenticité qu'on cherche à leur contester, par l'existence même des histoires dont ils sont le fondement. C'est répandre le jour le plus lumineux sur les ténèbres de l'antiquité... Il résulte de la découverte de M. Guérin du Rocher que c'est dans les livres sacrés qu'il faut chercher les véritables annales du monde; qu'eux seuls doivent être nos guides dans l'histoire des premiers temps, de même qu'ils sont

» nos garants pour les grands événements qu'ils annon-
» cent. »

Non, je ne suis pas surpris qu'un homme qui joint l'esprit le plus brillant à une prodigieuse variété de connoissances, se soit exprimé de la manière suivante dans un parallèle entre le plus célèbre des physiciens de ce siècle et l'historien le plus profond :

Fière et docte Albion, qui dans un coin des mers,
Prétends au premier rang de la littérature,
Pour avoir à nos yeux dévoilé l'univers
Et le vrai plan de la nature;
De tes discours hautains rabaisse enfin le ton ;
La France ta rivale ose égaler ta gloire;
Ce que pour la physique a fait le grand Newton,
Du Rocher l'a fait pour l'histoire.

Cependant on auroit tort de se persuader qu'un ouvrage lumineux a dû jouir de l'approbation générale. Trois hommes connus dans la république des lettres, M. de Guignes, M. l'abbé du Voisin, M. Anquetil se sont élevés contre l'*Histoire véritable*. Cela ne pouvoit manquer d'arriver, à moins que le savant du Rocher n'eût trouvé moyen de redresser l'esprit humain comme les anciennes histoires. C'est le sort des grandes découvertes de faire d'abord des incrédules, et d'avoir des contradicteurs ; l'amour-propre rougit de s'être égaré ; il lutte pendant quelque temps en faveur de sa chimère, et finit par embrasser, avec enthousiasme, l'opinion qu'il feignoit de combattre ; et comme a dit sagement un critique, « lorsqu'on présente de nouvelles vues à
» suivre, de nouvelles tentatives à faire, et surtout
» des abus à corriger, on ne peut manquer d'alarmer
» l'amour-propre de ceux qui ne voient dans les décou-
» vertes d'autrui, qu'une espèce d'empire, auquel ils
» tâchent autant qu'ils peuvent de se soustraire..... Les
» savants, considérant une opinion nouvelle comme une

» entreprise faite contre leurs domaines, ne se rendent
» que le plus tard qu'ils peuvent; ils ne se soumettent
» au joug d'une nouvelle vérité, qu'après avoir bien vé-
» rifié les titres de celui qui l'annonce. »

Ce qui affligeoit singulièrement les véritables gens de lettres, c'étoit la violence, l'air de triomphe avec lequel s'annonçoient les adversaires de M. Guérin du Rocher, et le peu d'espérance qu'il y avoit que le savant abbé se défendroit contre des agresseurs de cette espèce. Sa singulière modestie, l'esprit de paix qui l'anime, la douceur de ses mœurs et de son caractère qui le porte à fuir toute espèce de contestation, même littéraire, tout cela faisoit craindre que les critiques injustes qu'il avoit essuyées, ne parussent solides à ceux qui attendoient une réplique de sa part.

Heureusement un de ses amis a suppléé à son silence. M. l'abbé Chapelle a trouvé dans son attachement à la vérité, dans l'étendue de ses connoissances, dans une bonne et solide logique, toutes les ressources nécessaires pour anéantir les torts faits à son respectable ami.

Le défenseur de M. Guérin du Rocher débute par une introduction qui met le lecteur au fait des attaques livrées à ce savant et rare historien. Il trace ensuite le plan général de l'*Histoire véritable*, et fait un précis des observations préliminaires, qui seul suffit pour démontrer combien sont solides les fondements sur lesquels M. du Rocher a bâti son grand et précieux ouvrage, combien sont simples, sûres et conséquentes les vues qui l'ont dirigé dans cette importante découverte. Le précis des rapprochements des traits parallèles et correspondants de l'histoire d'Egypte et de l'Ecriture sainte, qui présente 250 points de comparaison, forme un tableau frappant qui semble parler aux yeux autant qu'à l'intelligence. Je défie l'imagination la plus créatrice de se figurer une espèce de hasard qui puisse produire des combinaisons si multipliées et si justes.

Je ne suivrai pas M. Chapelle dans la réfutation des critiques de M. de Guignes et de M. du Voisin; la marche de ces sortes d'ouvrages se réglant sur celle des adversaires qu'on combat, ne peut avoir plus de suite et d'ordre qu'ils n'en ont mis eux-mêmes dans les leurs. Les deux critiques se sont attachés tantôt à un point, tantôt à un autre, selon qu'ils ont cru y trouver plus d'avantage pour affoiblir l'estime dont jouit si justement l'*Histoire véritable*. En lisant les diverses réponses de M. Chapelle, on est fâché de voir que deux savants estimables (car on ne peut refuser ces qualités à MM. de Guignes et du Voisin) ont mis dans leur critique tant d'animosité et tant d'injustice.

Cependant pour M. de Guignes, il étoit assez naturel qu'ayant consacré ses vastes connoissances à débrouiller l'histoire d'Egypte et à en faire la base des annales chinoises, il n'ait pu voir avec indifférence, qu'on lui enlevoit l'objet dont il s'étoit si long-temps et si péniblement occupé. Mais pour M. du Voisin, dont les études semblent se diriger exclusivement vers la défense de la Religion, quel motif a pu l'animer si étrangement contre un ouvrage qui, comme nous l'avons vu, ne peut faire que jaillir sur les livres saints un groupe de lumière, propre à dissiper tous les nuages assemblés par l'incrédulité dans la nuit des anciennes histoires ? Ce ne peut certainement avoir été dans l'illustre docteur de Sorbonne, que l'effet d'une distraction, qui lui aura fait perdre de vue l'objet pour lequel il s'est toujours vivement intéressé. Car on a remarqué qu'il avoit quelquefois de ces sortes de distractions. En voici quelques-unes qui peuvent même paroître un peu fortes dans un homme constamment occupé à combattre les philosophes. « Il ne paroît » pas que le culte du vrai Dieu puisse avoir quelque » influence politique sur le bonheur d'une nation..... » Avant la corruption introduite par la philosophie » d'Epicure, le polythéisme conservoit tous les princi-

» pes religieux nécessaires au maintien de la société » civile ; et l'on ne voit pas, par exemple, en quoi les » institutions de Lycurgue, en ne les envisageant que » dans l'ordre politique, eussent été meilleures, si au » lieu de sacrifier à tous les dieux de la Grèce, Sparte » n'eût adoré que le vrai Dieu. » Un homme qui trouve *le culte du vrai Dieu* indifférent à l'égard de la société, *qui juge le polythéisme aussi propre à conserver les principes religieux nécessaires à la société, que le culte du vrai Dieu*, qui assure qu'en politique c'est une même chose *de sacrifier à tous les dieux de la Grèce et de n'adorer que le vrai Dieu, etc.* [1] ; un homme, dis-je, qui porte de telles décisions, peut bien *comparer le système de M. du Rocher à celui de l'audacieux et impie Boulanger.*

Je ne dirai rien de M. Anquetil qui s'est aussi déclaré contre l'*Histoire des temps fabuleux;* comme il ne l'a pas lue, ainsi que j'ai eu l'occasion de le remarquer [2], il est inutile de discuter son suffrage. Mais quelque importance qu'on puisse y attacher, la conclusion que M. Chapelle place à la fin de sa savante et puissante apologie, n'est ni moins vraie ni moins évidente. « Puisque » depuis deux ans que l'*Histoire des temps fabuleux* » paroît, tous ceux qui ont critiqué ou condamné cet » ouvrage, n'ont pu ni osé attaquer ce qui en fait le » principal et le fonds, et que tout ce qu'ils ont pu y » opposer et même tout ce qu'ils ont avancé contre quel- » ques articles accidentels ou accessoires, n'offre exac- » tement qu'un tissu d'infidélités, de falsifications, de

[1] L'idée d'un Dieu, selon Voltaire et tous les philosophes, excepté les athées et Bayle, est le fondement de toute société. Selon M. du Voisin, la plus absurde des fables, celle de *tous les dieux de la Grèce*, est un fondement tout aussi solide... Ne diroit-on pas que les philosophes raisonnent ici en *docteurs de Sorbonne*, et que le docteur de Sorbonne raisonne en philosophe?

[2] 1. Juill. 1780, p. 376.

» faussetés, de sophismes, de bévues, de contradictions
» et même d'injures (comme nous venons très-certai-
» nement de le démontrer); n'est-il pas évident que la
» découverte de M. Guérin du Rocher est à l'épreuve de
» la critique, et qu'il faut par conséquent qu'elle soit
» appuyée sur des preuves bien solides? »

Ce qui confirme admirablement cette conclusion, c'est la conduite des censeurs de l'*Histoire véritable*. N'ayant rien à opposer à la réfutation de leurs critiques, ils ont pris le parti de réclamer l'autorité pour faire suspendre un ouvrage qui les humilioit; ils ont pris pour prétexte, la véhémence et la vivacité de l'auteur. Il faut convenir qu'il en a mis un peu trop dans des raisonnements assez forts par eux-mêmes pour n'avoir pas besoin de ce genre de secours; mais y a-t-il dans son ouvrage quelque chose d'aussi *odieux*, pour me servir du terme de M. Linguet, que le parallèle de l'abbé du Rocher avec Boulanger? et peut-on se plaindre, si, lorsqu'on débute par des injures atroces, on reçoit des répliques tant soit peu violentes?

EXTRAIT

DU JOURNAL HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

DU 15 JANVIER 1781, p. 108.

M. l'abbé Mann, dans une lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire en date du 20 Septembre 1780, assure que *plusieurs étymologies* dont M. Guérin fait usage, *sont forcées*. Le savant académicien n'a peut-être pas fait attention que dans cet ouvrage, déjà si célèbre, les étymologies ne sont qu'une espèce d'accessoire et

un supplément de preuves surnuméraires. Le fondement de ce grand système, c'est le parallèle des faits, ce sont les rapports aussi merveilleux qu'incontestables de l'Histoire des temps fabuleux avec l'Histoire Sainte. Si M. Mann se donne seulement la peine de lire les 250 rapprochements dont l'abbé Chapelle vient de donner le catalogue [1], il verra que les étymologies, isolées et séparées des événements, sont pour très-peu de chose dans les preuves de cette intéressante découverte, il verra en même temps qu'elle est réellement nouvelle et qu'on ne peut la confondre avec ce que les Vossius, les Thomassin, les Huet, etc. ont écrit sur le même sujet; il verra enfin que si quelques étymologies sont *forcées*, la plupart ne le sont pas; que plusieurs sont extrêmement naturelles, et que celles qui n'ont pas le même avantage, prennent dans la combinaison des événements, le degré d'évidence qu'elles n'ont pas par elles-mêmes.

[1] Défense de l'Histoire des temps fabuleux, pag. LVIII et suiv.

EXTRAIT

DU JOURNAL HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

DU 15 SEPTEMBRE 1785.

Où l'on rend compte d'un ouvrage intitulé : Tableau historique et philosophique de la Religion, depuis l'origine des temps et des choses jusqu'à nos jours. Par M. l'abbé Para du Phanjas.

Le célèbre auteur ne montre point un jugement aussi sain lorsqu'il parle avec enthousiasme de l'*Histoire universelle publié par des Anglois*. Au moins n'avons-nous pas à beaucoup près l'avantage de nous rencontrer avec lui dans la même manière de voir. D'un autre côté, nous sommes fort éloignés de juger aussi défavorablement que lui de l'*Histoire des temps fabuleux*. C'est être peu juste de vouloir prononcer sur ce grand et profond ouvrage, d'après quelques exemples qu'on détache à volonté pour en montrer le peu de vraisemblance. C'est au contraire par les grands rapports, par les applications lumineuses et évidentes qu'on doit apprécier ces sortes d'ouvrages *d'un travail triste et pénible*, sans doute, pour me servir de l'expression de M. Para, mais qui par-là même méritent des encouragements plus distingués. Il est bien vrai qu'un tel *travail* paroît peu important lorsqu'on écrit pour des filles intéressantes, pour une *charmante et sublime Emilie, âgée de 25 ans*, et qu'on lui adresse les plus beaux compliments du monde ; mais

tous les savants n'écrivent pas pour de si aimables personnes.... Qui reconnoîtra à cette galanterie, ou, si l'on veut, à cette gauche pédanterie, le grave et profond auteur de la *Théorie des êtres insensibles !*... Qu'il est difficile d'être constamment ce que l'on doit être, ce qu'on a été, et ce que, selon l'opinion des gens sensés, l'on promettoit d'être toujours !... Du reste, cette mobilité de sagesse sert à expliquer non-seulement certaines assertions peu exactes par lesquelles l'auteur a cru devoir s'accommoder à quelques idées du siècle, mais encore un égoïsme d'une force tout à fait rare. Nous avons déjà observé combien cette foiblesse dérogeoit à la dignité, et à l'estime d'ailleurs très-méritée du savant auteur; il est aisé de s'apercevoir que depuis cette époque elle n'est point allée en diminuant.

EXTRAIT

DU JOURNAL HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

DU 15 AVRIL 1786.

Où l'on rend compte d'un ouvrage intitulé : Le Lévitique expliqué d'après les textes primitifs, etc. Par M. l'abbé du Contant de la Molette.

M. L'ABBÉ Guérin du Rocher reçoit ici des leçons également amères, quoique toujours assaisonnées de politesse. M. l'abbé Contant prétend que faire servir l'étude des étymologies à débrouiller les contes et les impostures de l'histoire profane, à rendre raison des fables et

des extravagances qu'elle renferme, c'est introduire le *pyrrhonisme dans l'histoire.* Oui dans cette partie de l'histoire qui est sans preuve et sans garant, que les gens sensés ont regardée comme un groupe de fables long-temps avant que M. Guérin du Rocher ait songé à écrire son savant et lumineux ouvrage. Et par-là, il est devenu un objet de comparaison avec l'impie et extravagant Boulanger! petit plagiat trop fidèlement copié d'après M. l'abbé du Voisin. *C'est par la même voie que Boulanger a voulu introduire le pyrrhonisme dans l'Histoire sacrée.* Mais y a-t-il donc quelque rapport entre l'*Histoire sacrée* et les puérilités de Manéthon et d'Hérodote? Parce qu'il est permis de rejeter ou d'expliquer des fables, est-il également raisonnable de flétrir les plus certaines et les plus importantes annales du monde, que le ciel même a mises entre les mains des hommes?

EXTRAIT

DU JOURNAL HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

DU 15 AOUT 1789.

Où l'on rend compte d'un ouvrage intitulé : Lettres Américaines, etc., pour servir de suite aux mémoires de D. Ulloa.

Le traducteur est un spinosiste tout uni, un athée de la trempe la moins fine, qui tantôt commente, tantôt contredit l'ouvrage de l'estimable auteur, se battant les flancs pour faire entrer plus ou moins gauchement l'é-

pais systême de la toute-puissante matière. Avec cela il tranche du docteur hébreu; il faut voir comme il fait sonner les arides racines de ce vieux idiome. Vous diriez un petit Court-de-Gebelin. Outre cela une logique admirable. Par exemple, l'abbé Guérin du Rocher à démontré que l'*Histoire des temps fabuleux* n'est qu'une corruption de l'Histoire Sainte. Cette démonstration complète par des parallèles et des rapprochements sans nombre, est renforcée encore par des recherches étymologiques. Eh bien, de là il s'ensuit que *la Religion a pour base des étymologies.* Qui n'admirera une telle logique, et surtout une telle grammaire, où la *Religion* et l'*Histoire des temps fabuleux* sont synonymes, et où une preuve accessoire devient la base? C'est une chose remarquable que la haine que portent les philosophes du jour (parmi lesquels nous sommes très-éloignés de compter l'abbé du Voisin emporté un moment par la prévention et séduit par un faux point de vue) à l'immortel ouvrage *des temps fabuleux*. On peut dire que c'est un grand préjugé en sa faveur.

HÉRODOTE,

HISTORIEN DU PEUPLE HÉBREU,

SANS LE SAVOIR;

OU LETTRE EN RÉPONSE A LA CRITIQUE MANUSCRITE D'UN JEUNE PHILOSOPHE, SUR L'OUVRAGE INTITULÉ : HISTOIRE VÉRITABLE DES TEMPS FABULEUX, PAR M. L'ABBÉ GUÉRIN DU ROCHER.

En vous envoyant, Monsieur, l'*Histoire véritable des temps fabuleux*, qui contient la plus heureuse découverte sur l'ancienne histoire d'Egypte par Hérodote, *voilà bien la preuve*, vous disois-je, *que cet écrivain grec ne nous a donné que l'histoire du peuple hébreu*, *croyant tout bonnement ne composer que celle des Egyptiens*. Vous me mandez que cette idée vous a paru plaisante; mais elle n'en est pas moins vraie. En effet, le savant auteur ne démontre-t-il pas que cette histoire entière des rois d'Egypte n'est qu'une altération suivie, quoique grossière, de tout ce que renferment nos livres saints concernant les Egyptiens : travestissement si constant, qu'indépendamment de quelques personnages de l'Ecriture, dont Hérodote a fait des rois d'Egypte, en rendant en grec le sens de leurs noms hébreux, les traits des deux histoires pris parallèlement, et suivis de règne en règne depuis Noé, le *Ménès* des Egyptiens, jusqu'à Nabuchodonosor dont ils ont fait leur roi *Amasis*, sont d'une ressemblance si frappante, que quand l'écrivain sacré interrompt son récit sur les

Egyptiens, il se trouve la même lacune dans les endroits correspondants de l'histoire profane. Cette attention scrupuleuse à ne prendre de nos livres saints, que les traits relatifs et particuliers à leur nation, prouve invinciblement le plagiat des Egyptiens. Aussi je n'ai pas craint de vous avancer, Monsieur, qu'Hérodote atteint et convaincu d'avoir été le copiste, quoiqu'infidèle, de nos auteurs sacrés, peut être appelé dans ce sens l'*historien du peuple hébreu*, *sans le savoir*. Il est donc très-vraisenblable, vous observois-je, que ce père de l'histoire profane aura écrit sur des extraits tronqués de l'Ecriture sainte, qui avec le temps auront été altérés, et que les prêtres de Memphis lui auront fournis dans le voyage qu'il fit en Egypte.

Grâce à la prodigieuse érudition de M. l'abbé Guérin du Rocher, je triomphois, Monsieur, en vous adressant un ouvrage aussi favorable à la religion, et aussi propre à augmenter la haute idée que nous avons des livres saints.

En effet, s'il est démontré qu'Hérodote, le premier qui, dans le sein du paganisme, a écrit les histoires anciennes, n'a travaillé que sur les antiquités sacrées qu'il a étrangement travesties, sans s'en apercevoir, cette découverte nous fournit un grand résultat. Le *vrai historique* qu'on avoit érigé en *certitude morale* fondée sur le *témoignage des hommes*, se sera donc réduit, quant aux anciennes annales profanes, à n'être pendant plus de deux mille ans, que l'ombre de la vérité de nos divines Ecritures! Ainsi le premier chef-d'œuvre de l'esprit humain dans le genre historique, devient un monument insigne de l'illusion du témoignage des hommes, et tout à la fois de la vanité de la littérature profane. Hérodote, jusqu'ici si intéressant

par lui-même pour tous les savants, acquiert donc aujourd'hui un nouveau degré d'intérêt, même en ce qu'il aura séduit l'univers par une grande et vieille erreur.

Vous savez qu'Hérodote lut [1] publiquement à Athènes son histoire, et qu'elle reçut de si grands applaudissements, qu'à chacun des neuf livres dont elle étoit composée, les Athéniens donnèrent unanimement le nom d'une *Muse;* tant ils furent épris de la douce éloquence de l'historien. Rappelez-vous aussi que saint Paul, plusieurs siècles après, parlant à ces mêmes Athéniens au milieu de l'Aréopage, leur annonça que la Divinité à laquelle ils offroient leur encens, et dont l'autel dressé dans l'enceinte de leur ville, portoit cette inscription, *Ignoto Deo*, étoit le vrai Dieu auquel ils ne pensoient pas [2]. Supposez que, pour donner un plus grand développement au discours du saint apôtre, quelque chrétien savant dans les antiquités profanes, fût survenu après saint Paul, et entrant dans la salle de l'Aréopage, leur eût ajouté que, quand ils crurent cinq cents ans avant n'avoir applaudi qu'à l'ouvrage de leur Hérodote, ils avoient dans le fonds donné leurs éloges à un auteur divin qu'ils ne soupçonnoient pas, et dont les extraits avoient servi de matériaux à la belle histoire qui faisoit l'objet de leur admiration, et qu'ainsi ils avoient encore sous cet autre rapport rendu

[1] Hérodote, âgé de 42 ans, lut à Athènes publiquement son histoire, 442 ans avant Jésus-Christ. Thucidide qui assistoit à cette lecture, en fut si enchanté qu'il résolut d'écrire aussi une histoire. Nos lectures académiques produisent-elles le même enthousiasme? Les éloges historiques qu'on débite *au Louvre* avec tant d'appareil et tant de fracas, ont-ils jamais électrisé l'esprit de nos *Thucydide!*

[2] Act. c. 17.

anciennement hommage à ce Dieu *inconnu*, dont l'esprit a dicté nos livres saints; jugez, Monsieur, quel eût été l'étonnement des Athéniens à cette remarque neuve sur le plus éloquent de leurs historiens !

Cette idée qui se présente ici sous ma plume, pourra vous paroître encore singulière; mais rien de plus fondé. Elle est une conséquence immédiate tirée de ce point de fait, *que l'histoire d'Égypte par Hérodote, n'est qu'une compilation travestie de l'Ecriture.* Or, cette histoire compose précisément la seconde partie de l'ouvrage de l'écrivain grec, tant applaudi par la délicate et ingénieuse Athènes.

Ces considérations, ce me semble, suffisoient pour justifier à vos yeux mon enthousiasme sur la production du génie de M. l'abbé Guérin du Rocher. Je m'étois flatté de faire passer dans votre âme, les sentiments dont j'étois pénétré pour une aussi belle découverte. Malheureusement mes espérances ont été trompées, et mes efforts sans succès. Par votre réponse, je vois que votre opinion sur l'*Histoire véritable des temps fabuleux*, combat directement la mienne. Vous formez contre cet ouvrage des difficultés qui vous paroissent insolubles. « Votre grand argument surtout, est une » chronologie égyptienne à laquelle travaille depuis » longues années un savant mathématicien de vos » amis, qui établit sur les observations astronomiques » les plus certaines, le *synchronisme*, et par suite » l'existence des anciens rois d'Egypte dont parlent » Hérodote, Diodore, et Manéthon ; vous ne pouvez » imaginer que l'*Histoire véritable des temps fabuleux*, » puisse anéantir la certitude de ces calculs astronomi- » ques ». Le système de M. l'abbé du Rocher, concluez-vous, ne doit donc être regardé que comme un tissu de chimères, et le rêve d'un érudit.

J'avois lieu de croire qu'à l'aide de mes premières observations, vous eussiez été inaccessible aux préjugés qu'on auroit pu vous suggérer contre la découverte de cet auteur. Votre incrédulité sur l'article me force de reprendre la plume. Voyons si cette fois-ci je serai plus heureux que la première. Vous m'avez exposé avec franchise ce que vous pensiez de l'ouvrage de M. l'abbé du Rocher; trouvez donc bon qu'usant de la même liberté, je vous fasse part aussi de mes réflexions, et qu'à vos critiques j'oppose une réfutation raisonnée. Je commencerai par les objections qui touchent directement le fonds de l'ouvrage, c'est-à-dire, le rapprochement des traits des deux histoires, et les procédés de M. l'abbé du Rocher pour parvenir à sa découverte. J'examinerai ensuite votre principe sur les calculs astronomiques, d'où vous tirez la preuve du *synchronisme* et de l'existence des personnages égyptiens, démontrés *fabuleux* par l'auteur de l'*Histoire véritable*.

Discutons chacune de vos objections.

PREMIÈRE OBJECTION.

I. M. l'abbé du Rocher donne aux auteurs anciens une interprétation non-seulement forcée, mais fausse.

A l'aide de ces interprétations que vous regardez comme *forcées* et *fausses*, vous avez eu l'art de passer précisément à côté du point principal de la découverte de notre auteur. J'avois insisté sur la conformité des traits parallèles des deux histoires, et non sur des interprétations de noms. Je vous ai rapporté des exemples décisifs. Au lieu de vous attacher à détruire ces rapprochements, vous vous étendez sur l'*analogie* des noms. Ainsi, votre lettre laisse intacts ces rapports de

traits. C'est un aveu bien formel de l'impuissance où vous êtes de les attaquer non-seulement en détail, mais même en général. Vous n'avez donc pas même effleuré la substance de ma preuve fondamentale.

Il est inutile et ridicule de disputer contre des faits sensibles. D'après ceux que je vais exposer, le public jugera si les interprétations que M. l'abbé du Rocher donne aux auteurs anciens, méritent les qualifications dont vous le gratifiez.

Débutons par l'arche de Noé, laquelle s'appelle en hébreu THBE, que les Egyptiens ont prise pour la ville de *Thèbes;* nous verrons ensuite l'histoire de Jacob travestie par eux en celle de SÉSOSTRIS, roi conquérant. Tenons-nous-en pour le moment à ces deux morceaux que l'auteur de l'*Histoire véritable* a dévoilés.

HISTOIRE D'EGYPTE.	HISTOIRE SAINTE.
1. MÉNÈS est celui qui régna le premier des hommes,	1. Noé dont le nom en hébreu est *Né* ou *Mnée*, son dérivé, qui signifie *repos* [1], est le père commun de tous les peuples; c'est dans l'Ecriture le premier homme qui *règne* dans un sens après le délu-

[1] M en hébreu est une lettre servile au commencement du mot.

J'ai cru que, pour me mettre plus à portée des lecteurs qui ignorent les langues anciennes, il convenoit d'écrire en lettres ordinaires les mots hébreux dont il m'a fallu faire un fréquent usage, vu la nature de l'objet que je me propose de discuter. Ceux qui seroient curieux de vérifier ces mots de la langue hébraïque, peuvent recourir à l'*Histoire véritable des temps fabuleux.*

ge; puisqu'il se trouve le chef et le souverain naturel de tout le genre humain réduit alors à sa famille.

2. Du temps de *Ménès* toute l'Egypte n'étoit qu'un marais à l'exception du seul *nome* ou canton de *Thèbes*, c'est-à-dire, qu'elle étoit toute inondée.

2. Du temps de *Noé*, non-seulement l'Egypte, mais la terre entière fut inondée par le déluge, et ce nome de *Thèbes* qui seul ne l'étoit pas, c'est l'*arche* qui se sauva du déluge. THBE ou comme on prononce THEBAH, est le mot constamment employé dans le texte hébreu pour signifier *arche*.

3. Les habitants de *Thèbes* se disoient les plus anciens des hommes.

3. *Thbe* ou *Thebah* (l'arche de Noé) renferma en effet dans son sein les pères de tous les hommes, et par conséquent les plus anciens de tous, à dater du déluge qui fut comme un renouvellement du genre humain.

4. *A Thèbes* fut construit un grand navire de près de *trois cents coudées de long*.

4. La *Thbe* ou la *Thebah*, l'arche de Noé, avoit *trois cents coudées de longueur*.

5. Hérodote dit que deux colombes s'étoient envolées

5. Noé fit envoler une colombe [1] par *deux fois* de sa

[1] La mythologie suivant Plutarque (tom. 2, p. 698 de *Solert. Animal.*) faisoit aussi mention *d'une colombe que Deucalion avoit*

de *Thèbes* en différentes contrées.	*thbe* ou de son *arche*, pour s'assurer, avant que d'en sortir, que la terre a été desséchée.
6. Les animaux, suivant les Egyptiens, furent formés d'abord dans le pays de *Thèbes*.	6. L'Ecriture dit que *tous les animaux* furent renfermés dans l'arche, et en sortirent. *Thbe* en hébreu signifiant l'*arche*, voilà comme tous les animaux sont sortis de *Thèbes*.
7. *Ménès* apprit aux peuples à honorer les dieux et à leur faire des sacrifices.	7. *Mnée* autrement Noé au sortir de l'arche *éleva un autel au Seigneur*, dit l'Ecriture... *et offrit des holocaustes sur cet autel*, par conséquent, *des sacrifices*.
8. *Ménès* fut le premier à introduire le luxe de la table.	8. Noé après le déluge eut la permission expresse de se nourrir de la chair des animaux.
9. Les habitants de *Thèbes* se vantoient d'avoir été les premiers à connoître la vigne.	9. Noé en sortant de l'arche (*Thbe*) fut le premier qui planta la vigne.

Le second dévoilement que j'ai à vous citer est non moins curieux. Il concerne SÉSOSTRIS. L'auteur de

fait sortir de son arche, et qui lui avoit annoncé le mauvais temps en rentrant et le beau temps en s'envolant. M. l'abbé du Rocher a fait voir dans son ouvrage que le nom de *Deucalion* est le nom même de Noé traduit en grec. Le seul trait de la *colombe* suffiroit pour le faire deviner.

l'*Histoire véritable*, prouve que c'est un travestissement du nom donné à Jacob et à ses enfants établis en Egypte. On sait que quand ils parurent devant Pharaon, pour lui annoncer leur profession, ils dirent qu'ils étoient *pasteurs de brebis*, *pastores ovium sumus* (Genes. 48. 3). Or le mot *sos*, comme l'apprend Manéthon cité par Josèphe l'historien, signifioit dans l'ancien égyptien vulgaire *pasteur* au singulier et *pasteurs* au pluriel. *Se* suivant les savants, étoit l'article *le* en égyptien. Ainsi *se sos* vouloit dire également *le pasteur* et *les pasteurs*. On voit par-là, dit M. l'abbé du Rocher, d'où vient le nom de *Sésostris*, ou comme Diodore l'appelle *Sésoosis*, altération sensible du nom de *sesos*, auquel on a donné une terminaison grecque.

Il est si vrai que toute l'histoire de SÉSOSTRIS ou de SÉSOOSIS a été fabriquée sur celle de Jacob et de ses enfants *pasteurs*, *sesos* en ancien égyptien, que le roi d'Egypte leur ayant donné RAMESSÈS dans la terre de GOSEN ou GESSEN, le canton d'Egypte le plus propre à nourrir les troupeaux, la dynastie de Manéthon où se trouve *Sésostris*, commence précisément par un prétendu roi appelé GESON-GOSÈS ou SESON-CHOSIS, nom évidemment altéré et formé des mots *sesos Gosen* les *pasteurs de Gosen* ou *de Gessen*. Ce qui met le comble à la certitude de ce rapprochement, c'est que dans la dix-neuvième dynastie des rois Egyptiens, qui commence par Séthos, ou comme portent les meilleures éditions, *Sésothis*, nom altéré de *Sésostris*, on trouve les rois *Rapessès* et RAMESÈS. L'on voit que ce dernier mot n'est qu'une altération du nom de *Ramessès* où Jacob et ses enfants habitèrent en Egypte. Il n'est donc plus possible de douter que des traits de l'Ecriture concernant Jacob et sa famille, les Egyptiens auront fait leur

Sésostris. Le mot *sesos*, *pasteurs*, nous a donné la clef de la métamorphose. Les voilà donc enfin devinés ces *rois pasteurs* qu'on prétendoit avoir séjourné long-temps en Egypte, et dont Manéthon parle beaucoup. La découverte de M. l'abbé du Rocher, d'après des preuves aussi claires, doit être d'autant mieux accueillie, qu'avant lui plusieurs savants ont soupçonné que ces *rois pasteurs* n'étoient dans le vrai que les Israélites.

Mais comme c'est à l'histoire d'Egypte par Hérodote, que nous nous attachons particulièrement, prenons le *Sésostris* de cet historien, et rapprochons-le des traits de Jacob.

Histoire d'Egypte.	Histoire Sainte.
1. L'empire de l'univers fut prédit à Sésostris dès sa naissance.	1. Isaac bénit Jacob, en lui disant, *que le Dieu tout-puissant te bénisse, et te fasse croître et multiplier, afin que tu sois le père des peuples.... et que tu possèdes la terre de ton pèlerinage*.
2. Sésostris fut élevé avec les enfants nés le même jour que lui....Diodore dit que Sésostris et ses compagnons étoient comme *frères*.	2. Jacob naquit en même temps qu'Esaü son frère, et fut élevé avec lui.
3. Ces enfants étoient obligés de faire des courses pénibles et d'autres exercices, avant que de prendre aucune nourriture.	3. Esaü frère de Jacob revenoit de ses courses tout épuisé, et un jour il mouroit de faim.

4. Sésostris fut d'abord envoyé par son père dans une contrée où il eut à combattre contre les bêtes.

4. Esaü frère de Jacob fut envoyé par son père à la chasse.

Sur ces deux derniers traits M. l'abbé du Rocher remarque que l'éducation étant supposée parfaitement la même entre Sésostris et *les enfants nés le même jour que lui*, et Esaü étant frère jumeau de Jacob, Hérodote a appliqué les traits d'Esaü à Jacob sous le nom de Sésostris.

5. Sésostris fut animé par une femme à ses grandes entreprises.

5. Jacob fut encouragé par Rébecca sa mère à enlever les droits d'aînesse de son frère.

6. Sésostris laissa le commandement à son frère durant son absence.

6. Jacob partant de la maison paternelle, en laissa Esaü comme le maître.

7. Sésostris alla d'abord en Ethiopie.

7. Jacob alla d'abord à Haram. Les noms d'*Ethiopie* et *de Haram* signifient tous deux *brûlant*, l'un en grec, l'autre en hébreu.

8. Sésostris exigea des Ethiopiens des tributs d'ébène.

8. Jacob en chemin prit des pierres pour lui servir de chevet. Le mot Abn en hébreu *pierre*, ressemble au mot Ebn qui signifie *ébène*.

9. Sésostris équippa une flotte de *longs* vaisseaux.

9. Jacob vit en songe une longue échelle par laquelle montoient et des-

cendoient les anges. *Malach*, comme on prononce, signifie en hébreu *ange*; *mallach* signifie aussi *matelot*. Les Egyptiens qui n'auront pu comprendre cette échelle mystérieuse, auront pris à cause de la ressemblance des mots *malach* et *mallach*, les anges qui montoient et descendoient par l'échelle, pour des *matelots* qui montent et descendent le long des cordages.

10. Sésostris leva une armée de gens de pieds.	10. Jacob, dit l'Ecriture, *leva aussi ses pieds*. Le mot hébreu signifie *pieds* et *gens de pieds*.
11. Sésostris conquit toute l'Asie vers l'orient.	11. Jacob marcha aussi *vers les enfants de l'orient*. *Levavit itaque Jacob pedes suos et perrexit ad terram filiorum orientis*. (Genes. 29. 1, trad. de Sanctès-Pagnin.)
12. Sésostris poussa ses conquêtes jusqu'en Scythie et le long du PHASE en Colchide.	12. Jacob alla en *Phadan aram*, c'est-à-dire, en Mésopotamie. Les Egyptiens auront pris *phadan* pour le *phase*, et *aram* pour les Scythes qui anciennement étoient appe-

lés *Araméens*, comme *Pline* nous l'assure. (L. 6. c. 17.)

13. Sésostris reçut un échec en Colchide, pays vanté pour son bélier et sa toison d'or.

13. Jacob éprouva des contrariétés chez Laban son beau-père. Ce fut dans ce pays que Jacob trouva l'art de donner différentes couleurs aux toisons. Le nom même de Rachel son épouse, signifie *mouton*. De là, dit M. l'abbé du Rocher, l'origine des fables sur la *toison d'or* si vantée dans la mythologie, et que l'auteur promet de dévoiler un jour.

14. Sésostris laissa en Colchide une colonie de circoncis.

14. Les enfants de Jacob engagèrent les Sichimites à se faire circoncire. Voilà un argument de moins en faveur des philosophes qui se servoient *de la colonie de circoncis conduite par Sésostris en Colchide*, pour disputer aux Hébreux l'origine de la circoncision. L'exemple de ce travestissement apprend le peu de fonds qu'il y a à faire sûr les antiquités profanes qu'on ose opposer quelquefois au té-

	moignage de nos divines Ecritures.
15. Sésostris fut poursuivi par les Scythes, et son bagage fut pillé.	15. Jacob fut poursuivi par Laban l'Araméen, qui visita son bagage, ou même le renversa, comme traduit Dom Calmet. Nous avons déjà dit que le nom d'*Araméen* étoit celui que les Scythes portoient autrefois.
16. Sésostris manquant de vivres, fut obligé de revenir en Egypte.	16. Jacob manquant de blé, fut forcé d'avoir recours à l'Egypte.
17. Sésostris fut aussi averti par le grand prêtre de retourner en Egypte.	17. Jacob fut invité à se rendre en Egypte par son fils Joseph qui avoit épousé la fille du grand prêtre de cet empire, et qui étoit lui-même à la tête de l'Egypte.
18. Sésostris à son retour se voyant près de périr par l'artifice de son frère, exposa un tiers de ses enfants pour sauver les autres.	18. Jacob à son retour de la Mésopotamie, redoutant la colère de son frère Esaü, avoit aussi partagé sa famille en trois bandes, afin d'en sauver du moins une partie. Ce trait de ressemblance entre les deux histoires est singulièrement frappant.
19. Sésostris fut délivré	19. Jacob fut délivré par

par Vulcain, dieu que la fable représente boiteux.

le Seigneur dans sa lutte contre un ange qui lui toucha le nerf de la cuisse. Jacob en demeura boiteux.

20. Sésostris devenu aveugle, mourut d'une mort volontaire.

20. Jacob qui n'y voyoit plus à cause de son grand âge [1], mourut pleinement résigné à la volonté du Seigneur.

21. Sous le règne de Sésostris parut, pour la première fois, le fameux oiseau *phénix*, qu'on n'a jamais bien revu depuis.

21. Joseph surnommé en égyptien SAPHENATH-PHAHANÉAH, ou PSONTOMPHANECH, d'où vient le nom de *phénix*, parut certainement avec éclat du vivant de son père Jacob.

22. Le phénix, suivant la fable, embaume son père et le porte à sa sépulture.

22. Joseph surnommé *Psontomphanech*, fit aussi embaumer le corps de son père, et le conduisit à sa sépulture.

23. La sépulture du père du phénix étoit l'autel du soleil.

23. Celle où Joseph conduisit le corps de son père Jacob, fut l'aire d'*Atad*, nom qui a été pris pour *Adad*, un de ceux qu'on donnoit au soleil, comme on le trouve dans Macrobe.

[1] Oculi enim Israël (*Jacob*) caligabant præ nimiâ senectute, et clarè videre non poterat... collegit pedes suos super lectulum, et obiit, appositusque est ad populum suum. *Genèse* 48. 10, *et* 49. 32.

Hérodote assure *n'avoir vu qu'en* PALESTINE *des monuments bien certains de Sésostris*. Cet historien, en nous glissant le mot *Palestine*, nous a dit à l'oreille le secret de son roi *Sésostris*, lequel n'étant réellement que Jacob, a dû évidemment laisser en *Palestine* des traces de son existence.

Ainsi ce *Sésostris* [1], si célèbre dans l'histoire, cet illustre conquérant à qui on avoit fait parcourir l'univers, ce Sésostris qu'un savant de nos jours a prétendu même avoir conduit à la Chine une colonie, ce Sésostris n'est dans le vrai que Jacob travesti par l'ignorance des copistes égyptiens. Il n'est pas même jusqu'au *phénix*, cet oiseau merveilleux si vanté dans la fable, et dont l'idée avoit causé à l'imagination tant de prestiges agréables, qui, grâces à la sagacité de M. l'abbé du Rocher, ne soit aussi dévoilé, et ne redevienne un personnage réel [2].

D'après ce rapprochement où les traits s'éclaircissant les uns par les autres et se fortifiant mutuellement, forment un ensemble qui doit satisfaire pleinement quiconque sait tout ce qu'on peut exiger d'un savant qui entreprend de déchiffrer d'anciennes histoires altérées, nous demandons s'il n'est pas prouvé que toute l'histoire de Sésostris est un plagiat marqué de celle de

[1] M. *des Vignoles*, auteur d'un systême de chronologie sur l'Histoire ancienne d'Egypte, imprimé à Berlin en 1738, remarque que *quant à Sésostris, il paroît que les prêtres Egyptiens ont mis sous un seul nom les actions vraies ou supposées de plusieurs princes*. Tant il est vrai que les faits attribués à *Sésostris* sont incroyables. Il est bien plus simple de reconnoître que c'est un personnage de l'Ecriture travesti.

[2] Ceux qui conserveroient quelque doute sur le dévoilement du *phénix* par les traits de Joseph, peuvent consulter l'ouvrage même où l'auteur donne les preuves détaillées.

Jacob. Leur vie rapprochée depuis leur naissance jusqu'à leur mort, et même jusqu'à leur sépulture, dans le même ordre et la même suite, présente une ressemblance de traits si caractérisée, qu'on est forcé d'avouer que les Egyptiens, en copiant nos livres saints, ont commis les plus étranges méprises. Il est donc impossible, Monsieur, de ne pas rendre hommage à la découverte de l'auteur de *l'Histoire véritable*.

SECONDE OBJECTION.

2. Le rapprochement le plus séduisant est celui que l'auteur emprunte de la THBE, ou comme on prononce THEBAH, qui en hébreu veut dire ARCHE, mot qui a conduit les Egyptiens, selon M. l'abbé du Rocher, à appliquer à leur ville de Thèbes les traits concernant l'arche de Noé. Mais de cette explication ne s'ensuivroit-il pas que l'auteur de l'Histoire véritable porte atteinte à l'existence réelle de cette ville fameuse, vérité cependant dont il est impossible de douter? Car la fondation de Thèbes remonte à la plus haute antiquité.

L'auteur de *l'Histoire véritable* est bien éloigné de révoquer en doute l'existence de la ville de *Thèbes* en Egypte; de son opinion il faut seulement conclure que ceux qui ont rédigé les extraits de l'Ecriture, auront transporté après coup à la ville de THÈBES qui existoit avant l'époque des extraits, ce que l'Ecriture disoit de l'arche qui s'appelle THBE en hébreu. Il y a mille exemples de ces attributions historiques. Nous pouvons citer celui-ci.

Le célèbre géographe *Samson* fait observer que les poëtes et la plupart des historiens amateurs des fables, ont voulu faire venir les *Veneti* d'Italie, (aujourd'hui les Vénitiens) des HENETI *de la Paphlagonie*, lesquels selon les uns, amenés en Thrace après la guerre de

Troie par *Pylémenès* leur chef, ou selon d'autres, par *Anténor* Troyen, furent conduits, disent-ils, dans le golfe Adriatique où ils fondèrent les VENETI d'à présent, origine démentie par Polybe. Un passage de Strabon rapporté par *Samson*, démontre que les VENETI de la mer Adriatique (maintenant Venise) ont réellement pour auteurs les *Veneti* peuple de la Gaule, aujourd'hui VANNES en Bretagne, partie de l'ancienne Armorique [1]. Tout ainsi donc que les poëtes et des écrivains fabuleux ont attribué aux VENETI d'Italie des traits de l'histoire des *Heneti* de la Paphlagonie, sans qu'il en résulte rien contre la réalité de l'existence de *Venise*, de même les attributions fausses, faites par les Egyptiens à leur ancienne Thèbes, et qu'ils empruntèrent de l'Ecriture, ne peuvent porter aucune atteinte à l'existence de cette ville.

TROISIÈME OBJECTION.

3. M. l'abbé du Rocher fait des personnages égyptiens avec quelques noms du texte hébreu, et leur attribue pour actions les mots qui suivent en leur donnant des significations à sa manière. *C'est* le singe *de la Fontaine qui* prit le nom d'un port pour un nom d'homme.

Voyons si tels sont les procédés de M. l'abbé du Rocher, et recourons encore aux rapprochements des traits dont vous n'avez pas osé attaquer un seul, ni dans sa substance, ni dans ses accessoires. Je prends ces traits à l'ouverture du livre.

[1] Voyez les remarques sur la carte de l'ancienne Gaule par Samson, tirées des Commentaires de César.

HISTOIRE D'EGYPTE.	HISTOIRE SAINTE.
1. Le roi pasteur SALATIS ou SALITÈS avoit grande attention de se rendre au temps de la moisson pour mesurer le blé.	1. *Joseph* appelé SCHALIT dans l'Ecriture sainte, mot qui signifie *princeps*, présidoit à la distribution du blé qu'on vendoit aux Egyptiens; *et Joseph erat Princeps* (hebraïcè SCHALIT) *in terrâ Ægypti, atque ad ejus nutum frumenta populis vendebantur.* (Genes. 42. 6.)
2. *Protée* passoit pour le plus chaste des hommes.	2. *Joseph*, autrement SCHALIT, qui signifie aussi *primus* (en grec *Protos*), fut distingué par sa chasteté.
3. *Protée* étoit doué d'une connoissance particulière des astres.	3. *Joseph* vit en songe le soleil, la lune et les étoiles qui s'abaissoient devant lui.
4. *Protée* étoit instruit de tous les secrets.	4. *Joseph* est l'homme à qui *les secrets sont révélés*, dit l'Ecriture.
5. *Protée* avoit deux fils, TELEGONUS et POLYGONUS; le premier signifie *né loin de son pays*, et le second *fécond*, ou *qui multiplie*.	5. *Joseph* eut deux fils, MANASSÈS et EPHRAIM, qui en hébreu signifient exactement la même chose que TELEGONUS et POLYGONUS.
6. *Protée* pasteur de	6. *Joseph* interprète un

phoques ou de veaux marins.	songe sur des vaches sorties du sein des eaux, et qui paissoient sur les bords.
7. Un étranger fut accusé sous le règne de *Protée* d'avoir séduit la femme de son hôte.	7. *Joseph* accusé d'avoir voulu séduire la femme de son maître Putiphar.
8. Sous *Protée* un étranger fut arrêté.	8. *Joseph* étranger fut mis en prison.
9. *Protée* ne donnoit point de réponse sans être lié.	9. *Joseph* répond aux questions sur les songes, *étant dans les liens*, ou dans la prison.
10. *Protée* changeoit de formes, avant que de donner des réponses.	10. *Joseph* change de vêtement, avant que de paroître devant le roi, pour lui expliquer ses songes.
11. *Protée* ayant un passage ouvert miraculeusement au fond de la mer.	11. Les os de *Joseph* transportés par un passage miraculeusement ouvert dans la mer Rouge.

Comment, monsieur, pouvoir contester la prodigieuse ressemblance qui se trouve entre *Protée* et *Joseph?* Pour ne m'en tenir qu'au premier parallèle de ce tableau que j'ai affecté de mettre en deux colonnes, afin que vos yeux s'élevassent en témoignage contre vous, le trait du *blé* des deux côtés, porte-t-il sur un jeu de mots? L'identité des noms dans les deux personnages est-elle une *interprétation forcée? Protos* en grec, *Princeps* en latin, ou *Primus*, n'est-il pas la traduction littérale de SCHALIT, en hébreu, qui si-

gnifie également *Prince?* Pourquoi se roidir contre des vérités aussi sensibles? Quand on se bouche les yeux avec la main, et qu'on se moque de ceux qui voient, on est bien à plaindre.

Pour vous démontrer combien, sous des noms différents, les auteurs païens ont défiguré l'histoire de Joseph, qui vu l'éclat qu'eut son ministère en Egypte, dut laisser après lui une grande réputation, je vais vous rapporter ici un passage curieux de *Suidas*. Il est fâcheux que l'auteur de l'*Histoire véritable* ne l'ait cité qu'en grec. La traduction latine, plus à la portée du commun des lecteurs, eût rendu ce rapprochement plus saillant. Tel est le passage de *Suidas*, traduit en latin : *Cum autem* FAUNUS *insidiis appeteretur* A PROPRIIS FRATRIBUS IN ÆGYPTUM FUGIT.... *Et ab iis susceptus, cum ipsis habitavit; et* AUREA VESTE INDUTUS, *et vaticinans, et tanquàm Deus ab ipsis honorabatur et colebatur, quòd ipsis divitias impertiret.* (Dict. de *Suidas*, *verbo* Φαυνος.)

Dans ce prétendu dieu *Faune*, qui peut méconnoître *Joseph?* L'Ecriture ne nous dit-elle pas que celui-ci fut *persécuté par ses frères, qu'il fut transporté en Egypte*, où il demeura, où ils vinrent le trouver, où *il prophétisa* en expliquant les songes de Pharaon; où le roi *le revêtit de superbes habits*, *vestivit eum* (Pharao) *stolâ Byssinâ*, *et collo torquem* AUREAM *circumposuit.* (Genes. 41. 42); où il fut extrêmement *honoré* pour avoir été *le libérateur de l'Egypte*, et pour avoir prodigieusement enrichi le trésor public pendant son ministère?

Mais comment des traits de *Joseph* a-t-on pu fabriquer un personnage que dans la suite on a fait passer pour le dieu *Faune*, *Phaunos*, en grec? Pour dévoiler

cette métamorphose, qu'on se rappelle un trait de l'Écriture. Il y est dit que le roi d'Egypte, en proclamant *Joseph* son premier ministre, lui donna un nom tiré de *la langue égyptienne. Vertitque nomen ejus* (Pharao) *et vocavit eum* LINGUA ÆGYPTIACA, *salvatorem mundi.* (Genes. 41.45.) Tâchons donc de trouver ce nom que Joseph reçut directement de Pharaon. Ce nom, que la Vulgate se contente de traduire, sans le désigner, nous a été conservé par le Paraphraste chaldéen ; il nous apprend que c'est *Saphenath Phaaneah.* Les Septante l'ont écrit *Psonthom Phanech*, et la Vulgate l'a rendu par *Salvatorem mundi* [1]. Quoi de plus naturel et de plus vraisemblable que l'explication de M. l'abbé du Rocher, qui prétend que PHAANEAH ou PHANECH, nom de Joseph, a un très-grand air de famille avec *Faune*, *Faunus*, *Phaunos.* Dans le rapprochement des traits de SÉSOSTRIS, nous avons vu comment de *Psontom Phanech*, les Egyptiens ont fait l'oiseau *Phénix.* Ici l'on voit comment les Grecs, à leur tour, d'après le même mot *Phanech,* ont fabriqué leur dieu *Phaunos*, *Faunus*, *Faune.* Oseriez-vous sérieusement soutenir que c'est là une interprétation *fausse* et *forcée* ? Et quand vous réussiriez à nous prouver que cette analogie de nom est chimérique, comment vous tireriez-vous de l'embarras que vous donneroit celle des faits ? Persisteriez-vous à dénier la justesse des rapprochements que je viens d'exposer ? De bonne foi, je vous le demande, les faits ne sont-ils pas les mêmes dans les deux histoires ? Tant que vous m'opposerez les *noms* et les *mots* comme fondement des explications de M. l'abbé du Rocher, je vous sommerai

[1] Voyez les notes de la Bible de Vatable.

de me démontrer qu'une suite d'actions énoncées tout au long dans deux histoires avec des rapports constants, n'est que l'effet d'un jeu de mots dont le hasard fournit l'identité.

QUATRIÈME OBJECTION.

4. N'a-t-on pas vu le père Lafiteau dans son histoire des sauvages Américains, faire venir les Américains des Grecs ! Les preuves qu'il en donne sont tout aussi solides que celles de M. l'abbé du Rocher; 1.° que les uns et les autres avoient des fables; 2.° que les uns et les autres alloient à la chasse; 3.° que les uns et les autres dansoient dans leurs fêtes; 4.° que les Grecs avoient des oracles et les Américains des sorciers. Il ne s'en tient pas là; car il va jusqu'à soutenir que les Caraïbes étoient une colonie de la Carie, ce qu'il prouve comme l'abbé du Rocher par l'étymologie.

Je conviens que le P. *Lafiteau* a été certainement très-maladroit en voulant prouver que les Américains viennent des Grecs. Mais l'idée en elle-même de démontrer que tel peuple vient d'un autre, n'est ni ridicule, ni paradoxale. *Montesquieu*, si je ne me trompe, ne prétend-il pas qu'il est vraisemblable que les sauvages du Canada, à raison de l'analogie de leurs usages et de leurs mœurs avec les peuples de la partie septentrionale de l'Asie, sont sortis de cette contrée? Que voulez-vous donc prouver? Que c'est une ineptie d'entreprendre de montrer qu'un peuple est une colonie émigrée d'un autre peuple? non sans doute: que le P. *Lafiteau*, par des similitudes bizarres, a échoué dans son travail sur l'origine des Américains? je suis totalement de votre avis. Mais quel rapport y a-t-il entre le procédé du P. *Lafiteau* et celui de M. l'abbé du Rocher?

Le système du P. *Lafiteau* et la découverte de M. l'abbé du Rocher, diffèrent totalement dans leur objet et dans leur manière. 1.° L'auteur de l'*Histoire véritable* n'a nullement pour objet d'établir que les Egyptiens *descendent* des Juifs; mais que l'histoire d'Egypte donnée par *Hérodote*, *Diodore* et *Manéthon*, est une altération suivie, quoique grossière, de l'Histoire Sainte dans tout ce qu'elle raconte de l'*Egypte* pris dans *son ensemble* et dans *le détail de chaque règne*. 2.° La manière de M. l'abbé du Rocher ne consiste pas dans les traits relatifs aux usages des deux peuples, comme celle du P. *Lafiteau;* mais en preuve de son assertion, il prend les *traits parallèles des deux histoires*, et met sous les yeux de ses lecteurs des rapprochements si frappants, qu'on imagineroit les livres d'où ils sont tirés fabriqués après coup. Lisez les rapports suivants.

HISTOIRE D'EGYPTE.	HISTOIRE SAINTE.
1. MYCÉRINUS errant dans des lieux solitaires.	1. *Moïse* erra dans le désert avec son peuple. (Le mot hébreu MCRA, qu'on prononce MICRA, ou même le mot QRA, signifie les *livres saints*, et en particulier ceux de *Moïse*, parce que c'est la *lecture* des Hébreux. De ce mot MICRA vient MYCÉRINUS [1].
2. MYCÉRINUS se faisoit	2. *Moïse* conduisit les

[1] Du même mot *Micra*, les Egyptiens ont fait MERCERÈS, ou MERCURE (V. l'Histoire véritable).

éclairer la nuit comme le jour.	Israélites dans le désert, éclairé par la colonne de feu. *Dominus autem præcedebat eos ad ostendendam* VIAM PER DIEM *in columnâ nubis et per noctem in columnâ ignis; ut dux esset itineris utroque tempore* (Exod. 13. 21).
3. Des hommes dans un désert s'y nourrissant DE CAILLES.	3. Les Israélites dans le désert s'y nourrissant DE CAILLES.
4. GNÉPHACHTUS [1] fut réduit à une nourriture fort modique dans un désert d'ARABIE.	4. *Moïse* avec son peuple éprouvant la disette dans le désert, lequel, comme l'on sait, fait partie de l'ARABIE.
5. GNÉPHACHTUS faisoit des imprécations contre MÉNAS.	5. Le peuple hébreu murmura contre LA MANNE.
6. Un agneau mémorable parut sous le règne de BOCCHORIS.	6. L'agneau de la Pâque fut immolé le jour de la mort des *premiers-nés;* BECHOR ou BOCHOR, en

[1] L'auteur de l'*Histoire véritable*, prouve que le nom de GNÉPHACHTUS se forme naturellement de CNEPH, nom du dieu créateur chez les Egyptiens, et du mot EQT, qui signifie, *statut*, *commandement* Le C et le G étant des lettres du même organe, se confondent aisément, ou se substituent l'une à l'autre, comme on dit en latin CYCNUS ou CYGNUS, CAIUS ou GAIUS; ainsi les Egyptiens ont mis GNEPH, pour CNEPH; de ce mot et d'EQT, ils ont composé GNÉPHACHTUS, qui veut dire COMMANDEMENT DE DIEU. Voilà précisément l'indication de *Moïse*, qui publia la loi de Dieu sur le mont SINAÏ.

hébreu, signifie *premier né.* (Ce n'est ici ni une étymologie, ni même une traduction que ce nom de Bocchoris, roi d'Egypte : c'est le mot hébreu dans toute sa substance, auquel l'historien a donné seulement une terminaison grecque.)

7. Une grande mortalité arrivée sous le règne de ce même Bocchoris.

7. Des plaies terribles affligeant les Egyptiens, dont la dernière fut la mort de tous les BECHORIM, c'est-à-dire des *premiers-nés.*

8. Ce roi fit submerger des lépreux *environnés de lames de plomb.*

8. Les Egyptiens, après les plaies, furent submergés dans la mer Rouge, *quasi plumbum in aquis vehementibus.* C'est l'expression de Moïse décrivant au même endroit cette submersion.

9. Des pasteurs s'enfuyant d'Egypte, sè réfugièrent dans la ville d'ABARIS, entourée de *grandes murailles.*

9. Les Israélites, *pasteurs de profession* (qualité sous laquelle ils s'annoncèrent à Pharaon lui-même), s'enfuirent d'Egypte et furent sauvés des mains de Pharaon au milieu des eaux de la mer Rouge qui formèrent, dit

l'Ecriture, *comme un mur à droite et à gauche; erat enim aqua quasi murus à dextrâ eorum et lævâ.* (Exod. 14, 22.) Comme ABRIM en hébreu, signifie les *Hébreux*, les Egyptiens ont imaginé la ville d'ABARIS entourée de *grandes murailles*, parce qu'ils ont vu les ABRIM sauvés par les eaux en forme de *murs*.

10. Les pasteurs sortant de l'Egypte sous AMOSIS et TUTHMOSIS.

10. Les Israélites (pasteurs de profession) sortirent de l'Egypte sous la conduite de Moïse, après des *signes* ou prodiges extraordinaires opérés par son ministère.

Le nom de *Moïse*, en hébreu MOSEH, a été évidemment travesti en celui d'AMOSIS. ATHUTH ou OTHOTH, qui veut dire *signes* chez les Hébreux, a servi également avec le nom de MOSEH, à former TUTHMOSIS, mot composé qui signifie *signes de Moïse*.

11. TYPHON, après sa fuite, devenu père de JU-

11. Les Hébreux, poursuivis par les Egyptiens,

DÆUS et d'HIÉROSOLYMUS. La reine NITOCRIS *de couleur rouge*, faisant construire *un très-long* édifice *souterrain inondant* tout-à-coup les Egyptiens rassemblés et se sauvant dans un appartement plein de cendres.

traversèrent *la mer Rouge* qui, mise à sec, leur présenta un passage profond. L'armée entière des *Egyptiens* fut subitement *inondée* par les eaux de la mer qui refluèrent sur eux et les ensevelirent. Après ce désastre dont *Typhon* est le symbole chez les Egyptiens, les Hébreux qu'on a depuis appelés *Juifs* du nom de Juda leur principale tribu, se sauvèrent *dans la Palestine*, qui veut dire *cendre* en hébreu, et dont *Jérusalem* (HIEROSOLYMA) est devenue la capitale.

Les traits que je viens de rapporter sont si frappants, qu'ils sautent aux yeux de quiconque a quelque teinture de la Bible. En effet, ne faudroit-il pas être aveugle pour ne pas voir que tout ce morceau de la prétendue histoire d'Egypte n'est qu'un travestissement palpable des *plaies* dont ce royaume fut frappé, des *signes* ou prodiges qui les accompagnèrent, du *passage de la mer Rouge*, de la *fuite* dans *le désert* et de la *submersion* de Pharaon avec toute son armée? Admirez comme les Egyptiens, en copiant les faits de l'Ecriture, ont été attentifs à ne rien oublier de ceux qui n'étoient qu'accessoires au récit de l'historien sacré. Vous voyez qu'ils ont pillé jusqu'*au mur et au plomb*, expressions trou-

vées dans les deux versets de Moyse, cités plus haut. Rappelez-vous ces paroles du superbe cantique chanté sur les bords de la mer Rouge, *submersi sunt quasi* PLUMBUM *in aquis vehementibus* (Exod. 15. 10), et vous reconnoîtrez les *lépreux submergés*, *environnés de lames de plomb*. En parlant du désert où se réfugièrent les Israélites, les Egyptiens, afin qu'on ne s'y trompât pas, ont eu grand soin de nous avertir eux-mêmes que c'étoit un *désert d'Arabie*.

Qu'opposerez-vous au TYPHON, père de *Judæus* et d'*Hiérosolymus?* Le mot de *submersion* est exprimé par *tufan* dans les langues orientales, en particulier chez les Arabes. Les Israélites, après la *submersion* des Egyptiens, s'enfuirent dans la Judée dont JÉRUSALEM est la capitale. Voilà comme de *tufan*, qui signifie *submersion*, ils ont fait *Typhon* après sa fuite devenu père de *Judæus* et d'*Hiérosolymus*. Vous ne trouverez pas là de magie d'*étymologie*, et vous avouerez que ces deux mots *Judæus* et *Hiérosolymus* sont si parlants, qu'il ne faut pas être sorcier pour deviner le travestissement. Que dites-vous encore de la REINE NITOCRIS, précisément de *couleur rouge*, *inondant subitement les Egyptiens et se sauvant dans un appartement plein de cendres ?* L'altération est grossière; mais qui n'y reconnoîtra pas l'événement du passage de la mer *Rouge ?* Le savant auteur nous montre que le nom de *Nitocris* se forme naturellement du mot hébreu *nthq*, qui signifie *diviser*, *séparer*. En effet, la mer Rouge s'entr'ouvrit, ses eaux se divisèrent ou se séparèrent pour laisser un passage aux Hébreux. Qu'on prenne d'ailleurs la première Bible latine [1], l'on verra au commence-

[1] La Bible de *Vitré*, par exemple; elle est assez commune.

ment ou à la fin une interprétation des mots hébraïques employés dans la Vulgate ; cherchez *Palestina*, vous trouverez que ce mot en hébreu veut dire *conspersa cinere*. Les Israélites, après la submersion des Egyptiens, se sauvèrent dans le désert qui conduisoit à la *Palestine*, et voilà le fondement de *l'évasion dans l'appartement plein de cendres*.

Observez que dans tous ces rapprochements les traits évidents par eux-mêmes conduisent forcément à l'explication de ceux qui sont plus voilés. Les circonstances qui les caractérisent sont si singulières, que si elles ne se fussent pas trouvées dans le récit original, elles ne se seroient certainement pas présentées à l'esprit des copistes égyptiens. Quand un écrivain fabrique une histoire qu'il veut rendre croyable, il n'imagine pas de faire *sauver quelqu'un dans un appartement plein de cendres*, trait qui n'est relatif à rien et ne signifie rien, parce qu'il est d'une bizarrerie sans exemple ; au contraire qu'on se représente un plagiaire ignorant, qui traduit une histoire dont il entend la langue à demi, alors la bévue se conçoit très-aisément. C'est le cas des Egyptiens qui firent les extraits des livres saints.

Jugez maintenant si tous ces rapprochements sont *aussi solides* que ceux du P. *Lafiteau* avec ses *Caraïbes* originaires de la Carie.

N'est-ce pas une providence bien marquée que les historiens égyptiens, parlant de *Typhon*, l'aient désigné comme père de *Judæus et de Hierosolymus ?* D'après ces deux renseignements qui se rapportent évidemment à *la Judée* et à Jérusalem sa capitale, comment seroit-il possible que M. l'abbé du Rocher ne saisît pas le fil de tous ces travestissements, et ne fût pas con-

vaincu que ce n'étoit qu'une altération de l'histoire des Juifs, où les Egyptiens avoient pillé leur histoire? Tout autre infiniment moins pénétrant que lui ne s'y seroit pas mépris; vous même, en lisant pour la première fois ces rapprochements, je suis persuadé que tout bas vous en préveniez l'explication naturelle, et que malgré les objections que vous vous efforcez de faire, une voix intérieure que dans ce moment le préjugé étouffe, vous crie que toutes mes réponses à vos difficultés sont d'une vérité sensible, et me sont dictées par la droite raison.

Si l'auteur de l'*Histoire véritable* n'eût bâti qu'un système pour dévoiler les antiquités égyptiennes, dès le premier pas il eût été arrêté dans sa carrière. Car non-seulement il falloit qu'il comparât les deux histoires, mais encore qu'il fît apercevoir dans Hérodote, Diodore ou Manéthon, les mêmes traits (quoique défigurés) qui servoient au parallèle avec ceux des livres saints. Prenons pour exemple l'histoire de Ménès, rapportée plus haut, et qui n'est que l'altération de celle de NOÉ; je le demande, eût-il été possible à M. l'abbé du Rocher de faire trouver dans l'histoire d'Egypte le *navire de trois cents coudées, les colombes envolées, l'usage du vin inventé, l'inondation générale* qui couvre tout, excepté THÈBES (c'est-à-dire l'arche, en hébreu THBE); eût-il été possible à l'auteur de faire lire tous ces traits de *Noé* sous le nom de MÉNÈS dans Hérodote et dans Diodore, s'ils n'y avoient pas été réellement? Un auteur qui écrit une histoire quelconque peut bien en imposer, parce qu'il peut donner des mensonges pour la vérité; mais un homme qui dit au public: *voilà deux livres qui contiennent le même fait*, est en démence, s'il se flatte de pouvoir faire illusion

à ses lecteurs ; car, pour avoir raison de celui qui tient un tel langage, il suffit de l'assigner au tribunal des yeux, et de lui dire : *voyons ces deux livres que vous nous citez, et s'ils contiennent effectivement les mêmes faits*. Or, observez, monsieur, que pas un seul des adversaires de M. l'abbé du Rocher n'a osé lui faire cette réponse : *Vous nous induisez en erreur. Hérodote et Diodore ne disent pas que des colombes s'envolèrent de Thèbes, que le navire de Ménès étoit de trois cents coudées, que Ménès fut l'inventeur de l'usage du vin*, etc., etc., etc., etc. Comment, en effet, eût-on pu avec une ombre de justice, adresser une pareille interpellation à l'auteur de l'*Histoire véritable*, puisqu'il cite tout au long le texte original d'Hérodote et des autres historiens qu'il emploie ? Ici vous n'aurez pas recours apparemment à votre argument bannal, que *M: l'abbé du Rocher ne s'appuie que sur des noms* qu'il a le talent d'anatomiser. Je vous dirois si THBE (arche en hébreu) est un *mot*, un *nom*, du moins le récit d'Hérodote et de Diodore sur *Ménès*, sur son *navire*, et *ses colombes envolées*, n'est pas un *mot*.

L'auteur de l'*Histoire véritable*, entreprenant de dévoiler celle d'Egypte, a été forcé malgré lui de faire ces dévoilements par l'évidence irrésistible de la conformité des faits contenus dans les livres saints, de sorte que s'il eût pris une autre route, c'est alors et dans ce cas seul, qu'il eût forgé vraiment un système.

Cette assertion, Monsieur, que je vais développer est intéressante, et mérite toute votre attention.

En effet, prenez *Tacite* ; et vous verrez qu'à l'endroit où il parle du roi BOCCHORIS cité plus haut dans l'état des rapprochements, il dit que ce fut sous le règne de ce prince que *les Juifs sortirent d'Egypte*, ayant

pour chef un d'eux appelé *Moïse* qu'il désigne expressément comme leur conducteur, et que cet événement eut lieu à l'occasion *d'une maladie contagieuse* [1].

Il est donc incontestable, d'après Tacite, que l'histoire de BOCCHORIS est essentiellement liée à celle des Juifs sortant de l'Egypte *sous la conduite de Moïse, et après un grand fléau qui accabla ce royaume.* Examinons maintenant ce que disent les historiens d'Egypte, au sujet de ce roi *Bocchoris :* même mention dans les écrits de ceux-ci d'une grande *mortalité arrivée sous ce* BOCCHORIS, d'un peuple *sortant sous son règne,* de ce peuple *errant dans des lieux solitaires* après cette évasion sous la conduite d'un chef. Toute la différence entre la narration des historiens d'Egypte, et celle de Tacite, consiste en ce que les premiers ne désignent pas le nom de ce peuple de *lépreux* sortant de ce royaume après la mortalité ; Tacite au contraire nommant ces émigrants, dit en propres termes que ce sont les *Juifs*, et que leur *chef* s'appeloit *Moïse.* Ainsi les Egyptiens et *Tacite* sont unanimement d'accord sur ce fait précis, *que cet événement arriva sous le règne de* BOCCHORIS. De là résulte une vérité frappante, c'est que Tacite lève entièrement le voile dont les Egyptiens n'avoient fait que soulever un coin. Si ceux-ci, racontant cette histoire, avoient nommé les *Juifs* et *Moïse*, alors plus de difficulté sans contredit, puisque le recit eût

[1] Plurimi auctores consentiunt, ortâ per AEgyptum tabe quæ corpora fœdaret, regem BOCCHORIM, adito Hammonis oraculo, remedium petentem, purgare regnum, et id genus hominum, ut invisum diis, alias in terras avehere jussum... sic conquisitum collectumque vulgus, postquam vastis locis relictum sit.... MOSEN, unum exsulum, ne quam deorum hominumve opem expectarent, sed sibimet ut duci cœlesti crederent, *etc. etc. Tacit. hist. l.* 5. *n.* III.

porté avec lui son dévoilement. Or ce qu'ils n'ont pas dit, Tacite l'a révélé. Par conséquent Tacite montroit à M. l'abbé Guérin du Rocher le dévoilement de l'histoire de BOCCHORIS, par celle des Juifs ; Tacite lui faisoit mettre le doigt dessus. Donc, quand même l'auteur de l'*Histoire véritable* n'auroit pas saisi par d'autres voies la clef des antiquités égyptiennes ; que *Bechor* vouloit dire *premier-né*, et que le nom de *Bocchoris* sous le règne duquel il est précisément fait mention d'un *agneau*, n'étoit que le nom de BECHOR avec une terminaison grecque ; quand M. l'abbé du Rocher n'auroit pas eu d'autres guides que Tacite, il étoit impossible que Tacite ne le forçât pas à faire le dévoilement du roi *Bocchoris*. Ainsi l'explication de M. l'abbé du Rocher n'est pas arbitraire. J'ai donc eu raison de dire que toute autre qu'il eût donnée, auroit autorisé à regarder cette partie de son ouvrage comme le produit des idées creuses d'un savant. Approfondissez, je vous en conjure, ce raisonnement ; il me paroît tranchant.

Joignons-y quelques autres réflexions que *Tacite* me fournit encore. Donnez-vous la peine de lire tout le commencement du cinquième livre de ses *Histoires*, où cet auteur fait un tableau des *Juifs*, de leur origine, de leurs usages, et de leurs mœurs, à l'occasion du siége et de la ruine de Jérusalem. Vous serez étonné des erreurs dont fourmille le récit de *Tacite*. Trompé par l'analogie du mont IDA avec JUDA, il avance que les Juifs qu'il prétend avoir habité cette montagne, sont appelés pour cette raison *Judæi*, préjugé populaire facile à concevoir dans les Romains, qui attachoient à l'origine des Juifs très-peu d'importance. *Argumentum è nomine petitur inclytum in Cretâ* IDAM *montem, accolas* IDÆOS, *aucto in barbarum cognomento* JUDÆOS

vocitari. Vous voyez que Tacite joue sur le mot *Ida*, à cause de son rapport avec celui de *Juda*. Au sujet d'une autre opinion sur l'origine des Juifs, il rapporte que, *selon quelques auteurs, une population excessive surchargeant l'Egypte, sous le règne d'Isis, cette multitude inutile qui avoit à leur tête* HIEROSOLYMUS *et* JUDA, *fut transplantée sur les terres voisines. Quidam, regnante Iside, exundantem per Ægyptum multitudinem, ducibus* HIEROSOLYMO *et* JUDA, *proximas in terras exoneratam* (hist. l. 5, n. 11.).

Il est évident que Tacite a encore pris ici le nom de la ville de *Jérusalem* pour celui d'un chef de cette nation qu'il dit avoir été bannie de l'Egypte. Vous devez vous rappeler que plus haut je vous ai montré les Egyptiens racontant que *Typhon*, après sa sortie de ce pays, étoit *devenu père de* JUDÆUS et d'HIEROSOLYMUS. Remarquez en passant comme les méprises risibles de Tacite et des Egyptiens sur ces deux prétendus personnages, JUDÆUS et HIEROSOLYMUS, cadrent merveilleusement entre elles, et sautent aux yeux. N'est-il pas fort plaisant de voir un auteur aussi grave, aussi éclairé que Tacite, prendre une montagne (le mont IDA) pour une nation, et le nom d'une ville HIEROSOLYMA, pour celui d'un homme qu'il appelle HIEROSOLYMUS? Voilà donc Tacite atteint et convaincu d'être aussi le singe de la *Fontaine*, qui

> Prit pour ce coup
> Le nom d'un port pour un nom d'homme.

En croyant faire le procès à M. l'abbé du Rocher, vous l'avez donc fait à Tacite lui-même.

Continuez de lire tout l'extrait que je viens de mettre sous vos yeux; et vous jugerez de la manière dont ce

historien défigure les cérémonies, les usages les plus certains, les plus connus des Juifs ; l'abstinence de la chair *de cochon*, il lui donne pour fondement le souvenir de *la gale* dont il prétend qu'ils furent attaqués en Egypte (*orta per Ægyptum tabe quæ corpora fœdaret*, travestissement des plaies d'Egypte) : les béliers et les bœufs qu'ils immoloient dans leurs sacrifices, il dit que c'est en dérision de Jupiter Hammon, et pour imiter le culte du dieu *Apis*, il impute à ces mêmes Juifs d'adorer un *âne* en mémoire de cet animal dont il fait le conducteur qui leur indiqua le chemin dans le désert. La célébration de leur septième jour *(le sabbat)*, il en attribue l'institution à l'opinion de l'influence *des sept planètes*. Il y a plusieurs autres inepties aussi ridicules dans ce récit évidemment altéré par les païens qui haïssoient et méprisoient souverainement les Juifs. Tacite ne se fait pas même scrupule de laisser entrevoir, en parlant de ce peuple, que la prévention guidoit sa plume. Dans sa narration, le vrai est évidemment mêlé avec le faux, preuve incontestable que son rapport est très-infidèle. Nous connoissons en effet aujourd'hui avec l'assurance de la révélation divine, l'histoire et l'origine des usages des Juifs. Le tableau cependant qu'en fait Tacite, les rend méconnoissables.

De tout ceci concluons que si cet écrivain, quoiqu'il ait composé son ouvrage dans un temps où les Juifs répandus dans l'empire romain, devoient être plus connus, et que cet auteur soit bien plus voisin de nous qu'Hérodote, si, dis-je, Tacite a grossièrement altéré une histoire qui n'est plus un mystère aujourd'hui, et l'a altérée au point de prendre le nom d'une ville pour un nom d'homme, est-il donc si incroyable qu'Hérodote, qui a écrit d'après des mémoires que quelquefois

il suspecte lui-même, tant les événements qu'ils contenoient, lui paroissoient bizarres, n'ait pu ne nous donner qu'une histoire travestie d'après des extraits, et des extraits des livres saints, qui faits, dans l'origine avec exactitude, auront été tronqués et mutilés dans la suite des siècles? Je vous prie de méditer encore attentivement sur ces observations faites à l'occasion des bévues de Tacite. Peut-être vous réconcilieront-elles avec M. l'abbé du Rocher.

CINQUIÈME OBJECTION.

5. Le charme de la découverte de votre auteur disparoîtra, si vous réfléchissez que les hommes ont toujours été les mêmes. Toutes les histoires, tous les moralistes, les caractères de Théophraste en fournissent des preuves. Aussi citez-moi un roi auquel on n'en puisse pas comparer dix autres qui se trouveront avoir eu plusieurs traits de ressemblance, de manière qu'il faudra entrer dans de grands détails pour y trouver des différences.

Je conçois que si c'est-là ce que vous entendez par des *rapprochements de traits historiques,* et si vous voulez en conclure que les *hommes ont toujours été les mêmes,* il ne vous seroit pas difficile d'établir un parallèle à l'aide duquel vous me prouveriez à votre tour, que l'ambition étant la passion dominante des souverains, *Charles Quint*, par exemple, et *François Premier*, n'ont été que le même individu, et que l'histoire de l'un de ces monarques a servi à fabriquer celle de l'autre, parce que tous les deux, avides de gloire et d'agrandissement, ont brigué avec ardeur la couronne impériale, et ambitionné la possession du Milanès. Mais, par malheur pour votre opinion, cette manière de raisonner ne vous donne pas le moindre avantage sur M. l'abbé du Rocher, parce qu'elle porte à faux. Car de ce que les *caractères*

de Théophraste apprennent que tous les hommes se ressemblent dans tous les siècles, vous en concluez que c'est de là, c'est-à-dire, de l'analogie des traits de caractère qui leur est commune, que vient le *charme* de la découverte de l'auteur de l'*Histoire véritable*. Quoi ! les rapprochements de cet ouvrage portent sur des *ressemblances morales!* Souffrez que je vous demande, Monsieur, non pas si vous avez lu l'*Histoire véritable*, mais même si vous l'avez entr'ouverte? M. l'abbé du Rocher prend-il des rapports vagues, généraux, qu'on trouve chez tous les hommes de tous les pays, et qui tiennent de leur nature et de leur espèce? Au contraire les traits qu'il rapproche, ne portent-ils pas un caractère très-singulier, très-particulier? Ressemblent-ils à aucun des faits consignés dans quelque histoire qui existe? Ouvrez l'*Histoire véritable*, et vous le verrez :

Des colombes envolées d'une ville;— un roi souillé par un hippopotame ;— SÉSOSTRIS *disant qu'il a conquis un pays par ses épaules ;— ce roi délivré par un dieu boiteux, et donnant aux femmes les emplois des hommes; — l'oiseau* PHÉNIX *embaumant son père ;— le phénix portant le corps de son père sur l'autel du soleil ;— des loups menant et ramenant un homme vêtu d'une robe qu'on fait et défait le même jour;— le roi* ANYSIS *se faisant une île de cendres apportées sur des vaisseaux ;* et ainsi de mille autres traits que j'omets pour abréger. De bonne foi, pouvez-vous dire que ce sont là des traits fondés sur la nature des hommes, en tant que sujets aux passions de l'humanité? Convenez donc qu'en me citant vos ressemblances morales, vos *caractères de Théophraste*, vous m'avez fait un argument déplorable.

Ceux qui ont un peu réfléchi sur l'ouvrage de

M. l'abbé du Rocher, ont dû remarquer que les rapprochements qu'il contient, forment une suite de faits d'une nature si étrange, qu'ils ne ressemblent à rien de ce qui constitue les histoires ordinaires. Car dans celles des rois d'Egypte, écrites par *Hérodote* et par *Diodore*, l'on ne voit pas la marche des autres annales historiques, où entre nécessairement la partie de l'administration civile et politique. Dans les récits faits par ces deux écrivains grecs, on ne lit point de descriptions de batailles, ni de siéges; il n'y est pas question de négociations, ni de traités de paix : il n'y est fait nulle mention d'un corps de législation; en un mot, on n'y trouve rien de ce qui caractérise les règnes de tous les autres souverains. Il existe au monde un seul livre dans lequel se rencontre une conformité frappante avec cette histoire d'Egypte, circonstance unique et merveilleuse, et vous ne voulez pas que cette dernière histoire soit la copie de l'autre [1] !

[1] Ce caractère de l'histoire d'Egypte qui consiste dans le dénuement de tout ce qui constitue la substance des autres histoires, n'a été remarqué jusqu'ici par personne, et n'en est pas moins très-frappant. L'Histoire Sainte contient des batailles, des siéges, etc. Celle d'Egypte ne renferme aucun de ces détails. C'est qu'en effet la partie de l'histoire d'Egypte qui a été extraite de l'Ecriture sainte, n'a rien de tout cela. Voilà pourquoi il faut conclure que l'une a été prise de l'autre; cependant quand je dis que l'histoire d'Egypte est conforme à celle des livres saints, j'entends cette conformité seulement quant à la partie détachée et copiée par les Egyptiens.

SIXIÈME OBJECTION.

6. Le talisman principal que M. l'abbé du Rocher a su habilement employer pour fasciner nos yeux, est la langue hébraïque, idiôme très-peu connu, et où les savants croient voir beaucoup de synonymes, quoique dans les langues plus à notre portée, il n'en existe peut-être pas.

La langue hébraïque peu connue de ceux qui ne l'ont jamais étudiée. Vous avez grandement raison. *Donc*, le texte hébreu de la Bible n'a jamais été susceptible d'une traduction claire et intelligible quant aux faits historiques qu'elle contient, de manière que nous puissions être assurés que nous possédons toute la contexture de ces faits ; est-ce là votre conclusion ? Combien cependant n'avons-nous pas d'éditions et d'exemplaires de la Bible, depuis qu'elle a été traduite de l'hébreu ? Il vous reste maintenant à me prouver que la *langue hébraïque étant peu connue*, toutes ces bibles ne sont que des grimoires indéchiffrables, quant aux *faits historiques* qu'elles racontent.

Telle doit être l'induction de votre raisonnement, ou bien votre assertion est sans objet. Car le fondement de la découverte de M. l'abbé du Rocher consiste dans les rapports parallèles des *faits* des deux histoires. Or, pour connoître ces faits, il suffit de lire d'une part ceux rapportés par *Hérodote* et *Diodore*, et de l'autre ceux racontés par la Bible, qu'elle soit hébraïque, latine, ou françoise, peu importe.

Vous me citez l'opinion des savants qui croient voir beaucoup de synonymes dans l'hébreu, bien différent des langues modernes dont l'analyse exacte auroit peine à fournir un mot parfaitement synonyme d'un autre. Mais qu'est-ce que prouve le sentiment de ces savants

contre l'*Histoire véritable ?* L'auteur prend-il des synonymes pour base de ses dévoilements? Vous allez en juger par le suivant.

HISTOIRE D'EGYPTE.	HISTOIRE SAINTE.
1. *Amasis* détrônant *Apriès*.	1. *Nabuchodonosor* faisant périr Pharaon EPHRÉE.
2. *Amasis* faisant faire une statue *d'or* qu'adorent les Egyptiens.	2. *Nabuchodonosor* faisant ériger une statue *d'or* qu'il veut faire adorer.
3. *Trois* hommes vivants brûlés du temps d'Amasis.	3. *Nabuchodonosor* fait jeter *trois* Hébreux dans une fournaise.
4. *Amasis* craignant de devenir maniaque, et frappé.	4. *Nabuchodonosor* menacé de tomber dans un état d'abrutissement.
5. *Amasis* réduit pendant un temps à un état d'impuissance.	5. *Nabuchodonosor* retranché du nombre des hommes.
6. *Amasis* rétabli dans son premier état.	6. *Nabuchodonosor* recouvrant l'usage de sa raison.

Y a-t-il là ombre de synonymes? Imputerez-vous aussi à leur séduction le rapprochement évident du *Nécos* des Egyptiens et du *Néchao* de l'Ecriture?

HISTOIRE D'EGYPTE.	HISTOIRE SAINTE.
Hérodote dit que NÉCOS, roi d'Egypte vainquit les	Du temps de Josias, dit l'Ecriture [1], *Pharaon* NÉ-

[1] In diebus ejus (*Josiæ*) ascendit Pharao Nechao (*Hebr. Necoh*), rex AEgypti contra regem Assyriorum ad flumen Euphraten: et abiit Josias rex in occursum ejus, et occisus est in Mageddo, cùm vidisset eum (4. *Reg.* 24. 29).

Syriens à MAGDOLUM, et qu'après sa victoire il prit *Cadytis*, grande ville de Syrie.

CHAO (en hebreu NÉCOH), roi d'Egypte, marcha vers l'Euphrate, contre le roi d'Assyrie. Le roi Josias s'avança pour s'opposer à lui, et en étant venu aux mains, il fut tué à MAGEDDO.

L'Ecriture dit expressément que Néchao vint à Jérusalem [1] : il y agit en maître, puisqu'il en détrôna le roi, et qu'il en mit un autre à la place. C'est pourquoi les Egyptiens ont dit qu'il prit la ville.

On voit ici que le *temps*, le *lieu*, le *nom*, le *fait*, tout est d'accord dans Hérodote avec le récit de l'Ecriture sainte, autant qu'on peut l'exiger dans une histoire aussi altérée que celle des Egyptiens. 1.° Il est constant qu'Hérodote donne souvent à la Palestine et par conséquent à la Judée le nom de *Syrie*. 2.° Il est clair qu'il a pris *Mageddo* où Josias fut vaincu, en hébreu MGDU, MGDO, pour MAGDOLUM, la ville d'Egypte dont le nom a le plus d'analogie avec *Mageddo*. 3.° Quant à la ville qu'Hérodote appelle *Cadytis*, il est incontestable que c'est *Jérusalem*. Les Juifs l'appeloient par excellence CADYTA *la Sainte*, du mot QDX en chaldéen, qui veut dire *sanctus*. C'est de là qu'Hérodote a visiblement formé sa ville de *Cadytis* [2]; il n'a pas voulu qu'on s'y

[1] Amovit eum (*Joacham filium Josiæ*) rex Ægypti (*Nechao*), cùm venisset in Jerusalem (*Paralip.* 34. 3).

[2] *Cadytis ipsa est Jerusalem, quam* deformato vocabulo *sic*

trompât. Car dans un autre endroit [1], il avertit que c'est une *grande ville des Syriens* de PALESTINE. D'ailleurs il est si constant que *Cadyta* est le nom de la ville de Jérusalem, qu'on le lit encore sur les *sicles*, monnoie des Juifs.

Dans ces rapprochements lumineux il y a deux choses bien distinctes, les noms et les faits communs aux personnages respectifs des deux histoires. Or les faits ne sont pas les noms; ceux-là sont ressemblants, autant qu'ils peuvent l'être dans une copie altérée. Cette identité de faits, M. l'abbé du Rocher ne l'a point imaginée. Avec des yeux, vous l'apercevrez comme lui. Donc quand même l'auteur de l'*Histoire véritable*, n'eût pu trouver la vraie origine du nom d'Amasis pour le faire cadrer avec celui de Nabuchodonosor, la ressemblance incontestable des faits entre *Amasis* et *Nabuchodonosor*, entre *Nécos* et *le Pharaon Néchao* de l'Ecriture, forçoit M. l'abbé du Rocher à conclure que l'histoire d'Egypte avoit eu pour prototype celle de l'Ecriture. Si malgré ces raisons, Monsieur, vous vous roidissez encore contre la vérité des rapprochements que je viens d'exposer, montrez-moi donc une bonne fois, je vous en conjure, par quelle magie inconcevable, il n'y a que l'Histoire Sainte qui ait ce rapport soutenu avec l'ancienne histoire d'Egypte dans tous les règnes dont est formée celle-ci.

Vous seriez peut-être moins récalcitrant contre la découverte de M. l'abbé du Rocher, si vous étiez instruit que ces deux rois d'Egypte *Nécos* qui prit *Cadytis*, comme le rapporte Hérodote, et *Apriès* qu'*Amasis* dé-

representat (*Herodotus*), dit le P. Hardouin dans sa chronologie de l'ancien Testament.

[1] Hérod. l. 3. 5.

trôna, ont été dévoilés par des savants qui, avant M. l'abbé du Rocher, ont assuré que NÉCOS est le *Pharaon* NÉCHAO de l'Ecriture, et *Apriès* le Pharaon ÉPHRÉE dont elle parle. Ainsi de deux choses l'une : ou osez donner le démenti aux auteurs qui ont précédé M. l'abbé du Rocher dans cette carrière érudite, ou faites un accueil favorable au moins à ces deux dévoilements, puisqu'en vous les présentant, il ne fait que répéter deux vérités historiques constamment avouées, avant qu'il eût même pensé à prendre la plume sur cette matière.

Mais je m'attends bien que vous ne jugerez pas devoir rendre hommage à ces deux dévoilements reconnus et canonisés depuis long-temps avant M. l'abbé du Rocher. Vous avez trop de sagacité pour ne pas concevoir que cet aveu entraîneroit celui de tous les dévoilements, fruits du travail de notre auteur. En voici la preuve dans le seul procédé qui a conduit son génie au terme heureux où il est parvenu. Frappé de voir que certains traits épars de l'histoire d'Egypte, comme le pensoient déjà quelques savants, avoient une ressemblance aussi marquée avec les personnages des livres saints, il jugea qu'elle devoit subsister également dans les autres traits dont on n'avoit pas encore aperçu les rapports, et qu'on saisiroit immanquablement cette ressemblance, si on s'appliquoit à la chercher, et si on s'y prenoit comme il faut pour la découvrir. Il n'étoit pas en effet croyable que l'histoire d'Egypte, dans des traits épars, eût cette identité avec ceux de l'Ecriture, sans que tout le reste participât à cette conformité, puisque les faits qui composent un corps d'histoire, doivent avoir nécessairement entre eux une suite et une liaison mutuelle. Sur ce principe dicté par le bon sens, M. l'abbé du Rocher chercha et trouva tout ce qui avoit échappé jusqu'ici à

l'érudition de ses prédécesseurs. Pour résultat de son travail, il présenta l'ensemble du tableau dont ceux-ci n'avoient reconnu que quelques traits isolés. Ce n'est pas là certainement la marche d'un faiseur de systêmes.

Si, avant que le savant abbé en ait eu seulement la première idée, on a trouvé, par exemple, que le NÉCOS d'Hérodote a été fabriqué sur le Pharaon *Néchao* de l'Ecriture, découverte en effet constatée antérieurement à l'ouvrage de monsieur du Rocher, il faut bien que dans la même histoire d'Egypte, le prédécesseur de *Nécos* soit un personnage également travesti de l'Ecriture, puisque dans une suite de règnes qui sur la scène du monde paroissent et disparoissent les uns après les autres, le prédécesseur et le successeur ont essentiellement entr'eux, quant aux faits, une dépendance réciproque. Ce principe doit s'appliquer à l'histoire d'Egypte, comme à toutes les autres, à moins qu'on ne se réduise à soutenir que dans le genre historique, elle forme l'exception à la règle générale. Dans ce cas là, ceux qui rejettent la découverte de M. l'abbé du Rocher, seroient fort mal adroits. Car ils travailleroient eux-mêmes à décrier leur propre cause. En effet, s'il n'existe aucune harmonie dans les différentes parties de l'histoire d'Egypte, à la prendre telle qu'elle est littéralement dans Hérodote, toute cette histoire fera évidemment un tissu de contes ridicules. Car des rois qui se succèdent sans qu'on aperçoive la liaison d'un règne avec un autre, sont des *majestés* qu'il faut placer sur la même ligne que les rois de *trèfle et de carreau*. Dès-lors l'histoire d'Egypte, que ses partisans regardent comme très-véritable, rentre dans la classe des romans, ou ce qui revient au même, elle n'est tout au plus qu'une *pièce à tiroir*.

SEPTIÈME OBJECTION.

7. **Une langue aussi pauvre que l'hébraïque, où le même mot a sept ou huit significations toutes différentes, a dû nécessairement fournir à votre auteur quelques attributions heureuses sur les traits des deux histoires qu'il comparoit. Je ne vois donc rien de si merveilleux dans sa prétendue découverte.**

D'abord je vous réponds que l'idée que vous avez de la *pauvreté* de la langue hébraïque est un préjugé, si on considère cette langue, non dans l'état de langue morte où elle est aujourd'hui, mais à la prendre en elle-même. Vous faites peu de cas des richesses que présente cet idiôme, parce que ne connoissant de livre écrit en cette langue, que la Bible, vous transportez à la nature de la langue sainte en elle-même l'opinion que vous donne de la pénurie de ses expressions, l'hébreu borné au langage des livres sacrés qui ne sont pas d'une étendue très-volumineuse. Si Cicéron, Virgile, Tite-Live, Tacite, et tous les livres composés par les Romains, n'avoient pas échappé au naufrage du temps, et qu'il ne nous fût resté qu'un seul de ces ouvrages, la langue latine vous paroîtroit bien indigente. Observez quelle fut dans le douzième et le treizième siècle la pauvreté du latin. Lorsqu'au renouvellement des sciences, les auteurs de la belle latinité sortirent de la poussière, et que l'admirable invention de l'imprimerie les eut propagées, la langue des Romains parut très-riche.

Si de tous les livres écrits autrefois par les Juifs, la sagesse divine a voulu qu'il n'y en ait eu qu'un certain nombre qui ait survécu au ravage des siècles, c'est que ce recueil miraculeusement conservé devoit être le dépôt de la révélation divine. Mais outre ces livres qui

forment notre code religieux, il y en a eu plusieurs autres écrits par les Juifs, surtout du temps des *rois*, et qui se sont perdus, comme on peut s'en convaincre par une quantité de textes de l'Ecriture [1].

Quelle quantité de livres perdus, composés par des écrivains hébreux! Ces ouvrages, quoiqu'ils ne soient pas parvenus jusqu'à nous, et quoique regardés comme introuvables, n'en ont pas moins existé réellement, puisque leur existence ancienne est attestée par l'Ecriture sainte elle-même. Or, si on les eût retrouvés, le nombre des mots et des expressions qu'ils auroient ajouté à la langue hébraïque, l'eût considérablement enrichie.

La seule *Histoire naturelle* de Salomon qui embrassoit le règne *végétal et animal*, ses poëmes ou poésies au nombre de plus de mille, de combien d'objets ne

[1] Tels que *Liber bellorum Domini*(*Numer*. 21. 14.). II *Liber Justorum* (*seu liber recti*. Jos. 10. 13, et 2. Reg. 1. 18.). — III *Liber verborum* (*seu rerum gestarum Salomonis*. 3. Reg. 1.41.). — IV *Liber verborum regum Israël* (3. Reg. 14. 19.). — V *Liber verborum regum Juda* (ibid. n. 29.). — VI *Samuelis liber* (1. Paral. cap. ult.). — VII *Nathanis liber*. (1. Paral. 29. 29, et 2. Paral. 9. 29.) — VIII *Gad prophetæ* (ibid.) — IX *Ahiæ prophetæ* (3. Reg. 14. 18.). —X *Addo prophetæ* (2. Paral. 9. 29.). — XI *Jehu prophetæ* (Paral. 20. 34.). — XII *Hozai sermones* (2. paral. 33. 19.). — XIII *Salomonis tria millia parabolarum* (3. Reg. 4. 32.). — XIV *Ejusdem carmina quinque et mille* (ibid.). — XV *Ejusdem physica de universis plantis, jumentis, volucribus, reptilibus et piscibus* (3. Reg. 4. 33.). — XVI *Liber Enoch* (ex Judæ apost. epist.). — XVII *Litteræ Eliæ prophetæ ad Joram regem Israël* (2. Paral. 21. 12.).— XVIII *Jeremiæ descriptiones* (2. Mach. 2. 1.). Dans le même chapitre de ce livre, ℣. 13, il est fait mention d'une *bibliothèque* où on avoit rassemblé les livres *de regionibus et prophetarum et David, et epistolas regum, et de donariis*.). — XIX *Joannis Hiercani liber dierum sacerdotii* (1. Mach. cap. 16.).

nous eussent-ils pas fait la description? et par conséquent quelle quantité infinie de tours, de formes et d'expressions de la langue hébraïque dont nous sommes privés, et dont cependant elle jouissoit autrefois!

C'est un principe incontestable, qu'avec les besoins des hommes naissent dans leur esprit les idées des objets nouveaux, et que la multiplicité des idées engendre celle des mots et des phrases qui en sont les signes. Voilà pourquoi la langue des premiers habitants de la terre, circonscrits dans un cercle étroit de besoins, a été très-simple. Par la même raison la grammaire et la syntaxe des nations sauvages sont dénuées des richesses de la langue des peuples civilisés et polis.

Semblable aux autres nations, le peuple hébreu a eu ses différents périodes. S'il fut une époque où il n'eut que les mœurs simples de la société naissante, il fut un temps où il connut les jouissances du luxe et des arts, et où il éprouva l'influence de la civilisation. En preuve de cette vérité, je pourrois vous citer les reproches et les menaces des prophètes sur les désordres auxquels le luxe avoit livré cette nation. Les tableaux qu'en tracent les livres saints, sont autant de monuments qui attestent à quel point étoient portés chez eux les arts d'agrément et de luxe.

J'infère de tout ceci que la langue hébraïque ne vous paroît si *pauvre*, que parce que tous les livres écrits dans cet idiôme, ne sont point venus jusqu'à nous. Cette pénurie ne doit donc pas être attribuée à la nature de la langue, puisque, sous la plume du plus grand philosophe qui ait jamais existé parmi les hommes, *Salomon*, *le plus sage* des mortels, elle a servi à peindre toutes les beautés de deux superbes parties de l'histoire de la nature.

Si j'ai insisté sur l'article de la *pauvreté* de la langue hébraïque, ç'a été moins pour donner une réponse directe à votre objection, que pour dissiper les préventions de ceux qui, d'après l'idée fausse qu'ils se forment de la langue sainte, adoptent les sentiments de dédain que leur inspirent les philosophes modernes contre tout ce qui tient à la nation juive. On sait que la philosophie du jour ne pardonne pas à ce peuple d'avoir été le dépositaire des monuments de la révélation.

Je reviens maintenant à votre objection relativement à l'ouvrage de M. l'abbé du Rocher. Elle consistoit en ce que *l'hébreu*, disiez-vous, *a des mots qui ont sept ou huit significations.*

Sans doute, dans l'hébreu, *le même mot a sept ou huit significations.* Mais qu'en concluez-vous? N'en est-il pas de même d'un grand nombre de termes latins et françois qui signifient également plusieurs choses? Les différentes significations d'un même mot dans l'hébreu, empêchent-elles que la Bible n'ait été traduite d'une manière intelligible, et qu'elle ne présente une suite *de faits* certains, du récit desquels le sens est invariablement fixé. L'intelligence de ces *faits* de la Bible et de ceux rapportés par Hérodote, voilà tout ce qu'il a fallu à l'auteur de *l'Histoire véritable* pour asseoir sa découverte. Je suppose pour un moment qu'il n'eût pu trouver ce que signifioit dans la langue des Egyptiens le nom d'*Amasis*, en seroit-il moins certain qu'en jetant les yeux sur l'Ecriture sainte d'une part, et sur Hérodote de l'autre, on y trouve qu'*Amasis* et *Nabuchodonosor* ont *tous les deux* fait *faire une statue d'or;* que tous les deux ont *forcé à l'adorer;* que sous *ces deux règnes*, il est question de *trois hommes brûlés?*

La certitude des rapprochements cités par M. l'abbé du Rocher émane donc de la clarté du récit des deux histoires comparées ; et non de l'illusion que peut opérer sur l'esprit du lecteur une langue telle que l'hébraïque, où les mots ont plusieurs sens.

M. l'abbé du Rocher a montré dans un ordre soutenu une suite de rapprochements de traits *historiques*, et non de rapprochements de *mots*. Mais en supposant que la combinaison de ceux-ci fût l'échaffaudage sur lequel portât son ouvrage, on n'en seroit pas plus avancé, après avoir renversé cette architecture de mots. Il resteroit encore celle des rapprochements des faits historiques. Or, ce sont ces rapports de traits qui embarrassent tous ceux qui font semblant de n'être pas affectés de sa découverte. Le parallèle étonnant de ces *faits* sera toujours l'écueil où viendront se briser toutes les objections que font ses adversaires, jusqu'à ce qu'ils aient instruit le public de la cause merveilleuse pour laquelle ces deux histoires composées de traits singuliers, se ressemblent aussi parfaitement de *règne en règne*, et pourquoi cette ressemblance ne se trouve qu'entre ces deux histoires, quoiqu'il en existe un millier d'autres dans l'univers.

Observez que je dis *ressemblance entre des faits historiques*, et non entre *les usages et les mœurs des deux peuples*, encore moins entre les qualités *morales* des personnages, en tant qu'individus de l'espèce humaine. Car je le répète; je conviens que tous les hommes se ressemblent plus ou moins par leurs vices et leurs défauts. Cette vérité est plus ancienne que *Théophraste*. Mais convenez aussi que *tous* les hommes ne font pas *faire une statue d'or pour l'adorer*, ne font pas *brûler trois hommes* tout juste, et ne sont pas *réduits à un état de*

manie et d'impuissance, et cela dans le même temps. (Voyez ce rapprochement tout entier dans l'ouvrage.)

HUITIÈME OBJECTION.

8. L'auteur de *l'Histoire véritable* est un homme fort adroit, qui a l'art d'intercaler quelques lettres dans les mots qui paroissent récalcitrants à son systême. Il ne doit le succès de quelques-uns de ses rapprochements qui paroissent heureux au premier coup-d'œil, qu'à la magie des étymologies. Or, que ne prouve-t-on pas avec des étymologies !

Il est aisé de voir, Monsieur, que vous n'avez pas la plus légère teinture de la langue hébraïque. Consultez ceux qui la possèdent; ils vous diront que le méchanisme de cette langue exige essentiellement l'addition de quelques lettres. L'ouvrage de M. l'abbé du Rocher, ayant pour objet de montrer que l'histoire d'Egypte écrite par Hérodote, est une copie altérée des livres saints, et que ces altérations ont pour principe les anciens extraits de l'Ecriture faits par les Egyptiens, le savant auteur n'a pu se dispenser de prendre pour base l'explication du texte hébreu, tel qu'il est lui-même. Or, pour cette opération il falloit bien être *hébraïsant*. Mais comment *hébraïser*, sans faire précisément ce que vous lui reprochez? Quand vous conjuguez le verbe *Amo*, ne dites-vous pas AMAMUS à la première personne du pluriel de l'indicatif? Vous changez donc *o* en *amus;* ainsi vous ajoutez quatre lettres. Intentez donc aussi un procès aux faiseurs de rudiments, de ce qu'ils apprennent à conjuguer les verbes. Si j'entreprenois de vous donner les premiers éléments de l'hébreu, je vous dirois que dans cette langue, il y a des lettres *radicales*, et *serviles*, etc., qu'on ajoute et qu'on ôte au besoin les *serviles*. J'omets cette petite érudition rab-

binique ; elle seroit un grimoire pour vous ; mais je vous avouerai franchement que je ne m'attendois pas à l'objection que vous venez de me faire. Ceux qui se sont efforcés de combattre la découverte de M. l'abbé du Rocher d'une manière sérieuse, se sont bien gardés de censurer l'explication et la formation de ces mots : ils eussent montré leur ignorance, en reprochant à l'auteur d'*intercaler des lettres dans l'hébreu.*

Vous confondez les objets ; parce que vous êtes déterminé à vous cabrer contre la découverte de l'auteur de l'*Histoire véritable.* Distinguez donc quelques-unes de ses conjectures sur certaints *mots* qu'il pense avoir été corrompus et défigurés avec le temps, de l'explication grammaticale des termes hébreux, présentés d'après les principes élémentaires de cette langue. Or il a l'attention de prévenir ses lecteurs, qu'il ne donne pas les conjectures qu'il hasarde en passant, pour *fondements* de sa découverte. Vous vous rappelez le rapprochement frappant de *Ménès* et de *Noé*. Une des clefs du dévoilement est THBE, mot hébreu qui signifie *arche.* Dans ce mot THBE, l'auteur a-t-il *intercalé* une seule lettre ? Interrogez les hébraïsants ; ils vous attesteront que THBE veut dire *arca.*

Vos préventions contre les *étymologies* me paroissent très-injustes. Je conviens même que de nos jours, on en a fait un étrange abus [1], Mais s'il y a des étymologies

[1] On pourroit citer en ce genre l'Ouvrage de monsieur *Court de Gebelin*, intitulé, *le Monde primitif analysé et comparé dans son génie allégorique et dans les allégories auxquelles conduit ce génie. L'abbé de Feller*, Savant auteur du *Journal historique et littéraire* observe que le *Monde Primitif analysé et comparé dans son génie allégorique*, de M. de Gebelin, peut faire le pendant de la *Clef des choses cachées depuis le commencement du monde*, ouvrage de Guillaume Postel, fameux par ses érudites extravagances.

fausses et ridicules, il est certain qu'il y en a de très-vraies et de très-exactes. Au lieu de vous élever contre la *magie* des étymologies, que ne me prouviez-vous que celles employées quelquefois par M. l'abbé du Rocher, n'ont pas le moindre fondement. Dans ma première lettre, je vous avois fait cette invitation, et vous êtes encore à me satisfaire. Votre inaction sur l'article est un garant de la solidité des étymologies employées par notre savant auteur.

Pour vous guérir de vos préjugés contre elles, j'ai cru devoir vous apporter ici quelques exemples sensibles.

Combien de Parisiens eux-mêmes ignorent que la place à Paris qu'on nomme aujourd'hui *Maubert*, tire son nom de *Maître Albert*, savant religieux, qui y donnoit ses leçons de théologie? Or, pour avoir fait avec le *temps Maubert*, de ces deux mots *Maître Albert*, il a bien fallu retrancher cinq lettres et changer *l* en *u*; pour rétablir ces mots et avoir l'étymologie, il faut de toute nécessité intercaler après l'*M*, cinq lettres *a i t r e* et changer l'*u* en *l*.

Pour peu qu'on ait lu nos vieux livres gaulois, on sait que *Moûtier*[1] vouloit dire *monastère*. Interrogez les bénédictins de la célèbre abbaye située près de *Tours*; ils vous attesteront que le nom de *Marmoûtier* vient de *Martini monasterium*. Ainsi pour retrouver l'étymologie de *Marmoûtier*, combien de lettres à *intercaler!* Si le monde existe dans dix mille ans, et s'il est aussi intraitable que vous sur *les étymologies*, il est très-probable que l'antiquaire de ces temps-là, qui

1 On retrouve l'altération du même mot dans le nom de l'Abbaye de *Westminster*, qui veut dire *Monastère à l'ouest*.

s'avisera de prouver que *Maubert* et *Marmoûtier* ne sont que des noms syncopés et altérés, qui viennent, l'un de *Maître Albert* et l'autre de *Martin Moûtier* [1], sera rudement persifflé. D'après cela, jugez, Monsieur, de ce que peut l'empire des préjugés sur les pauvres têtes humaines. Pourquoi vous effaroucher contre un savant qui, pour éclaircir une langue infiniment plus ancienne que celle qu'on parloit du temps de saint Louis, s'est permis de conjecturer qu'en intercalant d'après les principes de l'hébreu telle ou telle lettre dans un mot, on saisiroit le sens primitif de certains termes défigurés, et qui ont passé dans un autre idiôme ?

J'ai entendu nombre de personnes peu familiarisées avec les langues savantes, qui, après avoir lu l'*Histoire véritable*, voulant m'exprimer l'impression que leur avoit faite cette lecture, se servoient de cette formule, *il y a bien des étymologies dans ce livre-là*, comme pour se consoler du dépit que leur causoit une découverte aussi étonnante, qui renversoit toutes leurs anciennes idées sur l'histoire d'Egypte. En réfléchissant sur cette manière de juger de l'*Histoire véritable*, rien ne m'a autant affecté que de voir combien les lecteurs de cette espèce prenoient le change sur ce qu'ils appeloient *des étymologies*. Car, lorsque je les invitois à me faire part de celles dont ils s'effarouchoient, leur réponse me convainquoit de l'erreur grossière où ils étoient. En effet, ces étymologies prétendues, qu'ils me citoient, se réduisoient précisément très-souvent à

[1] Ainsi appelé, parce qu'il étoit le premier monastère, le *grand monastère* par excellence, fondé par *saint Martin*. Voyez le Dictionnaire Géographique de la Martinière, au mot *Marmoûtier*.

des traductions presque littérales. Or, des traductions ne furent jamais des étymologies. Et voilà la prévention dominante contre laquelle il faut se prémunir en lisant l'ouvrage de M. l'abbé du Rocher ; c'est de ne pas croire que lorsque, pour établir ses rapprochements, il s'attache à dévoiler les personnages travestis, il ne donne alors que des étymologies. Prenons pour exemple le roi *Asychis d'Hérodote*. L'auteur de l'*Histoire véritable* prouve que c'est le nom de *Salomon* mis en grec. Car Salomon en hébreu veut dire *Pacificus*, *Pacifique ;* or *Hésychos* en grec signifie également *paisible, tranquille*. Vous avez vu *Telegonus* et *Polygonus*, traductions de *Manassès et d'Ephraïm ;* les *premiers-nés* mis à mort en Egypte, traduits par *Bocchoris ;* les *signes de Moïse* par *Tuthmosis ;* les *Hébreux pasteurs* par *Sésos*. Combien de gens cependant ont pris ces explications tout simplement pour des étymologies, et ainsi de grand nombre d'autres !

On lit dans un ouvrage de Pluche, intitulé : *Concorde de la géographie des différents âges*, une note sur le mot *Istamboul*, nom que les Turcs donnent aujourd'hui à Constantinople. Cette note est ainsi conçue. *C'est un nom corrompu de trois mots grecs, eis, tén, polin :* A LA VILLE, *que les gens du voisinage disoient autrefois, au lieu de dire* aller A CONSTANTINOPLE [1], comme les Romains qui appeloient leur capitale *Urbs* par excellence, et s'exprimoient ainsi *ire in urbem*, pour dire *aller à Rome*. Cette formule y passa avec Constantin, qui, comme l'on sait, transporta dans cette première ville, le siége de l'empire Romain.

On lit encore dans le même auteur cette observation

[1] V. Conc. de la *Géographie des différents âges*, ouvrage posthume de Pluche, pag. 158. A Paris chez les frères *Etienne*.

sur le nom de la *mer Egée*, qu'on donnoit autrefois à la partie de la Méditerranée, qui s'appelle aujourd'hui *Archipel.*

Ce nom D'AIGAION ÆGÆON, *sur lequel on a tant bâti de fables, ramené à sa vraie origine, vient de deux mots de l'ancienne et mère langue* (l'hébreu) AI *insula* et GOI, ou GOIM, *gentes* (*gentium*), INSULÆ GENTIUM; *cette mer est pleine d'îles et de presqu'îles.* (V. Conc. de la Géogr. pp. 199. et 200.) Rien de plus juste que cette remarque. Ces deux mots *ai goim* rapprochés, rendent même aux yeux le nom d'*Ægæon* que portoit *la mer Egée.* Voilà donc l'*insulæ gentium, les îles des nations*, dont parlent si souvent nos Ecritures saintes, et surtout les prophètes, retrouvées chez les Grecs, et altérées par eux. Je suis persuadé que M. l'abbé du Rocher, à l'érudition et à la sagacité duquel rien n'échappe, ne manquera pas de faire ce dévoilement, et de l'employer dans un des volumes qu'il promet pour expliquer la mythologie grecque.

Ainsi Pluche, par deux traductions, l'une du grec et l'autre de l'hébreu, qui lui ont donné la véritable origine des deux mots *Istamboul* et *Egée*, a fait deux dévoilements importants et que personne n'a osé contester. Ne direz-vous pas aussi, Monsieur, que ce Pluche est un magicien avec ses *étymologies?* Traduire est-ce *étymologuer?* D'après ces exemples prononcez sur les procédés de l'auteur de l'*Histoire véritable*, et sur la manière dont le vulgaire des lecteurs juge de son ouvrage.

NEUVIÈME OBJECTION.

9. M. l'abbé du Rocher, nouveau Deucalion qui change les pierres en hommes d'un trait de plume, se sert pour ses rapprochements, d'une langue qu'on ignore parfaitement, comme l'égyptien, et dont il ne nous est resté qu'un très-petit nombre de mots.

C'est un titre glorieux pour M. l'abbé du Rocher que celui de *Deucalion* de l'histoire d'Egypte, puisqu'il a rétabli en effet les étranges métamorphoses qu'elle renfermoit. Vos plaisanteries tombent à plomb sur Hérodote et Diodore, et surtout sur Tacite qui *a changé d'un trait de plume* la ville de *Hierosolyma* en un général appelé *Hierosolymus*.

M. l'abbé du Rocher s'est servi, dites-vous, de la *langue égyptienne*. Est-ce que le *grec* Hérodote a écrit l'histoire d'Egypte en *langue égyptienne?* Est-ce que l'auteur de l'*Histoire véritable* prétend avoir puisé dans des livres écrits *en égyptien*, la connoissance de l'histoire de ce peuple? Où vous emporte le préjugé? Pensez donc que, pour travailler à son ouvrage, l'auteur de l'*Histoire véritable* n'a pas eu besoin de savoir l'ancien égyptien, mais seulement de lire et d'entendre Hérodote et l'Ecriture sainte où il est beaucoup parlé des Egyptiens. Or, les histoires rapportées dans la Bible, ainsi que dans *Hérodote* et *Diodore*, ne sont pas des *hiéroglyphes* égyptiens.

Avouez, Monsieur, que vous auriez pu vous dispenser de me faire l'objection tirée de notre ignorance sur la langue égyptienne.

DIXIÈME OBJECTION.

10. Les Egyptiens et les Hébreux ayant vécu plusieurs générations ensemble, avoient beaucoup d'usages communs, comme la circoncision, la distinction des viandes, les ablutions, les processions, le bouc hazazel; les rapports qu'il y avoit entre les mœurs et les coutumes de ces deux peuples, offroient donc naturellement à votre auteur un expédient pour bâtir les rapprochements des traits qu'il fait valoir, sans qu'on en puisse conclure que l'histoire d'Egypte est une copie de l'histoire sacrée.

Voilà du *Dictionnaire philosophique* tout pur. Car vous copiez ici l'érudition de *Voltaire* sur les *processions* et sur *le bouc hazazel*, que les Juifs, à ce qu'il prétend, ont pris des Egyptiens. Le philosophe de Ferney grand hébraïsant, comme vous le savez, vouloit que le *bouc émissaire* des Juifs eût été emprunté des Egyptiens, parce que, disoit-il, le mot *hazazel n'est pas hébreu*. Indépendamment du vice de cette conséquence, iLest aisé de prouver la fausseté du principe. Car le dictionnaire hébreu nous apprend que ce mot est composé d'*az* qui signifie *capra*, et d'*azel*, *abitionis*, *emissionis* [1]. La racine *azl* qui veut dire *abiit*, est constamment un mot hébreu. C'est ce qui sape le fondement de l'objection de feu Voltaire. Vous n'ignorez pas combien il étoit de mauvaise foi, sur tout ce qui tenoit à l'Ecriture sainte.

Quant à ces *usages* que vous supposez avoir été communs entre les deux peuples, parce qu'ils avoient habité très-long-temps le même pays ensemble, c'est me suggérer un argument contre vous que de me citer la

[1] Hazazel, hircus emissarius (*Levit.* 16. 8.) hæc vox videtur composita ex *AZ et AZL*, quasi capra abitionis, vel capræ emissio. (*V. le* Dict. Hébr. *de Giraudeau.*)

ressemblance de ces usages contre l'*Histoire véritable ;* puisqu'au contraire elle peut jeter le jour le plus lumineux sur les difficultés qui naissoient en apparence de cette identité de coutumes entre les deux nations. En effet, la découverte de l'auteur, une fois établie et bien prouvée dans l'esprit des connoisseurs en matière d'antiquités, une des connoissances qui pourroient en résulter, c'est que les anciens égyptiens qui auront extrait de l'Histoire Sainte les faits que vous avez vus, auront pu sans invraisemblance copier aussi quelques usages du peuple Juif, lesquels se seront conservés dans les annales égyptiennes ; et comme ces livres faisoient mention de ces usages, avec le temps on aura donné à ces coutumes une origine égyptienne. N'avez-vous pas vu des auteurs modernes prendre pour des institutions des Germains apportées par les Francs, lorsqu'ils passèrent le Rhin, des usages que ceux-ci avoient empruntés tout simplement des Romains? Ce point est aujourd'hui démontré par *Grégoire de Tours*, le premier historien que la France ait eu. Cet auteur est d'un grand poids, quand il rapporte les coutumes adoptées par les Francs, et dont il étoit témoin oculaire.

Je dis plus. Certains usages qu'on croyoit avoir été communs aux Hébreux et aux Egyptiens, M. l'abbé du Rocher a montré qu'ils appartenoient exclusivement aux premiers, et que c'est par l'effet d'une bévue qu'on s'est imaginé les retrouver chez les Egyptiens. Vous vous rappelez les efforts de Voltaire pour accréditer l'usage de la *circoncision portée en Colchide par la colonie que Sésostris y établit;* d'où le coryphée des philosophes inféroit que *l'adroit* Moïse avoit fait honneur à sa nation d'une institution qui existoit avant Abraham chez les Egyptiens. D'après la découverte de l'auteur de

l'*Histoire véritable* sur Sésostris, personnage travesti de l'Ecriture sainte, il est évident que son voyage en Colchide, pays fameux par son *bélier et sa riche toison* tant vantée chez les poëtes, n'est plus qu'une altération des traits de *Jacob chez Laban*, où le patriarche eut l'art de s'enrichir *en colorant les toisons des brebis*. (Voyez l'article de *Sésostris* dans l'*Histoire véritable*.) Est-il étonnant que les incrédules ne pouvant plus citer bien haut tout ce fatras d'antiquités, aujourd'hui dévoilées et dont ils faisoient autant de difficultés insolubles contre la véracité de Moïse, aient un peu d'humeur contre l'auteur qui a converti leurs objections en preuves pour l'Ecriture sainte?

ONZIÈME OBJECTION.

11. Votre savant a eu l'art de se servir d'une histoire de la plus haute antiquité, où l'on ne connoît les hommes que par quelques traits principaux; c'est de cette obscurité que naît en partie le prestige de *l'Histoire véritable*.

Pourquoi reprocher aux historiens de l'antiquité de n'avoir donné que *des traits principaux?* Les commencements des peuples modernes contiennent-ils autre chose que des histoires très-concises, et *des faits principaux?* Prenez la première race de nos *rois Francs*, et vous jugerez si sur l'article des annales anciennes de notre monarchie, nous sommes mieux partagés que les autres peuples. Si les commencements des fastes de toutes les nations ne présentent nécessairement que des traits principaux à raison de l'obscurité des temps, ces nuages ne tombent que sur les faits inconnus. Mais les grands événements dont on a des monuments, pour être en petit nombre, n'en sont pas plus obscurs en eux-mêmes. Donc rien de plus frivole que

votre réflexion sur l'ouvrage de M. l'abbé du Rocher, parce qu'il traite de l'*ancienne* histoire d'Egypte.

DOUZIÈME OBJECTION.

12. Tout l'ouvrage de M. l'abbé du Rocher porte sur ces deux hypothèses. 1.° Que la Bible est le plus ancien des livres. 2.° Que les Egyptiens n'avoient pas une histoire nationale qui leur appartînt en propre. Deux suppositions aussi fausses l'une que l'autre. Car s'il n'existe plus de livre plus ancien que la Bible, il n'est pas moins certain qu'on a écrit long-temps avant Moïse. Le livre d'Enoch, cité par l'apôtre saint Jude, en est une preuve. Vouloir d'ailleurs que les Egyptiens aient emprunté leur histoire de la Bible, c'est établir gratuitement qu'ils n'avoient pas une histoire de leur pays antérieure à celle de Moïse : ce qui est incroyable d'une grande et antique nation comme les Egyptiens, qui avoient des savants avant Moïse, puisque l'Ecriture dit que ce même Moïse eut pour instituteurs à la cour de Pharaon, ces sages d'Egypte.

Je réponds d'abord en vous faisant cette question. Quand vous auriez la *certitude* qu'il a existé des livres plus anciens que celui de Moïse, me prouveriez-vous qu'il est également certain que ces livres contenoient, comme le sien, la vraie origine de tous les peuples de la terre, et les commencements des premiers empires de l'univers ; car il est le seul objet qui ne soit pas étranger à la matière que nous traitons ici, et dont je ne veux pas m'écarter ?

Je réponds en second lieu que vous attribuez à M. l'abbé du Rocher un raisonnement qu'il n'a jamais fait. Il n'a dit nulle part que l'histoire d'Egypte fût copiée des livres saints, par la raison qu'ils sont les plus anciens livres qui existent. L'antériorité des annales de Moïse n'est pas le principe dont l'auteur de l'*Histoire véritable* a tiré sa découverte. Il prétend seulement

qu'après que *Nabuchodonosor* eut conquis l'Egypte, les Egyptiens furent transportés captifs dans les états du conquérant, et que cette captivité dura quarante ans. Cet événement est constaté par l'Ecriture sainte [1]. Ce fait une fois bien avéré, les Egyptiens, dit M. l'abbé du Rocher, ayant conservé le souvenir de leurs anciennes traditions, et ayant perdu leurs archives qui leur avoient été enlevées, que dut-il arriver? ayant communication avec les Juifs, qui précisement se trouvoient captifs en Chaldée dans le même temps qu'eux (circonstance à laquelle bien des gens ne font pas attention), et voyant que les Hébreux avoient conservé un livre pour lequel ils avoient la plus grande vénération, et où ceux-ci disoient qu'on lisoit beaucoup de faits relatifs à l'Egypte, les Egyptiens enchantés de retrouver une partie de leur histoire dans les livres des Juifs leurs voisins, durent revendiquer ces faits comme faisant une portion de leurs annales, dont ils n'avoient conservé que des traditions vagues et confuses. Rien n'est plus naturel que tout cela. Si l'histoire de France venoit à se perdre dans celle d'Angleterre où on lit des faits communs à ces deux nations voisines l'une de l'autre et depuis long-temps rivales, nous recouvrerions tout l'historique de nos guerres et de nos négociations, et par conséquent des morceaux importants de notre histoire nationale.

Les Egyptiens jugèrent donc avec raison qu'ils pouvoient suppléer à leurs archives enlevées dans la conquête, et perdues dans la transplantation qui la suivit, en faisant extraire des livres hébreux ce qui les concernoit. Dans l'origine, ces extraits purent avoir été di-

[1] Voyez le chap. 29. d'Ezéchiel.

rigés fidèlement et sans méprises : mais ce qu'il y a de très-remarquable, et ce qui a affecté même les critiques de M. l'abbé du Rocher, c'est que les Egyptiens n'ont copié précisément de l'Ecriture sainte que les endroits où il est parlé d'eux et de leur pays, en laissant scrupuleusement de côté tout ce qui leur étoit étranger. De là toutes les fois que l'écrivain sacré interrompt sa narration sur les Egyptiens, on retrouve dans leur compilation une lacune parallèle. Par exemple, depuis la sortie d'Egypte l'Ecriture ne parle plus des Egyptiens jusqu'au mariage de Salomon avec la fille d'un souverain de ce royaume; aussi le compilateur laissant tout l'intermédiaire, n'a pas manqué de joindre et de coudre ces deux espèces de temps.

Ces extraits une fois rédigés, s'altérèrent bientôt en passant de main en main, et d'une langue dans une autre : altérations démontrées de la plus grande vraisemblance, par ce qui est arrivé à d'autres histoires bien moins anciennes. Après quelques siècles, cette compilation si souvent altérée et défigurée, ne fut plus qu'un tissu de méprises. Dans tout cela encore, y a-t-il quelque chose d'inconcevable et d'invraisemblable? Or, c'est sur de pareils extraits mis en forme de mémoires, que M. l'abbé du Rocher prétend qu'Hérodote a écrit son histoire d'Egypte. Observez que cet historien vivoit sous le règne d'*Artaxerxès Mnémon*, plus de *cent ans* après *Cambyse*, et que Cambyse est postérieur d'un demi-siècle à *Nabuchodonosor* qui dévasta l'Egypte, époque à laquelle les annales se perdirent. Hérodote se trouvant à un éloignement aussi grand du temps où ces annales existoient, et où elles étoient encore entre les mains des Egyptiens, quelle autre ressource put-il avoir pour écrire *cent cinquante*

ans après la dévastation par Nabuchodonosor, que ces mémoires altérés ? Ce qui justifie cette réflexion, c'est que cet historien avoue lui-même qu'il n'a pas la plus grande confiance dans ceux que lui avoient communiqués les prêtres d'Egypte.

M. l'abbé du Rocher établissant sa découverte sur le parallélisme des faits des deux histoires (preuve sans réplique, puisqu'elle est oculaire), il n'étoit pas obligé de dire comment et dans quel temps s'étoient fabriqués ces extraits. Cependant il a cru devoir sur ces deux objets faire part de son opinion, pour satisfaire la curiosité de ses lecteurs.

Ce que l'histoire atteste de l'enlèvement des archives égyptiennes, appuie fortement ce que pense M. l'abbé du Rocher sur la cause et l'époque de ces mémoires. Il reconnoît si bien que les Egyptiens ont eu d'anciennes annales antérieures aux extraits de l'Ecriture sainte, qu'il cite Pluche, entr'autres auteurs qui parlent de l'enlèvement de ses archives. Il auroit pu citer encore Newton qui atteste le même fait dans sa *Chronologie*.

Jugez-donc, Monsieur, combien vous êtes loin de l'état de la question, lorsque vous faites ce raisonnement : *Il est certain qu'on a écrit long-temps avant Moïse : vouloir cependant que les Egyptiens aient emprunté de lui leur histoire, etc.* ! Je crois vous avoir prouvé que le fondement de la découverte de M. l'abbé du Rocher, n'est point l'antériorité des livres de Moïse. De ce que l'auteur de l'*Histoire véritable* avance que les Egyptiens ont copié des livres saints ce qu'ils ont donné pour leur histoire, il n'en faut pas conclure, qu'il nie que les Egyptiens aient eu des archives plus anciennes que les mémoires sur lesquels a été dirigé leur histoire, telle que nous l'avons. Il soutient seulement que

celle donnée par les grecs *Hérodote* et *Diodore*, surtout par le premier, historien profane le plus ancien que nous ayons, et qui n'a écrit que plus de *cent ans* après l'horrible dévastation de l'Egypte sous Nabuchodonosor (vous en avez le tableau dans Ezéchiel), est un tissu de fables absurdes, et un travestissement grossier des livres saints dans les endroits où ils font mention des Egyptiens.

TREIZIÈME OBJECTION.

13. Pour admettre la découverte de l'*Histoire véritable*, il faut supposer d'après elle, que les extraits que l'auteur prétend avoir été faits par les Egyptiens, auront été altérés par eux, puisque c'est de leurs mains que dut les tenir Hérodote, qui lui-même en aura fait une histoire travestie d'un bout à l'autre. Or est-il possible de croire à ces altérations, quand on pense que les Egyptiens très-voisins de la Palestine, devoient entendre la langue hébraïque? Ayant vécu long-temps avec les Hébreux, ils durent savoir parler leur langue. Sans cela comment pendant des siècles entiers où le peuple de Dieu resta en Egypte, eût-il pu se faire entendre de ses habitants? Les extraits dont parle M. l'abbé du Rocher ont été altérés postérieurement à ce séjour, et ces altérations se sont opérées sur les mots; et de ces mots écorchés et mal traduits, s'est ensuivi le travestissement des faits historiques. Je le demande, altère-t-on de la manière la plus bizarre les mots et les phrases d'une histoire, quand on entend la langue dans laquelle est écrite cette histoire?

Pour résoudre votre objection, je la réduis à ces deux questions. 1.° Les Egyptiens, quoique limitrophes de la Palestine, dont il n'étoient séparés que par un ruisseau, savoient-ils parler hébreu. 2.° De ce que les Hébreux ont fait un long séjour en Egypte, en peut-on conclure qu'ils y aient appris la langue égyptienne?

Quant à la première question, il me suffit de vous

rappeler le passage de l'Ecriture qui porte que les frères de Joseph, parlant en sa présence, *ignoroient que Joseph* qu'ils ne soupçonnoient pas être leur frère, *les entendit*, *parce qu'il leur parloit par un interprète* [1]. Donc les Egyptiens n'entendoient pas l'hébreu. Sans cela, comment les frères de Joseph, qui le prenoient pour un égyptien, auroient-ils pu se persuader qu'il ne comprenoit pas ce qu'ils disoient entr'eux en sa présence? et comment Joseph pour les mieux tromper, et pour se déguiser adroitement à leurs yeux, auroit-il imaginé de se servir d'un truchement?

Sur la seconde question, je soutiens également la négative. Il est aisé de prouver que dans le séjour des Israélites en Egypte, ceux-ci ignoroient la langue égyptienne. Lisez, Monsieur, le verset 6.e du *psaume* 80. L'écrivain sacré pour inviter le peuple à célébrer les fêtes et les solennités religieuses, s'exprime en ces termes. *Le Seigneur en a fait un précepte à Joseph* (et par ce nom il entend tout Israël) *en mémoire de la sortie d'Egypte*. IL Y ENTENDIT PARLER UNE LANGUE QU'IL NE CONNOISSOIT PAS [2].

Le psaume 113, *In exitu Israël de Ægypto, domûs Jacob de populo barbaro*, que nous chantons si souvent dans nos temples, vient encore à l'appui de ce que j'avance. Le mot que l'auteur de la Vulgate a traduit par *barbaro*, est LAG en hébreu, qui *signifie celui qui parle une langue inconnue* : et en effet à prendre l'épithète *barbaro* dans le sens strict et précis, elle ne

[1] Nesciebant autem quòd intelligeret Joseph, eò quòd per interpretem loqueretur ad eos. (*Genèse* 42. 23.)

[2] Testimonium in Joseph posuit illud, cum exiret de terrâ Ægypti; LINGUAM QUAM NON NOVERAT, AUDIVIT. (*Psalm.* 80. *v.* 6.)

pouvoit convenir aux Egyptiens, à l'époque de la sortie des Israélites ; loin d'être alors dans *la barbarie*, les Egyptiens étoient une nation fort savante et fort éclairée ; puisque Moïse, le chef de ce peuple fugitif, avoit été instruit dans toutes leurs sciences.

Des deux textes cités, il résulte 1.° que l'égyptien et l'hébreu étoient deux langues très-différentes. 2.° Que l'égyptien étoit une langue *inconnue et barbare* (dans le sens que l'entend le psalmiste) pour les Israélites, même après le long séjour qu'ils avoient fait en Egypte. A leur arrivée dans ce royaume, ils furent placés dans la terre de *Gessen* qui formoit un canton séparé. Ce voisinage fit naître sans doute des relations ; mais pour les entretenir, il suffisoit que les Hébreux prissent des interprètes pour se faire entendre. L'ignorance du langage devoit donc être réciproque entre les deux nations.

Mais quand on supposeroit que le séjour des Hébreux en Egypte les eût forcés à apprendre la langue de ce pays, où d'abord ils avoient goûté les douceurs de l'hospitalité, et ensuite subi les fers de l'esclavage, l'on n'en pourroit conclure que les Egyptiens eussent les mêmes raisons pour étudier la langue de ces esclaves. Il y a des Juifs à Avignon, relégués dans un quartier de la ville, où tous les soirs ils sont obligés de se retirer. Ils communiquent pendant le jour avec les autres citoyens pour traiter de leurs affaires. Ces rapports mercantiles ont rendu indispensable pour eux l'usage de la langue vulgaire. Mais quoique les Juifs d'Avignon entendent et parlent l'idiôme des habitants de cette ville, ceux-ci n'en sont par moins étrangers au langage de ces modernes Hébreux. Si donc un citoyen d'Avignon entreprenoit de traduire ou d'extraire en françois une histoire écrite en hébreu par quelque rabbin du Com-

tat, s'étonneroit-on que ce traducteur travaillant sur un ouvrage fait dans une langue qu'il ignoreroit, ou qu'il ne sauroit qu'à demi, commît un nombre infini de bévues, toutes plus grossières les unes que les autres, n'est-ce pas là ce qui a dû arriver aux Egyptiens qui, sans être plus versés dans l'hébreu, que ne le sont aujourd'hui les habitants de Metz ou d'Avignon qui vivent au milieu des Juifs, s'avisèrent de faire des extraits de nos livres saints ?

J'ai lieu de croire qu'on ne me contestera pas la justesse de cette comparaison. Elle est d'une exactitude rigoureuse. Chacune de nos villes qui ont ouvert l'asile de la tolérance aux Juifs, est pour eux autant de terres de *Gessen* où ils se regardent toujours comme étrangers.

QUATORZIÈME OBJECTION.

14. M. l'abbé du Rocher tire parti du témoignage de Rollin qu'il cite comme ayant reconnu la conformité qui se trouve entre l'histoire de Sennacherib d'Hérodote, dont l'armée périt, en voulant combattre le roi Séthon, et le trait du Sennacherib de l'Ecriture, contre lequel Dieu envoya l'ange exterminateur. Rollin connoissoit, il est vrai, les auteurs anciens, mais il n'avoit ni cette sagacité, ni ce génie nécessaire pour découvrir le vrai, dans une matière qu'on ne peut disconvenir être couverte des ténèbres les plus épaisses. Cette ressemblance d'ailleurs que Rollin avoit observée entre cette partie de l'histoire d'Hérodote et celle de l'Ecriture, est expliquée tout naturellement par Voltaire, au génie duquel on peut s'en rapporter. Cependant pour balancer l'autorité de Rollin sur ce point de l'histoire d'Egypte, l'on pourroit vous opposer sur un autre, celle de Pluche bien plus versé dans la connoissance des monuments anciens. M. l'abbé du Rocher explique l'histoire des *Rois pasteurs* qui régnèrent en Egypte, par les Hébreux *Sésos* ou *pasteurs* qui y furent accueillis du temps de Joseph. Or, précisément Pluche contredit cette opinion en réfutant celle de Manéthon.

On croiroit à vous entendre, que l'auteur de l'*His-*

toire véritable a fait de l'autorité de Rollin le fondement de sa découverte. En citant cet auteur, qu'a dit M. l'abbé du Rocher ? que l'histoire de *Séthon* racontée par Hérodote étoit une altération si visible du trait d'*Ezéchias* et *de Sennacherib* rapportée, dans l'Ecriture que Rollin qui ne possédoit, ni ne cherchoit la clef des antiquités, n'avoit pu s'empêcher de reconnoître que *Séthon* et *Ezéchias* étoient évidemment le même personnage; identité qu'il fait remarquer en ces termes: *Il est visible que cette histoire* (de la délivrance miraculeuse d'un roi d'Egypte attaqué par Sennacherib) *telle qu'on la lit dans Hérodote, est une altération de celle qui est rapportée dans le quatrième livre des Rois* [1].

D'après ce jugement de Rollin, tous ceux qui raisonnent, en ont conclu que, s'il a deviné sur sa route cette ressemblance entre les deux histoires, il étoit de la dernière conséquence de s'élever contre un savant, tel que M. l'abbé du Rocher, qui ayant sur le premier l'avantage d'une connoissance approfondie des langues anciennes, démontre, par des rapprochements soutenus, grand nombre d'autres traits de la même histoire qu'il a dévoilés. Car comment seroit-il arrivé qu'Hérodote eût pu avoir cette ressemblance avec nos auteurs sacrés, sans qu'il eût écrit sur des mémoires de l'Ecriture sainte? Et s'il a travaillé sur ces extraits, comment la découverte d'un trait de ressemblance, n'améneroit-elle pas le dévoilement de tous les autres ? Si la réflexion de Rollin sur le plagiat d'Hérodote a passé sans réclamation depuis l'impression de son ouvrage, et sans que l'auteur ait été accusé d'être un

[1] Rollin. hist. anc. tom. 1.

visionnaire, pourquoi M. l'abbé du Rocher, qui a reconnu les mêmes personnages et bien d'autres cachés derrière la tapisserie de l'histoire d'Egypte, auroit-il le privilége exclusif de n'avoir donné qu'un *rêve érudit!* Telles sont les inductions triomphantes qui naissent du passage de Rollin, à l'appui de la découverte de M. l'abbé du Rocher. Ainsi, sans faire de ce témoignage la base de l'*Histoire véritable*, l'auteur a pu et dû faire valoir cette autorité : voilà tout ce qu'il s'est proposé.

En vain, pour détruire l'argument tiré du rapport entre l'Ecriture sainte et l'histoire profane, reconnu par le judicieux Rollin, vous avez recours au *génie de Voltaire*, qui explique tout naturellement cette conformité. Commençons par faire le rapprochement des morceaux respectifs des deux histoires.

Histoire d'Egypte.	Histoire Sainte.
1. *Sanacharib*, comme l'appelle Hérodote, roi des Assyriens, étant venu attaquer l'Egypte avec une nombreuse armée, le roi *Séthon* se trouva dans le plus grand embarras. Tout éploré il se rendit au temple où il pria. Le dieu lui apparut, et lui promit des vengeurs. *Pendant la nuit,*	1. Sennacherib, roi des Assyriens, vint assiéger Jérusalem, qui attendoit des secours d'Egypte. Le roi Ezéchias, frappé de ce danger, pria le Seigneur de l'en délivrer. Dieu par le prophète Isaïe [1] le consola, le rassura, en lui faisant dire que le roi des Assyriens n'entreroit pas

[1] Misit autem Isaïas ad Ezechiam, dicens.... hæc dicit Dominus de rege Assyriorum, non ingredietur urbem hanc, nec mittet in eam sagittam, nec occupabit eam clypeus.... per viam quam venit, revertetur, etc. (4. *Reg.* 19.)

une multitude de rats se jeta dans le camp des ennemis, et rongea les *carquois*, les cordes des arcs et les attaches des *boucliers* des Assyriens. Ceux-ci furent obligés de s'enfuir avec une grande perte.

dans Jérusalem, qui n'éprouveroit ni *ses flèches*, ni ne seroit forcée par ses *boucliers*, et que ce roi impie s'en retourneroit par le même chemin qu'il étoit venu. En effet, *pendant la nuit*, l'ange du Seigneur vint, et frappa de mort cent quatre-vingt-cinq mille hommes dans le camp : Sennacherib, voyant tous ces corps morts, se retira.

2. Séthon étoit UN ROI EXTRÊMEMENT PIEUX. En mémoire du prodige opéré pour récompenser sa piété, on lui avoit érigé une statue de pierre qui représentoit ce roi tenant en main un rat, avec cette inscription : EN ME VOYANT, APPRENEZ A ÊTRE PIEUX.

2. Ezéchias fut LE PLUS PIEUX DES ROIS DE JUDA. Le chapitre où commence son histoire, porte en titre dans les éditions ordinaires de la Vulgate, EZÉCHIAS PIETATE EXIMIUS, EZÉCHIAS DISTINGUÉ PAR SA PIÉTÉ. On trouve le même titre à peu près dans le texte hébreu, et c'est le résultat de ce que l'Ecriture rapporte d'Ezéchias.

M. l'abbé du Rocher fait remarquer que *Horus*, auteur égyptien, nous apprend dans ses *Hiéroglyphes* (l. 1, n. 47) que le *rat* étoit le symbole d'un *désastre entier*, d'un *désastre subit*. Avec la clef de ce symbole, il est aisé d'expliquer cette multitude de rats que les

Egyptiens prétendoient avoir été envoyés pendant la nuit pour ronger les armes des troupes de SENNACHERIB. Ce même symbole nous fait concevoir la raison pour laquelle le *rat*, signe du *désastre*, avoit été mis dans la main de la statue de Séthon.

3. Immédiatement après le règne de Séthon, Hérodote parle d'un grand changement arrivé dans le cours du soleil, et fait à ce sujet mention de *maladies et de mort*.

3. Dans le chapitre qui suit l'histoire de la délivrance d'Ezéchias, l'Ecriture rapporte le miracle de la rétrogradation de l'ombre sur le cadran solaire, que Dieu opéra en faveur d'Ezéchias *malade*, et auquel *Isaïe* avoit annoncé qu'il mourroit. Ainsi dans l'Ecriture, même mention de *maladie*, *de mort*, et de *changement dans le cours du soleil.*

L'auteur de l'*Histoire véritable*, pour démontrer que le nom de *Séthon* est l'indication même du grand événement du règne d'Ezéchias, délivré de Sennacherib par le massacre nocturne de son armée, observe que selon Plutarque (de *Isid.*, t. II, p. 367), le nom de *Seth* étoit un de ceux que les Egyptiens donnoient à *Typhon* leur mauvais principe, à qui ils attribuoient les grands désastres. L'auteur ajoute que ce nom de *Seth* revient aux mots hébreux *xèt* et *xeth*, qui signifient *égorger, perdre, dissiper, ravager*. Ainsi le fait de la déconfiture entière de l'armée des Assyriens est devenu le nom du prétendu roi *Séthon*, et a été le

germe de son existence. Voilà toute la généalogie de ce potentat.

Jugez maintenant, Monsieur, si Hérodote n'a pas emprunté l'histoire de ce monarque apocryphe de celle d'Ezéchias. *Voltaire*, dites-vous, *explique tout naturellement* cette conformité. Ecoutons l'oracle du Porphyre moderne. *Hérodote parle d'un Sennacherib qui vint porter la guerre sur les frontières de* l'Egypte, *et qui s'en retourna parce qu'une maladie contagieuse se mit dans son armée :* IL N'Y A RIEN LA QUE DANS L'ORDRE COMMUN [1].

D'après le tableau où nous avons rapproché les traits d'Hérodote et de l'Ecriture, on peut se faire une idée de la mauvaise foi du philosophe de *Ferney*. Le récit d'Hérodote se réduit-il à celui sur lequel Voltaire, pour anéantir le miracle, appuie sa réflexion scandaleuse?

S'il eût été moins ulcéré contre nos livres saints, il auroit avoué qu'il sembloit qu'Hérodote, pour nous faire deviner plus facilement la source où il avoit puisé, avoit cru devoir désigner en propres termes *Sanacharib*, nom évidemment estropié de *Sennacherib*, et que les paroles du prophète Isaïe sur les *flèches* et les *boucliers* du roi des Assyriens, ont visiblement donné lieu au travestissement de ces *carquois* et de ces *attaches de boucliers rongés pendant la nuit par les rats*. Le trait de la *rétrogradation de l'ombre du cadran*, qui correspond *au grand changement arrivé dans le cours du soleil*, n'étoit-il pas de nature à dessiller les yeux de l'incrédule le plus obstiné?

Quant à l'autorité de Pluche, examinons maintenant

[1] Voyez l'ouvrage impie de feu Voltaire, intitulé *La Bible enfin expliquée* (p. 426, n. 168).

jusqu'à quel point vous pouvez la faire valoir contre le dévoilement *des rois pasteurs;* il est vrai qu'il contredit sur cet article l'opinion de Manéthon. Citons d'abord le passage entier de Pluche : « Manéthon, » dit-il, prêtre égyptien, qui après la perte des mé- » moires des rois d'Egypte, emportés par Cambyse à » la cour de Perse, voulut compiler une suite des » dynasties égyptiennes, confond, et d'autres ont » confondu après lui, les pasteurs si haïs des Egyp- » tiens, avec les Hébreux qui s'échappèrent de la Basse- » Egypte ; mais ils l'ont fait par conjecture et sans » l'appui d'anciens monuments justificatifs. Ils prouvent » par-là l'incertitude et le désordre qui régnoient » dans leurs histoires rapiécées et conjecturales. La » haine pour les pasteurs a devancé les Hébreux en » Egypte, et de plus les Hébreux n'y ont pas régné. » (Concorde de la géographie des différents âges, p. 296 et 297.)

N'allez pas cependant vous flatter de trouver des armes contre M. l'abbé du Rocher, dans cette décision du savant Pluche. Lisez ce qui suit du même extrait, et vous déciderez lequel de vous ou de l'auteur de l'*Histoire véritable,* peut réclamer le suffrage de Pluche.

« On voit par ce seul trait, continue-t-il, ce qu'il » faut penser des histoires égyptienne, grecque et » chinoise. Il s'y montre quelque souvenir des anciens » événements; mais faute d'écriture, et par l'obscu- » rité des caractères symboliques, dont le sens s'altéra, » puis se perdit, il n'est demeuré que des ouï-dire » confus, et les commencements de leur histoire se » sont couverts de ténèbres, et surtout chargés de » fables imaginées pour remplacer les histoires per- » dues. Au lieu que les récits de l'Ecriture sainte sont

» accompagnés de circonstances connues et de monu-
» ments qui en attestent la vérité jusqu'à nos jours. »
(*Ibid.*, p. 297.)

Résumons ces extraits de Pluche, et vous n'oserez plus le compter parmi vos partisans. 1.° Il atteste *l'enlèvement des mémoires des rois d'Egypte emportés par Cambyse à la cour de Perse.* Ainsi l'opinion de l'auteur de l'*Histoire véritable* sur les extraits de l'Ecriture, composés pour suppléer à ces mémoires perdus, acquiert un fondement très-solide. 2.° Selon Pluche, *Manéthon* lui-même, *prêtre d'Egypte*, a confondu les rois pasteurs avec les Hébreux; d'autres après lui ont eu la même idée. L'auteur de l'*Histoire véritable* a démontré que tous ces anciens ont eu grandement raison de prendre les *rois pasteurs pour les Hébreux*. Rappelez-vous le dévoilement de SALATIS et de RAMESÈS. Or Manéthon, avant M. l'abbé du Rocher, avoit *confondu*, et à juste titre, *ces rois pasteurs* avec les Hébreux: celui-ci n'a donc pas rêvé les rapports qui existoient entre l'histoire égyptienne et celle des Hébreux. Ainsi voilà un *prêtre égyptien* qui indiquant à M. l'abbé du Rocher les ruines de ce superbe et antique édifice, l'invitoit à les déblayer et à y fouiller.

3.° Pluche convient que *les commencements des histoires anciennes*, et nommément ceux de l'histoire d'*Egypte*, *sont couverts de ténèbres et surtout chargés de fables imaginées pour remplacer les histoires perdues.* Ce fait n'est-il pas une des bases sur lesquelles porte l'ouvrage de M. l'abbé du Rocher?

4.° Pluche, il est vrai, n'est pas de l'avis de Manéthon et des autres qui prennent les *Hébreux pour les rois pasteurs*, parce que ces *auteurs*, dit-il, *se fondent*

sur des conjectures et ne s'appuient d'aucuns monuments justificatifs. Mais si Pluche eût vécu jusqu'à ce moment, l'ouvrage de M. du Rocher dont il auroit eu connoissance, lui auroit montré ces *monuments justificatifs* dont il croyoit qu'étoit dénué le témoignage de Manéthon, et l'auroit convaincu que si *les Hébreux* n'ont pas *régné en Egypte*, les Egyptiens, par une suite des méprises les plus singulières, ont métamorphosé ces mêmes Hébreux en souverains qu'ils ont fait régner en Egypte. L'*Histoire véritable* eût donc ramené le savant Pluche à une découverte dont il s'écartoit d'une part, et dont le rapprochoit de l'autre, malgré ses préjugés sur *les rois pasteurs*, l'aveu qu'il faisoit de l'altération de l'histoire égyptienne. Les grandes lumières qu'il avoit sur l'antiquité auroient puissamment contribué à cette heureuse révolution dans sa manière d'envisager l'histoire d'Egypte. On en peut juger par le succès avec lequel il explique, à l'aide de la langue hébraïque, grand nombre de fables anciennes dans son *Histoire du Ciel*, quoique son opinion sur la source de *l'idolâtrie et de la théogonie* païenne, qu'il attribue à l'abus de l'*écriture symbolique*, ne soit regardée que comme un pur système. D'après le goût de cet écrivain pour les antiquités, et d'après l'instinct qui l'a fait presque toucher à la découverte de M. l'abbé du Rocher, même en contredisant *Manéthon*, je crois pouvoir comparer Pluche à un homme qui est assis immédiatement devant un rideau, derrière lequel sont cachés des personnages très-curieux à voir, et qui, par le mouvement et l'inquiétude de son corps, agite ce voile sans penser à le soulever.

Mais à quoi bon, Monsieur, toutes ces inductions, pour vous montrer que la trempe des idées de Pluche

se concilioit avec la découverte de l'auteur de l'*Histoire véritable*? Afin que vous ne me reprochiez pas de n'interpréter les sentiments du premier que sur de légères présomptions, je vais mettre sous vos yeux une de ces réflexions décisives par laquelle il préludoit à la découverte de M. l'abbé du Rocher. Ouvrez l'*Histoire du Ciel* à la page 253, tome 1, où en accusant les *Egyptiens* d'avoir eu des *idées bizarres et contraires à la vérité de l'histoire*, l'auteur s'exprime ainsi : DANS CET ÉPOUVANTABLE AMAS DE PENSÉES ET D'OBJETS SI MAL LIÉS, IL SE TROUVE DES TRACES DE VÉRITÉS ET UNE CONFORMITÉ SENSIBLE AVEC LE FONDS DE L'HISTOIRE SAINTE.

Décidez maintenant, Monsieur, si M. l'abbé du Rocher n'a pas le droit de revendiquer *Pluche* comme un des précurseurs de sa découverte. C'est donc un témoin de plus en faveur de l'*Histoire véritable*, qui déjà comptoit *Rollin* parmi ses partisans.

A ces deux autorités je puis ajouter celle de *Dom Calmet*. Vous le savez, il ne passa jamais pour un *visionnaire* en matière d'Ecriture sainte. Après avoir rapporté le passage d'Hérodote où on lit le trait suivant : que « dans ce temps (celui du roi Séthon) le » soleil s'étoit levé quatre fois contre le cours ordinai- » re; il s'étoit levé, dit-il, deux fois où il se couche » maintenant, et couché deux fois où il se lève » (Hérodote 11, 142), ce savant bénédictin fait sur ce conte absurde d'Hérodote une observation que nous ne croyons pas devoir laisser échapper ici. *Si l'on y prend garde*, dit Dom Calmet, *cet auteur multiplie les objets.* IL AUROIT PU DIRE *simplement*, *que le soleil est retourné deux fois en arrière du couchant à l'orient*, *et ces deux prodiges* NE POURROIENT-ILS PAS DÉSIGNER

CEUX QUI ARRIVÈRENT SOUS JOSUÉ ET SOUS EZÉCHIAS (V. Dissert. de Dom Calmet sur la rétrog. du soleil à l'horloge d'Achaz)? Or, c'est ce même passage de l'historien grec qui a servi à M. l'abbé du Rocher de terme de comparaison pour le parallèle du grand changement arrivé dans le soleil sous *Séthon*, et du miracle de l'ombre du soleil, opéré sous *Ezéchias*. Il faut donc placer encore Dom Calmet dans la liste des avant-coureurs destinés à annoncer la grande découverte de *l'Histoire véritable*.

Si vos préjugés, Monsieur, contre cet ouvrage, vous font déjà supporter impatiemment de voir trois hommes tels que *Rollin*, *Pluche et Dom Calmet*, dont le mérite n'est pas équivoque, déposer [1] d'avance en faveur de M. l'abbé du Rocher, comment allez-vous traiter *Camérarius*, savant littérateur du seizième siècle? Dans sa préface de la traduction d'Hérodote, dont il étoit grand admirateur, il fait observer qu'une des raisons qui doit nous donner de cet historien la plus haute idée, *c'est qu'il n'est point d'auteur qui parle.... dans des termes si approchants*, *quelquefois* LES MÊMES, QUE CEUX DE L'ECRITURE, et que dans son ouvrage *on trouve cette simplicité des premiers âges*, *cette manière de vivre de plusieurs rois sans faste et sans éclat* QU'IL NOUS DÉCRIT, COMME LE FAIT L'HISTOIRE SAINTE,

[1] On pourroit encore citer sur cette matière un auteur bien plus ancien, et d'une plus grande autorité que tous ceux que nous venons de nommer. *Eusèbe* dans son bel ouvrage de la *Préparation Evangélique*, où il combat l'idolâtrie, s'attache à montrer que les Grecs ont emprunté leurs sciences, et la plupart de leurs dieux, *des Egyptiens*, DONT L'HISTOIRE DANS CE QU'ELLE A DE VRAI, S'ACCORDE AVEC CELLE DE MOÏSE. (V. la *Notice* de la vie, et des écrits d'Eusèbe de Césarée dans *la Vie des Pères, et des Martyrs, ouvrage traduit de l'Anglois.*)

au point que le style d'Hérodote, *dans une langue si différente*, IMITE LA SIMPLICITÉ ET LA BRIÈVETÉ DE L'HÉBREU, CE QUI LE DISTINGUE ENTRE TOUS LES ÉCRIVAINS GRECS.

En preuve de ce qu'il avance *Camérarius* cite des manières de parler d'Hérodote, qui ont beaucoup de rapport avec celles de nos livres saints.

Ce seroit une merveille assurément bien inouïe, qu'Hérodote *eût employé des termes fort approchants*, QUELQUEFOIS LES MÊMES QUE CEUX DE L'ECRITURE, que son style eût la SIMPLICITÉ ET LA BRIÈVETÉ DE L'HÉBREU, enfin que les rois qu'il dépeint, eussent eu les mœurs patriarcales, *qui sont décrites dans l'Histoire Sainte*, sans que cet auteur eût eu quelque connoissance de nos livres saints. Le merveilleux de ces rapports disparoît, d'après l'ouvrage étonnant, qui par le parallèle établi entre l'histoire sacrée et celle écrite par Hérodote, nous a appris que la seconde n'étoit qu'une copie altérée de la première. Ainsi *Camérarius* avoit presque deviné le mystère de l'histoire égyptienne, que deux siècles après lui, M. l'abbé du Rocher a totalement dévoilé. Voilà donc encore un garant que nous pouvons invoquer en faveur de l'*Histoire véritable*. Cependant si *Camérarius*, *Rollin*, *Pluche* et *Dom Calmet*, auxquels je pourrois ajouter *Fourmont*, ont préludé à la magnifique découverte du savant abbé, ces cinq précurseurs ne lui ont rien ôté de sa gloire. Car ils n'ont fait que tâtonner; M. du Rocher au contraire, avec son génie vigoureux, a saisi l'ensemble de tous les rapprochements qui constatoient la découverte. Si le foible germe de cette heureuse invention s'est trouvé jeté par hasard sous la plume de tous ces personnages érudits qui l'ont précédé, de la tête de M. l'abbé du

Rocher, comme de celle de *Jupiter*, cette savante *Minerve* est sortie toute entière, et si bien *armée de pied en cap*, qu'il n'est pas possible de l'attaquer avec succès.

Avant que de terminer cet article, il me paroît essentiel, Monsieur, de revenir sur une observation importante de Pluche, que j'ai mise plus haut sous vos yeux. Vous l'avez entendu vous dire, qu'avec le temps, *le sens des caractères symboliques des Egyptiens s'étant altéré et perdu à cause de leur obscurité*, *leur histoire se couvrit de ténèbres*, *et surtout fut chargée de fables imaginées* POUR REMPLACER LES HISTOIRES PERDUES. Cette réflexion cadre si bien avec tout le plan de l'ouvrage de M. l'abbé du Rocher, qu'on croiroit qu'elle est tirée de son livre. Je vous l'ai dit : un des principes dont il s'appuie, est que les Egyptiens ayant perdu leurs anciennes annales crurent devoir s'en dédommager en se fabriquant une histoire sur des mémoires de l'Ecriture, et qu'ils n'ont extrait de nos livres saints, que ce qui pouvoit avoir quelque rapport avec l'Egypte, au point que dans cette compilation, les traits qui n'ont rien de commun avec leur pays, ont été omis par les rédacteurs, et forment des *hiatus* ou des intervalles vides qu'ils ont remplis, en rapprochant les objets et les temps, par une coûture bien marquée dans Hérodote. Tant qu'ils travaillèrent sur la partie de l'Ecriture qui concernoit le long séjour des Hébreux en Egypte, les compilateurs égyptiens eurent beau jeu ; mais depuis l'époque des Israélites dans le désert, l'Ecriture ne parle plus de l'Egypte qu'en passant ; ce qui forme un espace de plusieurs siècles, après lesquels on trouve *Salomon*, dont l'histoire présente des traits plus relatifs à l'Egypte. Aussi de Moïse, dont nous avons vu

qu'ils ont fait *Mycérinus* et *Gnéphachtus* errant dans *le désert* avec des hommes qui *se nourrissoient de cailles*, les rédacteurs égyptiens passent brusquement au règne de Salomon. Rien de mieux dans leur système : ce monarque ne pouvoit leur être indifférent; il étoit le gendre d'un roi d'Egypte; il avoit fait construire pour son épouse un superbe palais de cèdres du Liban; il eut des rapports de commerce avec l'Egypte, d'où il tiroit les chevaux pour remonter sa cavalerie, et pour le service de ses écuries. Mais comme sa sagesse et sa magnificence en avoient fait l'objet de l'admiration de tout l'univers, il étoit naturel que les Egyptiens, pour donner du relief à leur histoire, non-seulement y insérassent les relations réelles de Salomon avec leur nation; mais encore les faits qui avoient donné l'éclat le plus brillant à ce règne mémorable. Pour en mettre le précis sous vos yeux, aux traits mentionnés plus haut, j'en vais joindre quelques autres.

Salomon étoit roi de Jérusalem. — Son règne fut tranquille et paisible. — Il fut le *sage* par excellence. — Il épousa la fille d'un roi d'Egypte. — Il fit construire le superbe temple de Jérusalem, devant lequel étoit un portique magnifique. — Il fut visité par la reine de Saba. — Il ordonna de grands travaux pour fortifier et embellir plusieurs villes de ses états, entr'autres, Palmire. — Il envoya des vaisseaux à *Ophir*, pour lui en rapporter de l'or. — Enfin il rendit ce célèbre jugement entre deux femmes, qui se disputoient à qui appartiendroit un enfant. Tels sont les traits principaux du règne de Salomon.

Voyons maintenant la manière dont les Egyptiens les ont défigurés, et comment ils s'y sont pris pour les transporter dans les annales de leur nation. Commen-

çons par observer qu'ils ont fait de Salomon trois rois, savoir *Asychis*, *Anysis* et *Sabacos*.

HISTOIRE D'EGYPTE.	HISTOIRE SAINTE.
1, Hérodote parle d'un roi *Asychis*.	1. Salomon veut dire en hébreu *pacifique*. Dieu voulut qu'il fût appelé de ce nom, qui pronostiquoit un règne ami *de la paix*. *Hésychos* en grec signifie *pacifique*, *paisible*. L'*Asychis* d'Hérodote est donc visiblement la traduction d'*Hésychos*, qui est en grec le même que *Salomon*.
2. Le même auteur parle du roi *Anysis*. Ce mot en grec signifie *consommation*, *perfection*. Ce roi, ajoute Hérodote, étoit d'une ville du même nom [1].	2. Salomon étoit roi de Jérusalem (*Salem* en hébreu signifie aussi *consommation*, *perfection*). Ainsi *Anysis* est la traduction de la moitié du mot *Jérusalem*. Salomon roi de Jérusalem, étoit de la même ville.

[1] Le célèbre géographe M. d'Anville, après s'être bien fatigué à trouver une ville d'Egypte appelée *Anysis*, avoue qu'il n'en a pu découvrir aucune de ce nom. Rien en cela d'étonnant. La ville d'*Anysis* étant Jérusalem, on n'avoit garde de la trouver en Egypte. Il est cruel que cet Hérodote ait donné la tablature à un homme tel que M. d'Anville. C'est ce qui devroit corriger à jamais quelques savants, de leur vénération pour tout ce qui émane indistinctement de la plume des anciens.

3. *Sabacos*, autre roi d'Egypte, selon le même historien.

3. Salomon étoit le *sage* par excellence. Selon *Horus* grammairien d'Egypte, *Sbo* signifioit *érudition*. C'étoit ce que les Egyptiens appeloient *sagesse*. Encore aujourd'hui chez les *Coptes* ou Egyptiens modernes, le mot *Sabé* veut dire un *sage*. *Sabacos* en vient évidemment.

C'est ainsi que de Salomon prince *pacifique*, *roi de Jérusalem*, *et le sage* par excellence, les Egyptiens ont fait les trois prétendus rois *Asychis*, *Anysis* et *Sabacos*. Voilà les noms; voyons maintenant les faits.

4. Hérodote raconte qu'*Asychis* « fit construire » en l'honneur du dieu » Vulcain, un portique » tourné *vers l'orient*, » portique, ajoute-t-il, » très-vaste et très-beau, » où il y a partout des figures bien sculptées, et » qui tient à une infinité » d'autres édifices ». *Asychis* étant Salomon, on devoit s'attendre à voir Hérodote parler de *portique*, *de temple* et d'édifi-

4. L'Ecriture, en faisant la description du *portique* ou vestibule que Salomon fit construire devant le temple, s'exprime ainsi. « Il y avoit un *portique* » devant le temple de » vingt coudées de long, » autant que le temple » avoit de largeur, et il » avoit dix coudées de » large devant la face du » temple. »

Immédiatement après avoir parlé de la construc-

ces superbes. Voilà le *portique ;* nous verrons le *temple* plus bas.

tion du temple et de son portique, l'Ecriture dit que Salomon fit bâtir son *palais*, et la maison de *bois du Liban*, appelé ainsi à cause des cèdres du mont Liban dont elle étoit construite.

Ce prince fit *un portique* ou une *galerie de colonnes*, qui avoit cinquante coudées de long et trente coudées de large; et encore un autre *portique*, ou une autre galerie vis-à-vis de la plus grande. Salomon, dit l'Ecriture « fit
» aussi le portique ou la
» galerie du trône où étoit
» le tribunal, et il la lam-
» brissa de bois de cèdre
» depuis le plancher jus-
» qu'en haut. Il bâtit éga-
» lement pour la fille de
» Pharaon, qu'il avoit
» épousée, un palais dans
» le même goût que ce
» *portique*. »

D'après cette mention fréquente de *portiques* sous le règne de ce monarque, est-il étonnant que les Egyptiens aient tant

vanté le *portique* du roi *Asychis ?*

Quant à la direction vers l'*orient* que lui donne Hérodote, il faut savoir qu'en hébreu, l'*orient* est le *côté antérieur*, celui vers lequel on avoit coutume de se tourner, en faisant ses prières. Dans la tête des Egyptiens copistes des mémoires de l'Ecriture, l'idée du portique s'étoit mêlée avec celle du *temple*, dont il sera bientôt question.

Il en est de même des *figures sculptées du portique et du grand nombre d'édifices* dont parle Hérodote. Ces détails conviennent au temple même de Salomon. On sait qu'il étoit environné de plusieurs grands bâtiments. « Ce prince orna, dit l'E-» criture, les murs du » temple tout à l'entour » de *moulures* et *de sculp-* » *tures*. Il *y* fit faire des » chérubins et des palmes » en bas reliefs, et diver-» ses peintures qui sem-

» bloient se détacher et » sortir de la muraille. (3. Reg. 6. 29.)

5. Hérodote dit que du temps d'Asychis, *l'on trouvoit très-difficilement de l'argent.*

5. » L'argent, dit l'E» criture, étoit compté » pour rien, *et il n'en pa» roissoit pas du temps de » Salomon* »; c'étoit relativement à l'or, devenu extrêmement commun, que l'argent étoit tombé dans le plus grand discrédit. C'est ainsi que l'éloge des richesses immenses de Salomon, sous le règne duquel l'*or* circuloit abondamment dans le commerce, a produit la méprise sur l'extrême *rareté de l'argent du temps d'Asychis.*

D'après toutes ces ressemblances, faut-il s'étonner que *Périzonius*, savant hollandois de ce siècle, et professeur d'histoire à Leyde, en parlant de cet *Asychis*, se soit exprimé ainsi : ASYCHIS ISTE *ab Herodoto in tale tempus confertur, quod in* SALOMONIS *regnum possit congruere.* (Periz. Ægypti orig. p. 224.) Sans doute ce roi d'Egypte et Salomon étoient très-fort contemporains; car Asychis étoit Salomon lui-même. Vous n'en pouvez plus raisonnablement douter, Monsieur. Vous en serez encore plus convaincu par le dévoilement d'ANYSIS dépossédé par SABACOS, deux personnages

formés pareillement de quelques autres traits de ce prince, *le sage* par excellence.

HISTOIRE D'EGYPTE.	HISTOIRE SAINTE.
1. Après Asychis, Hérodote fait régner Anysis. Durant ce règne, *Sabacos, roi d'Ethiopie, envahit l'Egypte à la tête d'une nombreuse armée d'Ethiopiens.*	1. La reine de *Saba* vint visiter Salomon pour essayer sa sagesse. Plusieurs commentateurs de l'Ecriture disent que cette princesse étoit *reine d'Ethiopie* : l'historien Josèphe [1] la fait en même temps *reine d'Egypte et d'Ethiopie*. L'Ecriture dit aussi, *que la reine de Saba*, suivant le texte hébreu, vint à Jérusalem *avec une armée nombreuse*, c'est-à-dire, avec un cortége considérable : *et ingressa est Jerusalem* EXERCITU *gravi valdè* (version de *Sanctès-Pagnin*). Qu'on se rappelle que Salomon avoit le titre de *sage*, en égyptien, *Sabé*. Dès-lors le roi SABACOS qui entre dans le royaume d'*Anysis*, avec une *armée*, redevient simplement *la reine de Saba* entrant à Jérusalem, c'est-

[1] Antiquit. Judaïc. l. 13, c. 2, n. 6, p. 269.

à-dire, dans les états de Salomon. Nous venons de voir un historien juif donner à cette princesse le titre de *reine d'Egypte* et d'*Ethiopie*, tout comme dans Hérodote, *Sabacos* par son invasion étoit roi des deux pays. Le nom de *Saba* se retrouve tout entier dans celui de *Sabacos*.

2. Le roi Sabacos prit le parti d'abandonner l'Egypte ; d'autant plus qu'il y avoit régné tous le temps que l'*oracle* lui avoit prédit.

2. La reine de Saba, après avoir visité Salomon, *retourna dans son royaume. Quæ reversa est*, dit l'Ecriture, *et abiit in terram suam cum servis suis.* (3. Reg. 10, 13.) Comme l'Ecriture dit encore de cette princesse, qu'elle vint pour proposer à Salomon des *questions obscures* à résoudre : *venit tentare eum in ænigmatibus*; ces *énigmes* ou *paraboles*, ont bien l'air d'avoir été métamorphosées par Hérodote, dans *l'oracle* dont il parle au sujet de *Sabacos*. Les oracles des anciens se rendoient, comme on sait, dans des paroles

équivoques, c'est-à-dire, *énigmatiques.*

3. Hérodote raconte que, lorsqu'un égyptien avoit commis quelque crime, « Sabacos ne le pu» nissoit point de la peine » de mort ; mais qu'il con» damnoit chaque crimi» nel à faire dans la ville » d'où il étoit, une me» sure de levée propor» tionnée à la grandeur » de son crime ; ce qui » servoit *à exhausser les » villes.* »

3. Salomon fit aussi fortifier tous les bourgs qui étoient à lui, et qui n'avoient point de murailles : et il fit construire entre autres *Tadmor* ou *Palmire.* Immédiatement après, l'Ecriture parle de la construction de *Mello*, qui est une grande vallée, que Salomon fit combler près de Jérusalem. Ainsi l'entendent tous les commentateurs. On retrouve ici *les terrains exhaussés.* Dans ce même chapitre il est question d'*Amorrhéens*, de *Jébuséens*, et d'autres *Chananéens, qui n'avoient pas été exterminés* ou *mis à mort*, et que Salomon rendit *tributaires*, c'est-à-dire, chargea de corvées, pour en dispenser ses propres sujets, qu'il ne voulut pas faire *esclaves*, dit l'Ecriture. Voilà le prototype de l'histoire de *Sabacos*, qui ne *condamnoit pas les malfaiteurs à la mort*, mais aux *travaux publics.*

De nos jours, des philosophes ont conseillé d'imiter cette loi des Egyptiens, en proscrivant la peine de mort contre les grands criminels. Ces sages nous citoient avec emphase les Egyptiens en matière de *législation*, comme ils vantent les Chinois en *astronomie*, nous transportant toujours à trois mille lieues de notre pays, et à trois mille ans de notre siècle, afin de ne pouvoir être contredits.

D'après le dévoilement de *Sabacos*, législateur plein d'*humanité*, que les philosophes ne viennent plus gravement nous prôner ces *sages égyptiens*, qui, disoit-on, nous donnoient des leçons sur *le Code criminel*.

Nous allons voir maintenant le temple de Salomon. On n'a pas de peine à croire que les Egyptiens n'auront pas oublié ce magnifique monument, eux qui se sont emparés de l'histoire de Salomon toute entière.

4. La plus *exhaussée* des villes de Sabacos, dit Hérodote, étoit celle de Bubaste, où étoit le *temple de Bubastis*, le plus mémorable, et dont il fait la description. Cet historien, qui est ici de bonne foi, fait entendre que les prêtres d'Egypte lui avoient parlé *de ce temple*, sans lui dire cependant qu'il étoit à Bubaste (cela se conçoit aisément).

Diodore parlant de *Sabacos*, qu'il nomme *Sabacon*, dit positivement

4. Nous avons prouvé que le titre de *sage* a été traduit par *Sabacos*. Le *temple* que bâtit Salomon est le plus célèbre qu'il y ait jamais eu. Il étoit très-*exhaussé;* car il étoit placé sur la montagne de *Moria :* entre elle et le mont de Sion, il y avoit un précipice que ce prince fit combler pour aplanir l'emplacement du temple.

On sait le zèle de Salomon pour la pompe et la majesté du culte religieux.

qu'*il se distingua singulièrement entre tous les rois ses prédécesseurs*, *par sa piété* ou son zèle pour le culte divin.

5. L'étendue du temple de Sabacos étoit, suivant Hérodote, *d'un stade en tout sens*.

5. L'esplanade où Salomon bâtit le temple, avoit aussi un stade de chaque côté. Ce fait est confirmé par l'historien Josèphe, qui atteste que pour asseoir le temple, on *forma une esplanade quarrée dont chaque face avoit un stade de longueur* [1].

6. Le temple de Bubaste étoit comme une *île*, ne tenant au reste de la ville que par son entrée. (Ne croiroit-on pas qu'Hérodote a été faire un tour à Jérusalem ?)

6. Le temple de Salomon étoit situé sur une montagne isolée.

Eusèbe [2] cite des auteurs *païens* tels qu'*Hécatée* et *Eupolème*, qui décrivent les ouvrages qu'entreprit Salomon pour la construction du temple. Est-il donc si étonnant, que les rédacteurs égyptiens en aient eu également connoissance, et que par l'entremise de ceux-ci, Hérodote ait pu le savoir ?

Vous allez lire maintenant, Monsieur, une anecdote singulière du roi *Anysis*, racontée très-sérieusement par Hérodote.

[1] Joseph. antiq. l. 15.
[2] Euseb. Prép. Evang. l. 9, chap. 4 et 34, et suiv.

7. Anysis fut dépossédé par Sabacos retiré dans des *marais*, où il habita... « une île qu'il se fit lui- » même de *terre et de cen-* » *dre* accumulées; car, » ajoute cet historien, » comme les Egyptiens ve- » noient lui apporter *du* » *blé*, sans que l'Ethio- » pien en sût rien, il leur » ordonnoit aussi de lui » apporter *de la cendre* » pour présent. Personne » n'a pu retrouver cette » île, continue Hérodo- » te.... Elle se nomme » *Helbo* ». (Que dites-vous, Monsieur, de ce conte baroque? On n'en invente pas exprès de pareils; il ne faut que du bon sens pour voir que c'est évidemment une histoire totalement défigurée.)

7. Nous lisons dans l'Ecriture, que Salomon *se retira à Asiongaber, près d'Ailath, sur le bord de la mer Rouge. Tunc abiit Salomon in* ASIONGABER, *et in Ailath, quæ est ad oram maris Rubri in terrâ Edom.* (2. Paral. 8. 17.) Dans le nom hébreu d'*Asiongaber* altéré, se trouve le mot *boue*. Salomon ayant été travesti par les Egyptiens en *Anysis*, sa retraite à *Asiongaber* est devenue celle du roi *Anysis dans des marais*. Ce même prince, dit l'Ecriture, envoyoit des *vaisseaux dans le pays d'Ophir*, lesquels lui en rapportoient beaucoup d'or. Veut-on savoir comment cet or a été changé *en cendre?* Qu'on prenne à la fin d'une Bible ordinaire l'*index* des noms hébreux interprétés; on verra qu'*Ophir* signifie *cendre*. Voilà le fondement de l'*île de cendre;* et comme les flottes pour *Ophir* partoient d'*Asiongaber* dans la composition

duquel entre le mot *boue*, Hérodote place l'*île de cendre* précisément dans un *marais*.

L'Ecriture nous apprend encore que Salomon donnoit une grande quantité *de blé* chaque année à *Hiram* roi de Tyr, pour prix des matelots phéniciens qu'il soudoyoit; c'est pour cela qu'il est question *de blé* apporté par les Egyptiens à Anysis dans son île. Salomon céda aussi à *Hiram* des villes ou des bourgs en échange de ce qu'il en avoit reçu pour la construction du temple. Le roi de Tyr les nomma terre de *Chbul*, en hébreu, *Chabul*. Ce nom est devenu sous la plume d'Hérodote celui d'*Helbo* (aspiré) dont il appelle l'*île de cendre*.

Reprenons tous ces rapprochements, pour les rendre plus sensibles. 1.° Le nom de Salomon ou le titre de *roi de Jérusalem* traduit en grec, est devenu le roi *Anysis*. 2.° La reine de *Saba* vient le visiter avec une suite très-considérable, qu'on prend pour une *armée*; et voilà *Anysis* dépossédé par *Sabacos*, nom qui lui-

même est celui de *sage*, donné à Salomon. 3.° Il se retire à *Asiongaber;* et c'est *Sabacos* qui se retire dans *un marais*. 4.° *Ophir* où Salomon envoyoit des vaisseaux, signifie en hébreu *cendre;* on a fait d'*Ophir*, *une île de cendre*. 5.° Salomon fournissoit du *blé* à Hiram; les Egyptiens font arriver ce blé dans l'île d'Anysis. 6.° Salomon donne à Hiram une contrée que celui-ci appelle *Chbul;* Hérodote gratifie de ce nom l'île de cendre, qu'il prétend être l'île d'*Helbo*. M. d'Anville a pris encore bien de la peine pour la trouver; on s'attend bien qu'il n'y a pas réussi. On voit par la grande carte d'Egypte du célèbre P. *Sicard*, qu'il a été lui-même la dupe du hableur Hérodote, en croyant bonnement voir dans une île du *lac Sirbonide*, celle d'*Helbo*. Voilà cependant comme *la vénérable antiquité* païenne se joue de nos plus savants hommes. D'après cela, Monsieur, continuerez-vous toujours d'être le défenseur des historiens d'Egypte ?

Pour achever de vous convaincre sur les plagiats d'Hérodote, je vais vous rapporter un conte très-intéressant qu'on lit dans cet historien, et qui vous apprendra jusqu'à quel point les Egyptiens vos favoris, ont travesti nos livres saints. Telle est l'histoire qu'il raconte au sujet des prétentions qu'avoient les Egyptiens sur leur antériorité aux autres peuples. La question étoit de savoir par un essai, quelle avoit été la première langue du monde. Ainsi le peuple qui se trouveroit avoir les éléments de cette langue, seroit proclamé le plus ancien. En conséquence *Psammitique*, roi d'Egypte, fit l'épreuve suivante, à ce que dit Hérodote: « il prit deux enfants qu'il fit élever à l'écart dans une » maison solitaire par un berger, d'autres racontent » que ce fut par *deux femmes* (car Hérodote avoue

» qu'il y avoit d'autres versions différentes de la sienne); le prince leur défendit expressément de proférer devant les deux enfants aucune parole ». Son but étoit de savoir quel seroit le premier mot qu'ils prononceroient naturellement, sans qu'aucune voix humaine frappât leurs oreilles et donnât l'impulsion à leur organe. « Le prince, pour s'assurer davantage des » deux femmes, leur fit *couper la langue* : lorsque les » enfants furent en âge de parler, un jour le mot *beccos* leur échappa. Ce mot, dit Hérodote, signifie » *pain* en Phrygien. Par-là Psammitique acquit la » preuve que les Phrygiens étoient le peuple le plus » ancien de l'univers. »

L'attention d'Hérodote à tout rapprocher de sa patrie ou des pays voisins, suffiroit seule pour faire suspecter ce qu'il vient de nous débiter. Mais nos soupçons vont se changer en preuves.

M. l'abbé du Rocher dénonce encore ce conte d'Hérodote, comme un plagiat d'un morceau de l'Ecriture sainte. Il montre que ce prétendu essai de Psammitique sur les deux enfants, n'est que le travestissement du jugement de Salomon, au sujet de deux enfants dont les mères se disputoient celui qui étoit resté en vie. Avant d'en venir au dévoilement, rappelons ce beau trait de règne de Salomon.

» Deux femmes prostituées vinrent trouver le roi, » et comparurent en jugement devant lui. Ecoutez-» moi, seigneur, dit l'une des deux. Cette femme que » vous voyez, et moi, nous demeurions ensemble, et » seules dans une même maison; je mis au monde un » enfant chez elle et dans sa chambre. Trois jours « après mes couches, elle donna le jour également à » un enfant. Nous étions ensemble, et dans la maison

» il n'y avoit personne que nous deux. L'enfant de
» cette femme est mort la nuit. En dormant elle l'a
» étouffé. Elle s'est levée à petit bruit, au milieu de la
» nuit; elle a enlevé d'auprès de moi mon enfant
» vivant, pendant que je dormois, et l'a placé sur son
» sein, et elle a substitué au mien son fils qui étoit
» mort. M'étant levée le matin pour allaiter mon en-
» fant, je le trouvai mort. En le regardant attentive-
» ment au grand jour, je trouvai que ce n'étoit pas ce-
» lui dont j'étois mère. L'autre femme prenant la pa-
» role, répondit, *ce que vous dites est faux; l'enfant*
» *mort est votre fils, et celui qui vit, est le mien.*
» *Vous mentez*, lui répliqua la première; *mon fils est*
» *vivant, et c'est le vôtre qui est mort.* C'étoit de cette
» manière qu'elles plaidoient leur cause en présence
» du roi, qui alors parla ainsi. *L'enfant qui m'appar-*
» *tient, est vivant*, a dit celle-ci, *et votre fils est celui*
» *qui est mort. Non*, a répondu l'autre, *votre enfant*
» *est le mort, et le mien est celui qui vit. Qu'on m'ap-*
» *porte une épée*, dit le roi; et lorsqu'on la lui eut ap-
» portée, *qu'on partage en deux*, ajouta-t-il, *l'enfant*
» *qui est en vie. Qu'on en donne la moitié à l'une de*
» *ces femmes, et à la seconde l'autre moitié.* Cet ordre
» fit frémir les entrailles maternelles de celle à qui
» l'enfant vivant appartenoit. Ah! seigneur, s'écria-
» t-elle, *arrêtez, je vous en conjure. Ne tuez pas ce pau-*
» *vre enfant, donnez-le plutôt tout vivant à cette*
» *femme. Je n'en veux pas*, disoit celle-ci : *qu'il ne*
» *soit ni à moi ni à vous; mais plutôt qu'on le partage.*
» *Qu'on ne tue pas l'enfant*, répondit le roi! *qu'on*
» *le donne à la première; car elle est vraiment sa*
» *mère*[1]. »

[1] 3. Reg. 3.

En effet, le cri qu'elle avoit jeté étoit le cri de la nature, qui décéloit la véritable mère, et trahissoit le monstre qui en usurpoit le titre. Cet arrêt, monument immortel de la sagesse surnaturelle de Salomon, fut admiré de tout Israël, et l'univers y applaudit encore aujourd'hui.

Vous ne l'auriez pas imaginé, Monsieur, que l'altération de cette histoire eût donné l'idée du conte des deux enfants, rapporté par Hérodote; rien cependant de plus vrai. Vous allez en juger par le parallèle des traits respectifs.

HISTOIRE D'EGYPTE.	HISTOIRE SAINTE.
1. Suivant cet historien, deux enfants furent élevés dans une maison solitaire.	1. Deux femmes disent à Salomon, qu'elles ont mis au monde chacune un enfant, dans une maison *où il n'y avoit personne qu'elles seules*.
2. Les deux enfants furent allaités *par deux femmes*, selon une des versions que cite Hérodote.	2. La querelle est entre deux femmes. L'une dit qu'elle *s'étoit levée de grand matin, pour donner du lait à son enfant*.
3. Le roi fit couper la langue aux deux femmes.	3. Salomon donna ordre *de couper en deux* (en hébreu *lxnim*) l'enfant vivant. Or *lxnim* signifie aussi *langues :* c'est ce qui a fait imaginer la *langue coupée aux deux femmes*.
4. Le premier mot, dit	4. Dans ce que disent

Hérodote, que ces enfants prononcèrent, fut le mot *Bek* ou *Bekkos*.

ces femmes dans leur contestation sur l'enfant vivant, les mots hébreux BEICHI, BEICHE, BNCH, qui signifient DANS MON SEIN, DANS VOTRE SEIN, VOTRE SEIN, VOTRE FILS, MON FILS, sont répétés très-souvent. Ici la trace du *Bekkos* est bien sensible.

5. Cet essai sur les deux enfants eut pour objet de connoître quelle étoit la première langue du monde, c'est-à-dire, l'antériorité de la langue.

5. L'Ecriture dit que par ce jugement on reconnut que la *sagesse pour juger, étoit dans le cœur de Salomon*, en hébreu *Bprbn mxpbt.* Dans ces mots on peut trouver, *primigenius sermo*, *la première langue*, l'antériorité de la langue.

6. érodote attribue à un roi appelé *Psammuthis* ou *Psammitique*, cette épreuve faite sur les deux enfants, pour connoître la langue la plus ancienne.

6. Salomon feignit d'ordonner qu'on *partageât l'enfant* vivant entre les deux mères. Son jugement fut donc le *partage*, la *division des mères*, en hébreu PS AMUTH : ces mots ont engendré le roi *Psammuthis* ou *Psammitique*, auquel Hérodote a eu soin de donner une terminaison grecque.

Pour saisir encore mieux l'origine de ce *Psammitique*, rappelez-vous, Monsieur, la proposition générale de M. l'abbé du Rocher, qui est que les Egyptiens ont extrait toute leur histoire de l'Ecriture. Or vous le savez, l'heureux Salomon cessa de l'être, quand il eut abandonné son Dieu. Avec ses vertus s'éclipsèrent son bonheur et sa grandeur. Pour se venger de ses égarements, Dieu le punit dans la personne de son fils et de son successeur. Il lui enleva plus de la moitié de son royaume. Après Salomon, arriva donc le *schisme des tribus* sous Roboam. Les Egyptiens, comme vous le voyez, ont fait main-basse sur l'histoire de Salomon; ainsi, après en avoir fait l'extrait, ils ont dû copier de suite *la division des tribus*, qui eut lieu sous le règne de son successeur. C'est à quoi n'ont pas manqué les rédacteurs. Aussi après *Anysis* et *Sabacos*, on trouve *Psammuthis*, ou *Psammitique*. Ici on a la preuve oculaire du travestissement du *schisme* ou *de la division des tribus;* en effet le *Psammuthis* d'Hérodote n'est pas même une traduction faite par les copistes, c'est le mot hébreu dans sa substance. Ps, *pars desecta*, *divisio*, AMUTH, *tribuum*. De PS rapprochez AMUTH, et le PSAMMUTHIS, *division*, *schisme des tribus* dont ils ont fabriqué le *Psammitique*, qui suit *Sabacos*, dans l'histoire d'Egypte, vous paroîtra un plagiat qui n'est pas masqué bien finement. C'est ainsi que *Psammitique*, qui ici a été fabriqué sur la *division des tribus*, a paru plus haut sous le même nom, comme ayant fait la *division* ou le *partage des mères;* parce qu'*Amuth* veut dire également *tribus* et *mères*.

Je m'attends, Monsieur, que tout en admirant le mémorable jugement rendu entre ces femmes par le plus sage des monarques, vous ne reviendrez pas aisé-

ment de la surprise que doit vous causer le parti qu'Hérodote a tiré de cette anecdote de la vie de Salomon, pour bâtir l'histoire des deux enfants élevés en secret, et qui, commençant à parler, articulèrent BECCOS pour premier mot. Je vous l'avoue, Monsieur, je fus étrangement surpris de ce travestissement singulier, quand je lus pour la première fois l'ouvrage de M. l'abbé du Rocher; mais ce qui m'a plus étonné, c'est que la philosophie du siècle, comme le remarque l'auteur de l'*Histoire véritable*, ait osé renouveler l'essai dont nos sages avoient puisé l'idée dans Hérodote, non plus pour connoître la première langue que parle l'homme instruit à l'école de la nature elle seule, mais pour éprouver si la créature intelligente et raisonnable, isolée de toute société humaine, auroit d'elle-même quelque notion d'un premier être, de conscience, de lois gravées dans le cœur par la Divinité, en un mot, la connoissance du bien et du mal, du vice et de la vertu : épreuve philosophique dont le but décèle évidemment l'impiété. Déjà nos philosophes, s'applaudissant du résultat de l'expérience, dont ils regardoient le succès comme immanquable, s'apprêtoient à administrer une preuve physique en faveur de l'athéisme, et à inviter le genre humain à reléguer la croyance d'un Dieu dans la classe des préjugés, fruits de l'enfance et de l'éducation : mais ce même Dieu qui est au ciel, se rit de toutes les folies des mortels impies. *Qui habitat in cœlis irridebit eos, et Dominus subsannabit eos.* (Psalm. 2. 4.)

La philosophie, pour anéantir la Divinité, fondoit son épreuve, disoit-elle, sur l'exemple de celle tentée autrefois *en Egypte*, *patrie des sages*; on alloit même jusqu'à fixer la date de l'essai. On le plaçoit *sous le règne de Psammitique*, dont les philosophes auroient at-

testé l'existence sur leur tête; le tout étoit *très-certain*, ajoutoient-ils, car il étoit rapporté par *Hérodote le père de l'Histoire;* et voilà qu'à son tour la Divinité, qui refuse aux sages orgueilleux la connoissance des vérités qui appartiennent à sa religion, et qui ne la confie qu'aux *petits* et qu'aux humbles [1], voilà, dis-je, que la Divinité, à l'aide d'une découverte que sa providence suggère à un de ses ministres, qui à une vaste érudition joint l'humilité et la simplicité de la foi, anéantit d'un seul coup et l'existence du prétendu roi *Psammitique*, et son essai sur *les deux enfants, et toute l'histoire de la sage Egypte*, et le témoignage d'*Hérodote*. Elle s'est donc accomplie à la lettre cette menace que Dieu avoit faite aux philosophes de tous les siècles et de toutes les nations, et que nous lisons dans cet oracle transmis par l'apôtre saint Paul : *Je perdrai la sagesse des sages, et je les prendrai* dans les propres filets *de leurs subtils* systêmes. *Perdam sapientiam sapientium* (1. Cor. 19), *et comprehendam sapientes in astutiâ eorum* [2]. (Ibid. 3. 19.)

Ces traits principaux du règne brillant de Salomon copiés par les Egyptiens de la manière la plus bizarre, suffisent-ils, Monsieur, pour justifier la pensée de *Pluche*, qui avant l'auteur de l'*Histoire véritable*, nous avoit dit, que les Egyptiens ont eu recours aux histoires étrangères pour se dédommager de *la perte* des leurs? Ce fait bien établi, ne conduit-il pas directement à la découverte de M. l'abbé du Rocher?

[1] DOMINE CŒLI ET TERRÆ, ABSCONDISTI HÆC A SAPIENTIBUS ET PRUDENTIBUS, ET REVELASTI EA PARVULIS. (Luc. 10. 21.)

[2] Ces paroles pourroient servir d'épigraphe à l'ouvrage de M. l'abbé du Rocher, mais dans un sens subordonné aux mystères de la foi auxquels le texte sacré a rapport.

QUINZIÈME OBJECTION.

15. Si les Egyptiens pour se donner une histoire, eussent extrait de l'Ecriture les faits où il est question de l'Egypte, et s'ils n'eussent recueilli, comme dit votre savant, que ce qui les regardoit, ils auroient dû à plus forte raison, copier les traits concernant les Pharaons, vrais rois d'Egypte, selon l'Ecriture, et les seuls vrais, selon M. l'abbé du Rocher. Or, dans l'histoire d'Hérodote expliquée par votre auteur, il ne se trouve aucun trait qui indique celui de Pharaon qui prit la ville de Gazer, et la donna en dot à sa fille, lorsqu'elle épousa Salomon [1]. Assurément ce fait étoit bien de l'essence de l'histoire d'Egypte, et appartenoit à un de leurs rois véritables, puisque l'Ecriture atteste son existence. Est-il vraisemblable que si les Egyptiens eussent emprunté des livres saints les matériaux de leur histoire, ils eussent omis un événement aussi solennel que celui du mariage et de la dot de la fille de leur souverain avec un aussi grand roi que Salomon? Ainsi, ou ce n'est pas sur des extraits de l'Ecriture, mais sur d'autres, si on le veut absolument, que l'histoire d'Egypte a été composée; ou bien M. l'abbé du Rocher fait illusion à lui et à ses lecteurs, quand il avance que les Egyptiens ont copié TOUTE leur histoire de l'Ecriture, et si scrupuleusement qu'ils ont mis de côté tous les faits étrangers à leur nation.

Quelque spécieuse que semble cette objection, elle est facile à résoudre : et quelle marque moins équivoque puis-je vous donner que votre difficulté ne m'effraie pas, que de la renforcer moi-même, avant de la résoudre? En effet, à la citation que vous faites du trait de *la dot* stipulée par Pharaon à sa fille, épouse de Salomon, et qui a été omis dans la compilation égyptienne, vous auriez pu ajouter celui de *Sésac*, vrai roi d'Egypte, qui pilla le temple de Jérusalem sous Ro-

[1] Pharao rex Egypti ascendit et cepit Gazer, succenditque eam igni, et Chananæum qui habitabat in civitate interfecit, et dedit eam in dotem filiæ suæ uxori Salomonis. (3. *Reg.* 9. 16.)

boam ; événement où les rédacteurs n'ont pas reconnu également un de leurs souverains, et un trait de leur véritable histoire. C'est une ignorance qui équivaut à une omission volontaire; puisque Roboam et Jéroboam dont ils font un seul personnage à raison de la ressemblance de nom, ont été transformés par les Egyptiens en *Psammitique*, sous le règne duquel les *Scythes*, appelés autrement les SAQUES, *viennent piller un temple de la Palestine.* Sans être enthousiaste de la découverte de M. l'abbé du Rocher, on peut, je crois, dans ces *Saques* reconnoître hardiment *Sésac*, *qui pilla le temple de Jérusalem sous Roboam.*

Vous auriez donc été autorisé, Monsieur, à m'objecter encore ce vrai roi d'Egypte qu'à son nom et à sa qualité de *Pharaon*, ses propres sujets les compilateurs n'auroient pas dû méconnoître; puisqu'ainsi que je vous l'ai déjà dit, l'article *Se* est un mot égyptien qui se retrouve dans le nom de SÉSAC, de même que dans *Sésos*, et que celui de *Pharaon* est également égyptien, puisqu'il étoit générique pour les souverains de cette nation, comme le titre de SULTAN l'est parmi les Turcs, et celui de CZAR parmi les Russes.

Cependant cette difficulté que je vous suggère, va devenir le germe même de la réponse que j'ai promis de donner à votre objection tirée du fait de la dot et du mariage de la princesse d'Egypte, épouse de Salomon.

Je vous avoue donc avec franchise, qu'il est assez étonnant que les rédacteurs aient négligé de recueillir ce trait intéressant; mais de ce qu'il n'a pas été inséré dans l'histoire d'Egypte, qu'en conclure? Rien autre chose que ce qui résulte du trait de *Sésac*, dans la même histoire écrite par Hérodote. Car vous ignorez sans doute, Monsieur, que ce n'est point dans l'histoire

des rois d'Egypte, mais dans celle des *Mèdes*, que cet écrivain parle d'une incursion de *Saques* ou de *Scythes en Palestine*, et *du pillage du temple*. Il est donc possible que le trait du mariage de la fille de Pharaon que vous m'opposez, soit également enveloppé sous l'écorce de quelqu'autre morceau des histoires d'Hérodote, celle des Mèdes ou celle des Perses, dont le dévoilement n'a pas encore été donné. M. l'abbé du Rocher a pris l'engagement de les dévoiler toutes successivement, daignez donc prendre un peu de patience, et il satisfera certainement à votre difficulté, d'une manière qui ne vous laissera plus rien à désirer. On peut être sans crainte le garant d'un érudit de sa trempe.

Mais d'ici là, permettez que, puisque vous m'avez conduit insensiblement à vous parler de l'histoire de *Sésac*, je vous présente encore un rapprochement, qui vous convaincra que ce personnage est l'original sur lequel ont été formés les *Saques* dont je viens de vous entretenir.

Histoire d'Hérodote.	Histoire Sainte.
« 1. Les Scythes s'étant » emparés de toute l'Asie, » allèrent droit vers l'E- » gypte. Lorsqu'ils étoient » déjà dans la *Syrie-Pa-* » *lestine*, Psammitique » roi d'Egypte, venant à » leur rencontre, obtint » d'eux à force de prières » et de présents, qu'ils » n'allassent pas plus » loin. »	1. L'Ecriture raconte que sous le règne de Roboam, *Sésac* roi d'Egypte, s'avança vers Jérusalem, et que Dieu s'étant laissé toucher par les *prières* et les humiliations de Roboam, et par celles de son peuple, *Sésac* se retira après avoir enlevé les trésors du temple et du palais du roi.

Nous avons montré comment du mot hébreu Ps Amuth, *division des tribus*, s'étoit formé le nom de *Psammitique*. Or ce fut *sous Roboam* et par *Jéroboam*, confondus l'un avec l'autre par les Egyptiens, que s'opéra le *schisme des tribus*. Voilà comme le fait qui appartient au règne de Roboam, a été attribué à *Psammitique*. Il faut encore observer que, suivant les auteurs anciens, et Hérodote lui-même [1], les Perses donnoient à tous les Scythes en général le nom de *Saques*. Or, c'est du temps de la domination des Perses, dit M. l'abbé du Rocher, que les Egyptiens ont copié les livres saints. Cette circonstance fait concevoir comment sur la ressemblance du nom, cette nation qui avoit perdu de vue son histoire, a métamorphosé en *Scythes* ou *Saques* leur ancien roi *Sésac*, qui alors étoit à peu près pour eux, ce que sont pour nous nos vieux rois des commencements de la première race, *Pharamond, Clodion*, ou *Mérovée*. Enfin remarquez que Jérusalem est sans contredit dans *la Palestine*, dont elle est la capitale. Vous avez vu d'ailleurs les *prières* qui furent adressées par Roboam au Seigneur, et les *présents*, quoique forcés, que *Sésac* emporta de Jérusalem; dès-lors tous les traits des *Saques qui entrent dans la Palestine*, et dont *Psammitique* obtint la retraite à force *de prières* et *de présents*, conviennent parfaitement à l'histoire de Roboam attaqué par *Sésac*. Passons aux autres traits.

2. Hérodote ajoute que quelques-uns des Scythes (ou Saques) en se retirant, pillèrent un *fameux temple de Palestine*.	2. Le fameux temple de Jérusalem (en Palestine) fut pillé par *Sésac*.

[1] Herod. 7. 64.

3. Suivant cette historien, le temple pillé par les *Scythes*, étoit le temple de Vénus et les ravisseurs furent punis de la *maladie des femmes*, dont furent atteints les Scythes.

3. L'invasion de *Sésac* sous Roboam, fut la punition des péchés qui se commettoient dans le royaume de Juda, où il y avoit, dit l'Ecriture, *jusqu'à des efféminés, et où se faisoient des actions abominables* [1].

Plaignons l'aveuglement du paganisme, qui enivré des dieux de sa mythologie, a changé le temple du Saint des saints en celui de la divinité qui présidoit aux vices les plus infâmes. Bénissons la religion qui a appris à l'homme que, quand par des actions exécrables il dégrade la nature et la raison, il outrage en même temps le Dieu qui est l'auteur de l'une et de l'autre, et qui a promis d'en être le vengeur.

SEIZIÈME OBJECTION.

16. Que les Egyptiens aient perdu leur histoire, quand leur pays fut envahi par Cambyse qui enleva leurs archives, le fait ne peut être raisonnablement contesté, puisqu'il est rapporté par des auteurs graves. Ainsi sur cet article, je conviens que l'auteur de l'Histoire véritable est fondé en preuves. Mais que les Egyptiens, pour suppléer à la perte de leurs annales, se soient composé des mémoires rédigés constamment sur les livres saints, y a-t-il un seul écrivain ancien ou moderne qui dépose clairement et formellement sur un fait de cette nature? Cependant, comme il est une des bases du système de M. l'abbé du Rocher, il convenoit qu'il citât les historiens qui parlent de ces extraits de l'Ecriture, comme ils le font des mémoires enlevés par les Perses. Néanmoins l'auteur de l'Histoire véritable se contente de conjecturer ces extraits. Il part de cette présomption pour nous montrer à chaque paragraphe de son livre, les Egyptiens toujours copiant l'Ecriture, et toujours l'altérant. Une décon-

[1] 3. Reg. 14. 24.

verte, telle que celle de M. l'abbé du Rocher, dont les suites seroient de la plus grande importance pour l'histoire, ne doit pas avoir dans la charpente sur laquelle porte tout l'ouvrage, une seule pièce qui ne soit très-solide. Un fait purement conjectural peut être attaqué par d'autres présomptions.

Ici, Monsieur, l'authenticité du fait se prouve par le fait lui-même.

D'après les rapprochements des deux histoires, il est certain que les Egyptiens ont travesti l'Ecriture sainte depuis *Noé* jusqu'à *Nabuchodonosor*, et qu'ils en ont fait le fond de leur histoire depuis *Ménès* leur premier roi, jusqu'à *Amasis* le dernier de leurs souverains. Donc les Egyptiens ont copié l'Ecriture sainte. Or, comme ils ne se sont approprié que les traits qui regardoient leur nation, leur opération ne fut pas une translation toute entière de nos livres saints dans leur langue, comme il arriva chez ces mêmes Egyptiens longtemps après, quand leur roi Ptolomée, pour enrichir sa bibliothèque, fit traduire la Bible hébraïque par les septante. Ainsi les anciens Egyptiens qui ne cherchoient dans nos livres saints que les traits qui concernoient leur pays, n'ont pas traduit l'Ecriture toute entière; ils n'ont donc rédigé que des extraits. Le témoignage qui les constate émane donc *viscéralement*, comme vous voyez, du fait du travestissement; car de celui-ci naît la preuve oculaire de la traduction partielle de l'Ecriture. Voilà par conséquent des mémoires ou des extraits. Puis-je vous démontrer plus solidement qu'ils ont existé!

Mais vous voulez absolument qu'on établisse la réalité de ces *mémoires*, par l'autorité de quelques historiens. Vous invitez M. l'abbé du Rocher à indiquer les sources où il a puisé le fait qu'il avance à ce sujet.

Lisez, je vous prie, Monsieur, *les observations préliminaires* de son livre ; vous y trouverez les témoins que vous cherchez. L'auteur a cité un témoignage moderne, celui de l'*Histoire universelle*, composée en anglois, ouvrage très-estimé, et dont on vient de donner une nouvelle édition.

Ces savants historiens disent « qu'après que Cambyse eut enlevé leurs mémoires, les prêtres Egyptiens, » suivant toutes les apparences, pour réparer leur » perte, et conserver leur prétention d'antiquité, » *en composèrent de nouveaux* dans lesquels ils firent, » non-seulement de toute nécessité, plusieurs fautes; » mais ajoutèrent *aussi beaucoup de leur invention*, » principalement à l'égard des temps reculés [1]. » Cependant comme il n'est là question que de mémoires en général composés par les Egyptiens, sans dire d'où ils les ont recueillis, vous allez voir quelque chose de plus précis.

Je vais à ce sujet vous produire un témoin grave, un Egyptien, *prêtre* lui-même et *scribe des archives sacrées*. *Manéthon*, dans un des fragments consacrés par *Josèphe*, dit qu'il avoit *tiré son histoire d'Egypte* DES LETTRES SACRÉES [2]. Dans un autre fragment que nous a conservé *Georges le Syncelle* [3], il nous apprend encore qu'il avoit tiré ce qu'il écrivoit, des COLONNES SACRÉES *qui étoient dans la terre* SÉRIADIQUE, sur lesquelles THOTH, *le premier Hermès, avoit écrit en langue* et EN LETTRES SACRÉES. Il ajoute que cette traduction avoit été faite *de la langue sacrée en langue grecque, en caractères hiéroglyphiques et mise.... dans*

[1] Histoire universelle, trad. tom. 1, pag. 432.
[2] Joseph, l. 1. contra Appion.
[3] Syncel. chronographie, pag. 40.

les archives des temples d'Egypte. M. l'abbé du Rocher prouve que le nom de *Thoth* ou *Athoth*, si célèbre chez les Egyptiens, est le mot qui veut dire en hébreu *signes* et *lettres*, parce qu'en effet *les lettres* sont les signes des mots. *Athiuth*, qu'on prononce *Othioth*, et qui vient d'ATHUTH ou OTHOTH *signes*, est le mot que toutes les grammaires hébraïques emploient pour signifier les *lettres*. C'est une indice très-forte que ce *Thoth* si fameux qu'on fait auteur d'un grand nombre d'ouvrages chez les Egyptiens, ou l'inventeur des *sciences*, autrement *des lettres*, n'est dans le vrai que Moïse auteur des *livres saints* [1]. Ce que vous avez déjà vu, Monsieur, de la découverte de M. l'abbé du Rocher,

[1] M. Bailly (dans son hist. de l'astron. anc. *éclaircissements*, p. 319.) où il réfute *Jablonski*, qui pense que le fameux Thoth n'étoit que les colonnes sacrées mêmes des Egyptiens personnifiées, parce qu'elles s'appeloient *Thoith* dans leur langue, M. Bailly, dis-je, prétend *que la réalité de l'existence de Thauth est attestée par toutes les traditions égyptiennes et orientales, et qu'indépendamment des ouvrages que nous connoissons sous son nom, mais qui peuvent être supposés, il y a en Asie des manuscrits.... de Mercure Trismégiste, et c'est une forte présomption de cette existence*. M. Bailly nous permettra de lui observer que tout cela convient à merveille à Moïse. Il a demeuré long-temps en Egypte et a laissé un grand nom dans l'Asie. Ainsi les *Traditions égyptiennes et orientales* ont dû consacrer son nom. *Indépendamment des ouvrages de Moïse, que nous connoissons sous le nom de Pentateuque, qui ont été non pas supposés*, mais altérés par plusieurs écrivains grecs, qui en ont copié beaucoup de choses, tels qu'Hérodote et Platon, les *manuscrits* de Moïse ont dû circuler *en Asie*. *C'est une forte présomption* que Moïse a été travesti sous le nom de *Thauth* ou *Mercure Trismégiste*. Nous avons fait voir ailleurs comment Moïse a été appelé *Mercérès*, d'où vient le nom de *Mercure*. Remarquons d'ailleurs que la découverte de M. l'abbé du Rocher sur *Thoth*, cadre avec l'explication que donne Jablonski du nom de *Thauth*, qu'il fait venir de *Thoith* égyptien. Celle-ci est un accessoire du devoilement complet fait par l'auteur de l'*Histoire véritable*.

ne permet plus de douter que plusieurs institutions qui appartiennent aux Hébreux, n'aient été attribuées aux Egyptiens.

Le *Thoth* retrouvé dans la langue hébraïque nous insinue comment les livres des Juifs, appelés *sacrés* par excellence, ont pu devenir par une fausse attribution, les *lettres sacrées* des Egyptiens. Et en effet, n'avoit-on pas lieu de s'étonner que les Egyptiens fussent le seul peuple de l'antiquité païenne, chez lequel on citoit des *lettres* qui portassent ce caractère de vénération, toutes les autres nations qui avoient également des prêtres, ayant pu, comme les Egyptiens, se glorifier d'avoir des *lettres sacrées*, si par cette dénomination on eût voulu désigner seulement les livres religieux ou mystérieux composés par leurs prêtres?

Ce qui dénote encore que le personnage égyptien, auteur des *lettres sacrées*, est réellement Moïse, premier écrivain de nos *livres saints*, c'est que ce *Thoth* est encore appelé *Hermès*. Or, *Hermès* est le même que *Mercure* chez les païens. Je vous ai montré, Monsieur, que le nom de *Mycérinus*, *Mercérès* d'où vient évidemment celui de *Mercure*, est un travestissement de Moïse. Voilà donc le *Thoth*, ou *l'Hermès* des Egyptiens, auteur des *lettres sacrées*, bien démasqué.

Pour prouver que les *lettres sacrées* qu'on imputoit à ce *Thoth*, n'étoient réellement que les livres hébreux, l'auteur de l'*Histoire véritable* cite des monuments de la langue sacrée des Egyptiens, entr'autres, les mots ANUBIS, et CNEPH, nom du Dieu créateur chez eux. Ils représentoient le *Cneph* avec des *ailes*, pour montrer que c'étoit un esprit, comme nous peignons les anges. Or, en hébreu CHNPH, qui est exactement le même mot, veut dire aussi *aile*. *Anubis* chez

les Egyptiens signifioit *aboyeur*, *moniteur*; c'étoit le nom qu'ils donnoient à l'étoile caniculaire qui les avertissoit de la crue du Nil, événement si essentiel pour les peuples d'Egypte. En hébreu NBÈ, et dans la langue phénicienne qui n'est qu'un dialecte de celui-ci, *Enbê* qu'il faut prononcer HANNOBEACH, signifie pareillement *latrator*, *aboyeur*.

Sur cette étoile du *chien* ou la *canicule*, si importante pour les habitants des bords du Nil, je puis encore vous faire remarquer avec Pluche [1], qu'en égyptien et en hébreu, SIHOR, et en grec SEIRIOS, en latin *Sirius*, étoient le même nom. On trouve *Sihor* dans *Josué* 13. 3, et dans *Jérémie* 1. 18. Il en est de même de plusieurs autres mots que Pluche cite dans l'examen qu'il fait des antiquités égyptiennes. Comment concevoir que les Egyptiens ont appelé leur *langue sacrée*, tous ces mots évidemment tirés de l'hébreu, si cette dénomination n'eût pas signifié que cette *langue sacrée* n'étoit que celle des livres hébreux, dont précisément les histoires se trouvent avoir été travesties par les mêmes Egyptiens? Cette présomption me paroît de la plus grande force.

Mais que direz-vous, Monsieur, si M. l'abbé du Rocher vous montre que Manéthon lui-même vous apprend, quoiqu'à mots couverts, que le pays d'où étoient venues ces *lettres sacrées*, qui avoient servi de matériaux à son ouvrage, étoit la *Judée?* En effet, rappelez-vous que cet auteur égyptien dit, que la contrée où les ouvrages de *Thoth* s'étoient conservés, s'appeloit la terre SÉRIADIQUE. Le savant auteur de l'*Histoire véritable* explique ce mot *Sériadique*, de la

[1] Histoire du ciel, tom. 1, pag. 43.

manière suivante. La Judée après la captivité de Babylone fut comprise sous le nom de la Syrie, qui se nommoit alors XUR. Hérodote bien antérieur à Manéthon, se sert de la dénomination de SYRIE PALESTINE. Le célèbre géographe *Ptolomée*, qui à la vérité est venu long-temps après, dit expressément LA SYRIE-JUDÉE. Or, y a-t-il de l'extravagance à penser que de XUR-IEUDE, SYRIE-JUDÉE, a pu venir par corruption, le nom de *Sériadique* ou *Syriadique*, car il y a des variantes? Ajoutez que cette terre *Sériadique* n'a jamais pu être trouvée dans aucune ancienne géographie; raison majeure de se persuader que c'est un nom corrompu.

Joignez encore à cela, que Manéthon n'a pas oublié de nous dire que les *lettres sacrées*, d'où il avoit tiré son histoire d'Egypte, avoient été *traduites.* Qu'avoient besoin les Egyptiens de traduire un ouvrage écrit en leur propre langue? En admettant la réalité des extraits qu'ils firent des livres qu'ils n'entendoient pas, tels que ceux des Hébreux, on conçoit le motif de cette traduction. Manéthon parle ensuite de la gradation de cette version, de la langue sacrée *en langue grecque, et en caractères hiéroglyphiques*, c'est-à-dire, en *égyptien*, et enfin du *dépôt* qui fut fait du tout *dans les archives des temples.* Cette dernière circonstance ne nous explique-t-elle pas encore comment, avant Manéthon, Hérodote, qui dit avoir été instruit par les *prêtres égyptiens* dépositaires de *ces archives*, et qui par conséquent ont dû lui communiquer ces *livres sacrés* pour composer son histoire, ne nous a donné, comme Manéthon, qu'une suite de faits et de noms de nos livres saints altérés? D'après cet ensemble de raisons, douterez-vous, Monsieur, malgré le témoi-

gnage de Manéthon *prêtre égyptien*, que l'histoire d'Egypte, écrite par les anciens, ait été fabriquée sur des mémoires travestis de l'Ecriture sainte?

J'ai encore un autre témoin à vous produire, non plus Egyptien, mais Phénicien. C'est *Sanchoniaton* dont vous devez être grand partisan; car c'est un des héros de la philosophie du jour. Vous savez, ou en tout cas je vous apprendrai, que *Sanchoniaton* prétend aussi avoir *copié ce que* TAAUT *ou* THOTH AVOIT ÉCRIT SUR DES PIERRES PAR RAPPORT AUX PREMIÈRES ORIGINES. Ceci vous paroîtra singulier. Quoi! Manéthon a fait une histoire, et il nous a dit qu'il a *copié Thoth*: Sanchoniaton a composé une histoire, et il annonce qu'il a également *copié Thoth*. Si ce que *Thoth* a écrit en *lettres sacrées*, étoit l'histoire d'Egypte, comment Sanchoniaton, pour faire celle des Phéniciens, a-t-il pu copier *Thoth*? Si au contraire ce dernier a été copié par Sanchoniaton, parce que celui-ci vouloit écrire les antiquités phéniciennes, comment ont-elles pu servir à l'histoire égyptienne de Manéthon? Les Phéniciens sont-ils donc la même nation que les Egyptiens? Mais non: Sanchoniaton vient de nous dire que *Thoth a écrit sur les premières origines*. Si d'après ce témoignage vous m'opposiez, Monsieur, que ces deux auteurs ont pu profiter indistinctement de *Thoth* pour leur travail, je vous répondrois par cette question: l'histoire égyptienne de Manéthon, et la phénicienne de Sanchoniaton, ne contenoient-elles que les *premières origines*? Ainsi je vous presse des deux côtés. Savez-vous ce qui fait ici l'embarras? Il naît précisément de l'idée fausse que les savants s'étoient faite de *Thoth*, comme Egyptien. Qu'il redevienne ce qu'il est, alors plus de difficulté. En effet convenez avec le docte M. *Huet*, qui

le dit formellement, convenez que *Thoth* n'est que Moïse travesti par les païens, et d'après ce dévoilement, tout se conciliera très-naturellement.

Si pour vous convaincre que l'ouvrage de *Thoth*, copié par Sanchoniaton, n'est réellement que celui de Moïse, je vous annonçois qu'on a déterré un fragment de la Genèse qui porte en tête le nom de *Sanchoniaton*, croiriez-vous alors, Monsieur, que Moïse est le prétendu *Thoth* copié par Sanchoniaton, de son propre aveu? et bien, je puis vous exhiber ce monument. C'est M. l'abbé du Rocher à qui vous devez encore cette découverte. Prenez les premiers mots de la Bible. *Au commencement*, dit-elle, *Dieu créa le ciel et la terre*, en hébreu tel qu'on le prononce, BERESCHITH BARA ELOHIM. Vous allez voir comment Sanchoniaton a traduit. *Il y eut*, dit-il, *un certain* ELIOUN, *et une femme nommée* BERUTH *qui eurent un fils nommé* CIEL, *et une fille nommée* TERRE [1]. Il est clair que du mot ELOHIM, qui en hébreu signifie *Dieu*, Sanchoniaton a fait un certain ELIOUN; et pour nous faire mieux deviner ce travestissement, Philon son commentateur traduit ce nom par le mot grec HYPSISTOS, *le très-haut*, qui convient excellemment à Dieu. Vous voyez encore que BERESCHITH, qui, dans le texte hébreu, veut dire *au commmencement*, a été transformé par l'auteur phénicien en une femme appelée BERUTH, dont ELIOUN étoit l'époux. Dans le mot BARA qui a la plus grande analogie avec *Bar* qui veut dire *fils*, Sanchoniaton a trouvé le *fils d'Elioun* et de *Beruth*. On conçoit comment l'auteur phénicien lisant le texte de la Genèse qui parle de la production *du Ciel et de la Terre*,

[1] *Euseb. Præp. l.* 1, *c.* 10.

et étant affecté de l'idée de *filiation* qu'il trouvoit dans le *Bara* interprété par *Bar fils*, le CIEL est devenu le *fils*, et la TERRE la *fille* d'ELIOUN et de BERUTH. C'est ainsi qu'ont été travestis de la manière la plus étrange ces mots du texte original de nos livres saints; *Bereschith Bara Elohim*, etc. *Au commencement Dieu créa le Ciel et la Terre*. C'est ainsi que la première phrase de la prétendue *histoire de Phénicie*, écrite par Sanchoniaton, se trouve être le premier verset de la *Genèse* totalement défiguré. Par conséquent *Philon de Biblos*, traducteur de Sanchoniaton, disoit bien plus vrai qu'il ne croyoit, quand il écrivoit que *Sanchoniaton*, *homme fort savant et de grande expérience*, *souhaitant extrêmement de connoître les histoires de tous les peuples*, *avoit fait une perquisition exacte des écrits de Thauth*; *que comme inventeur des lettres et de l'écriture*, THAUTH ÉTOIT LE PREMIER DES HISTORIENS [1]: Moïse en effet est le *premier des historiens*. Le voilà donc ce *Sanchoniaton* dont les philosophes, pour se donner un air d'érudition antique, affectoient de prononcer avec emphase le nom barbare, et qu'ils s'obstinoient à nous opposer comme un auteur antérieur à Moïse [2], pour enlever à l'historien de la Genèse la gloire d'avoir été le premier écrivain de l'origine du monde! Le voilà ce *Sanchoniaton* tant vanté, et toujours cité par nos *sages*, quoiqu'ils n'aient jamais lu de cet auteur que son nom; ce *Sanchoniaton*, qui, loin d'être plus ancien que Moïse, loin d'être son rival, son imitateur, ou son traducteur, n'est que le

[1] V. Euseb.

[2] Sanchoniaton de Beryte en Phénicie ou de Tyr, dédia son histoire à Abibal père de Hiram, roi de Tyr. Il existoit 1040 ans avant Jésus-Christ; ainsi il est bien postérieur à Moïse.

copiste stupide, le barbouilleur absurde de ce vénérable écrivain, le premier, et le plus grand de nos historiens sacrés! les philosophes oseront-ils encore nous citer effrontément ce *Sanchoniaton*.

La source de la soi-disante histoire de Phénicie bien reconnue, je vais, Monsieur, en tirer la preuve que je vous ménageois, pour vous convaincre qu'en rapprochant ce que Manéthon et Sanchoniaton rapportent de l'auteur qu'ils ont copié pour composer leur ouvrage, il n'est plus douteux que le passage mystérieux du premier sur les *lettres sacrées*, signifie qu'il a écrit sur des mémoires extraits de l'Ecriture sainte. En effet, Manéthon nous dit qu'il a *tiré son histoire des lettres sacrées dont Thoth* étoit l'auteur; Sanchoniaton de son côté nous apprend qu'il a aussi emprunté son histoire de *Thoth*. Quel étoit ce *Thoth ?* C'est celui, de l'aveu de Sanchoniaton, qui *a écrit sur les premières origines*. L'auteur phénicien ne nous laisse pas ignorer qu'il a copié l'historien qui traitoit *de ces origines*. On doit donc les retrouver dans l'ouvrage phénicien dont il ne nous reste plus que quelques fragments, qu'Eusèbe nous a conservés. Vous l'avez vu, Monsieur: la première phrase du livre de Sanchoniaton est exactement le premier verset de la Genèse, qui contient effectivement les *origines* du monde. Tout son ouvrage a dû être pris à la même source, c'est-à-dire, être également une copie de cette partie de la Genèse. Voilà donc le *Thoth* copié par l'écrivain phénicien, bien évidemment reconnu; c'est Moïse. Or, le *Thoth* de Sanchoniaton est le même que celui de Manéthon; le premier a tiré son ouvrage de celui de Moïse, donc le second, qui dit avoir également écrit d'après *Thoth*, a pris des livres de Moïse son histoire d'Egypte. Ainsi

quand nous lisons dans Manéthon, qu'il a *tiré ce qu'il écrivoit des colonnes sacrées qui étoient dans la terre Sériadique, sur lesquelles Thoth avoit écrit en langue et en lettres sacrées, traduites de la langue sacrée en langue grecque, en caractères hiéroglyphiques*, n'est-ce pas comme si nous y lisions en propres termes, que Manéthon a composé son histoire d'Egypte sur des extraits de l'Ecriture sainte ? Je me flatte, Monsieur, qu'après cette discussion, vous ne me demanderez plus de vous citer l'historien de l'antiquité qui certifie ces extraits sur lesquels l'histoire d'Egypte a été fabriquée; et qui ont été les matériaux mis en œuvre par Hérodote, et ensuite par Manéthon.

DIX-SEPTIÈME OBJECTION.

17. Un des objets de l'ouvrage de M. l'abbé du Rocher, est de rectifier ou plutôt de détruire par la chronologie des livres saints, celle de l'ancienne histoire d'Egypte, dont il présente comme fabuleuses toutes les dynasties, soit parallèles, soit successives. Ce projet de votre amour ne peut cadrer avec l'opinion du savant Fréret, qui, pour son érudition, valoit seul une académie. Car je sais d'un des amis de ce célèbre critique, qu'il regardoit la chronologie de la Bible, comme excellente, il est vrai, depuis Abraham, mais peu au-delà. Le savant Fréret pensoit que pour remonter à la VRAIE origine du monde où finissent les annales qui nous sont restées, il n'y a pas de meilleur guide que l'histoire naturelle. Une longue suite d'observations avoient encore convaincu cet homme célèbre, que les histoires anciennes sont plus vraies que les demi-savants ne se l'imaginent; que ce qui leur paroît invraisemblable ou inconséquent, ne l'est plus, quand on sait ne faire dire à ces historiens des premiers âges du monde, que ce qu'ils disent. Toutes ces assertions d'un homme du poids de Fréret sont de grands arguments contre le système de M. l'abbé du Rocher.

Sans contredit *Fréret* étoit un homme érudit; mais vous en croirez peut-être au témoignage d'une société

de philosophes auteurs du nouveau *Dictionnaire historique*. Or, voici ce que pensent de *Fréret* ces messieurs que vous ne pouvez suspecter de partialité, *Il auroit été à souhaiter*, disent-ils, QUE FRÉRET SUT MOINS, MAIS QU'IL SUT MIEUX, *Sa mémoire fit tort quelquefois à son jugement*[1]. Vous voyez que votre *héros* péchoit quelquefois *par le jugement*. Cette qualité cependant est essentielle à un critique. Quelque savantes qu'aient été les dissertations du fameux Fréret, elles ne doivent donc pas exciter l'enthousiasme de ceux qui savent apprécier les choses par le rapport qu'elles ont avec le vrai. Sans doute il seroit injuste de ne pas rendre hommage aux vastes connoissances de cet écrivain; mais qui ne sait qu'on n'a tant prôné son érudition, que parce qu'il l'a fait servir à attaquer de la manière la plus captieuse la révélation de nos livres saints? *L'examen des apologistes de la religion chrétienne*, manuscrit imprimé depuis sa mort, est peut-être le meilleur ouvrage de ce *philosophe*. Néanmoins M. l'abbé *Bergier* l'a combattu victorieusement. Je vous invite à lire cette réfutation.

Vous savez, dites-vous, *d'un des amis de Fréret*, *qu'il regardoit la chronologie de la Bible comme excellente, il est vrai, depuis Abraham, mais peu au-delà*. Selon vous, cette décision du docte critique doit embarrasser M. l'abbé du Rocher qui entreprend de renverser l'ancienne chronologie des dynasties égyptiennes par la chronologie sacrée.

Cet ami de Fréret qui vous a fait cette confidence, ne pourroit s'y prendre mieux pour confirmer l'opinion des gens de lettres cités plus haut, qui prétendent que la mémoire de Fréret *faisoit tort quelquefois à son ju-*

[1] Diction. histor. *verbo Fréret.*

gement. Est-il en effet rien de plus inconséquent que ce jugement de votre habile critique, qui admet *la chronologie de la Bible comme excellente depuis Abraham, mais peu au-delà?* Si Moïse est un chronologiste *excellent* pour toutes les époques écoulées depuis ce patriarche, pourquoi sa chronologie des temps antérieurs, seroit-elle moins certaine? l'histoire écrite par Moïse est un tissu de faits suivis, et tous engrenés, emboîtés, pour ainsi dire, les uns dans les autres. Si l'on croit à la véracité de cet historien dans une partie, il n'est pas possible de refuser d'y ajouter foi dans l'autre.

L'Histoire Sainte est la seule au monde où la suite constante des faits soit aussi caractérisée. Dans toute l'antiquité trouve-t-on des annales, où les faits historiques aient une contexture plus marquée? Aussi dans les livres de Moïse, la même chaîne qui unit les événements, lie également les dates. Dans cet ouvrage divin, les parties chronologiques et historiques sont inséparables, parce que les dates font partie essentielle des événements. Ainsi les faits et les dates ont la même certitude. C'est donc une bizarrerie de réduire l'autorité de la chronologie de Moïse, seulement aux temps écoulés *depuis Abraham*, et de ne pas cependant lui contester la qualité d'écrivain véridique dans toutes les autres parties historiques de son livre.

Pour qu'on pût rejeter la chronologie antérieure à ce patriarche, il faudroit avoir des monuments, si non plus certains, du moins aussi avérés, et des monuments contemporains. Or, où sont-ils ces monuments? Hérodote le plus ancien historien profane que nous connoissions, n'a guère écrit que quatre cents ans avant l'ère chrétienne. Faites attention, que la plupart des

anciens personnages dont l'histoire profane d'Egypte fait mention [1], n'auroient vécu (en supposant leur existence réelle) que depuis Abraham, ou dans le même siècle que lui. Ainsi l'histoire profane connue, qui ne s'étend pas beaucoup au-delà, n'a besoin que de cette époque et des temps qui la suivent. Le *philosophe Fréret* étoit donc un mauvais logicien ; en admettant *la chronologie de Moïse comme excellente, il est vrai, depuis Abraham, mais peu au-delà.*

Fréret, ajoutez-vous, *pensoit que pour remonter à la vraie origine du monde où finissent les annales qui nous sont restées, il n'y a pas de meilleur guide que l'histoire naturelle.*

Que voulez-vous dire, Monsieur, avec vos *annales qui finisssent à la vraie origine du monde ?* Pour se faire une idée de cette admirable histoire qui a précédé la création, il faut être initié dans les secrets de la philosophie moderne, et surtout avoir l'esprit bien imprégné des *époques de la nature* que nous a données M. de Buffon, pour nous apprendre la vraie manière dont fut formé le monde, et qu'il a septante-six mille ans d'antiquité tout juste.

D'après l'opinion publique, aujourd'hui irrévocablement fixée, sur le livre *des Epoques*, concluons, Monsieur, que si le naturaliste le plus propre à faire valoir les lumières qu'on se flattoit de tirer de l'étude de la nature sur la formation du globe, et en faveur de l'antiquité du monde, si M. de Buffon doué du plus beau génie, et un de nos plus grands écrivains, si le *Pline françois*, avec tous les préjugés du public en sa faveur, a échoué aussi tristement dans cette en-

[1] Excepté Ménès.

treprise, où cependant il a été secondé par mille collaborateurs qui lui ont fait part de leurs recherches et de leurs observations, si, dis-je, M. de Buffon, avec toutes ces ressources, s'en est aussi mal tiré, jugez combien, d'après *Fréret*, nous pouvons espérer de trouver dans l'*Histoire naturelle*, un *bon guide pour remonter à l'origine du monde, et à son antiquité!*

Une longue suite d'observations, continuez-vous, *avoit convaincu Fréret, que les histoires anciennes sont plus vraies que les demi-savants ne se l'imaginent, que ce qui leur paroît invraisemblable, ou se contredire, ne l'est plus, quand on sait ne faire dire à ces historiens des premiers âges du monde, que ce qu'ils disent.*

Vous ne pouviez, en vérité, m'apporter une preuve plus forte du cas que, dans vos principes, vous devez faire de la découverte de l'abbé du Rocher. Car il est précisément, sur l'article, du même avis que Fréret. Pour vous en convaincre, consultez *les observations préliminaires de l'Histoire véritable;* vous y verrez que l'auteur a exécuté ce que Fréret s'étoit contenté de penser. Il a démontré qu'il y avoit *plus de vrai dans les histoires d'Egypte écrites par les grecs Hérodote et Diodore, que ne se l'imaginoit* Fréret lui-même, qui de votre aveu, *valoit seul toute une académie.* M. l'abbé du Rocher a montré en quoi consistoit ce vrai, en le dévoilant. Il y a un plaisir infini, Monsieur, à vous avoir pour adversaire, vous prouvez en faveur de la thèse que vous avez envie de combattre.

DIX-HUITIÈME OBJECTION.

18. M. l'abbé du Rocher, avec sa découverte, renverse l'autorité dont Hérodote, comme historien, étoit en possession depuis plusieurs siècles. Pourquoi donc l'auroit-on appelé le père de l'histoire? Ainsi on peut opposer à votre savant, la prescription. D'ailleurs comment se livrer à la découverte de votre auteur! Il seroit bien dur pour les gens de lettres de renoncer au plaisir de lire désormais leur Hérodote, le plus éloquent historien des Grecs et le conteur le plus agréable.

On ne prescrit point contre la vérité; au tribunal de l'histoire cette *fin de non recevoir* ne fut jamais admise. Vous exaltez un peu trop l'autorité d'Hérodote. Si le glorieux surnom de *père de l'histoire* lui fut donné, il ne faut pas oublier qu'on a dit aussi qu'il étoit le *père du mensonge*. Depuis qu'on s'est adonné à la saine critique, combien de graves auteurs sont tombés dans le discrédit? Depuis que les érudits bénédictins ont composé *l'Art de vérifier les dates*, combien de titres de la plus haute antiquité, et qui appuyoient les prétentions qui paroissoient les moins équivoques, ont été reconnus pour *apocryphes*, et sont rentrés dans la poussière d'où on les avoit tirés!

Vous me représentez combien il seroit cruel et amer pour un homme de lettres de renoncer *au plaisir de lire son Hérodote*. Lit-on le *Télémaque* avec moins de plaisir, quoique ce soit un roman, et que tous les personnages qu'introduit l'admirable Fénélon, ne soient que des êtres allégoriques? Il y a vingt ans que tous les savants croyoient fermement que l'histoire de l'*île Atlantide* donnée par Platon dans le *Timée* et le *Critias*, étoit une histoire véritable; depuis que M. Baer [1] a démon-

[1] Voyez *Essai historique et critique sur les Atlantiques*, dans

tré que ce morceau de Platon n'étoit qu'une altération de Moïse, et que cette *Atlantide* n'avoit jamais existé, mais se réduisoit au fond à une description travestie de *la Judée*, en lit-on avec moins de plaisir *le divin Platon?* A ce sujet, permettez que je vous fasse observer combien le public est injuste et inconséquent dans ses jugements et sa conduite. Lisez M. Baer, et vous vous convaincrez par vous-même, que pour établir sa découverte concernant l'*Atlantique*, il se sert comme a fait M. l'abbé du Rocher, des rapprochements de traits tirés de Moïse et de Platon. Néanmoins la découverte du savant Suédois a été accueillie comme démontrée par un grand nombre de savants très-éclairés. Pourquoi donc l'auteur de l'Histoire véritable qui se sert exactement des mêmes procédés, ne mériteroit-il pas le même traitement? Est-il une seule objection qui ait pu tenir contre la masse des preuves dont ce savant étonne ses lecteurs, et accable ses adversaires?

DIX-NEUVIÈME OBJECTION.

19. **Votre auteur s'efforce d'établir que tout ce qu'on lit dans l'histoire des anciens rois d'Egypte, est une altération suivie des événements et des personnages de l'Ecriture sainte. Comment faire accorder ce systême singulier avec ce que raconte Hérodote du LAC MŒRIS, du LABYRINTHE, et des fameuses PYRAMIDES de ce pays! Car ces ouvrages portoient le nom des rois qui les avoient fait construire. L'existence de ces princes égyptiens doit donc être placée au même degré de réalité que celle des monuments dont ils furent les auteurs. En effet, est-il possible de concevoir que les Egyptiens montrassent, par exemple,**

lequel on se propose de faire voir la conformité qu'il y a entre l'histoire de ce peuple et celle des Hébreux, par Frédéric-Charles *Baer*, aumônier de la chapelle royale de Suède à Paris, professeur dans l'université de Strasbourg, membre de l'académie royale de Suède, etc.

le lac MŒRIS, et qu'Hérodote, qui l'avoit VU et qui ATTESTE L'AVOIR VU, ait écrit une vérité, quant à l'existence de ce lac, et n'ait donné qu'un mot travesti de l'Ecriture, quant au nom du lac? Il en est de même des pyramides. Hérodote en parle et cite le nom des rois CHÉOPS et CHÉPHREN qui les firent bâtir. Il a écrit d'après le témoignage de ses yeux. En fait de monuments publics d'une grande nation, où une tradition toujours soutenue d'âge en âge supplée aux histoires écrites, les choses et les noms sont individuellement vrais d'une vérité physique. Quel homme oseroit imprimer, en parlant de la colonne Trajane, qu'elle existe en effet à Rome, mais que le nom de Trajan dont elle est décorée, n'est qu'un mot altéré, par exemple, des anciens livres Sibyllins? Ainsi l'on peut presser M. l'abbé du Rocher par ce raisonnement. Le récit d'Hérodote sur le lac MŒRIS, le LABYRINTHE et les PYRAMIDES d'Egypte, fait partie de son histoire. S'il est impossible que son récit historique sur ces monuments authentiques soit une altération de l'Ecriture sainte, dès-lors la découverte de votre auteur croule de fond en comble; puisque, dans ses principes, s'ils sont conséquents avec eux-mêmes, les Egyptiens ont dû écrire toute leur histoire sur les mêmes traits de l'Ecriture. Or, il est absurde d'avancer que l'histoire égyptienne soit fabuleuse quant à ces monuments, donc elle ne l'est pas plus sur les noms des rois qui les ont fait construire; parce que la véracité de leur histoire sur un point de fait oculaire ne peut être morcelée. De là naît ce dilemme atterrant: Ou M. l'abbé du Rocher nie la réalité de ces monuments d'Egypte, ou il ne les nie pas. S'il les révoque en doute, il rejette la certitude historique qui émane du témoignage des sens. S'il admet les monuments, il est forcé d'admettre leurs auteurs comme ayant également existé, puisque leur existence tient à ces monuments. Donc Hérodote a écrit une véritable histoire, au moins quant à cette partie. Donc il est faux que TOUTE son histoire d'Egypte, DEPUIS MÉNÈS JUSQU'A AMASIS, ait été compilée et travestie de l'Ecriture, puisque MŒRIS auteur du lac, et CHÉOPS et CHÉPHREN qui firent les pyramides, entrent dans la longue chaîne de ces rois égyptiens. Voilà comme par un argument bien simple on peut faire évanouir tout l'ouvrage de M. l'abbé du Rocher.

C'est précisément là où je vous attendois, Monsieur; j'étois bien sûr que vous vous rabatteriez sur ces beaux

monuments. La tête exaltée par le souvenir de toutes ces merveilles qui excitèrent l'enthousiasme des écrivains de l'antiquité, et qui ravissent encore l'admiration des modernes, il est naturel que dans la crise où se trouve l'histoire d'Egypte, vous fassiez tous vos efforts pour sauver au moins le LAC MOERIS, le LABYRINTHE et les PYRAMIDES tant vantées de ce pays. Mais ne vous courroucez pas contre l'abbé du Rocher; il n'enlève pas à l'Egypte ses monuments. Il n'a garde sans doute de toucher à leur existence; mais quant à celle de leurs auteurs, MOERIS, CHÉOPS et CHÉPHREN, il la rejette, parce que dans ces noms il découvre des traces sensibles des événements et des personnages de l'Ecriture. J'ai donc encore une fâcheuse nouvelle à vous annoncer, c'est que ces trois individus qu'Hérodote a pris pour trois *majestés très-égyptiennes*, ne sont réellement que trois noms travestis de nos livres saints. Il n'est assurément pas difficile de concilier ces altérations avec la réalité des monuments dont on gratifie ces souverains. Cette discussion amènera naturellement la solution de votre longue objection.

Voyons d'abord ce qui regarde le lac que le roi *Mœris*, suivant l'histoire égyptienne, fit creuser pour la décharge des eaux du Nil, lorsque l'inondation seroit trop grande, et pour remplir les canaux, lorsqu'elle ne seroit pas assez considérable.

C'étoit, au rapport d'Hérodote, l'ouvrage le plus considérable qu'on ait jamais entrepris. Faut-il en croire cet historien sur tout ce qu'il en raconte? Il dit qu'il *l'a vu*. Sur cet article on ne peut le démentir; mais il donne à ce lac *trois mille six cents stades* de circonférence. M. l'abbé du Rocher oppose à ce récit, qu'à prendre le plus petit stade, évalué par M. d'Anville à cin-

quante toises, le lac eût eu plus de *soixante lieues*, ce qui n'est point facile à concevoir pour un lac creusé de main d'hommes jusqu'à cinquante brasses de profondeur. Aussi l'on ne peut s'empêcher de sourire sur l'embarras d'Hérodote, qui ne pouvoit deviner à quel usage on avoit employé la terre qu'on avoit décombrée, en creusant ce lac. L'auteur de l'*Histoire véritable*, d'après les voyageurs modernes, réduit les dimensions de ce lac à une demi-lieue de largeur, à une journée de chemin de longueur, et à douze ou quinze lieues de circuit; ce qui est encore beaucoup, dit-il, si ce lac a été creusé de main d'hommes. Voilà déjà Hérodote pris en défaut sur le premier article de son récit.

En outre, est-il certain qu'un roi d'Egypte appelé *Mœris*, ait fait creuser ce lac étonnant? Est-il bien vrai que les deux statues colossales placées sur un trône et portées par les deux pyramides qui, comme l'écrit Hérodote, s'élevoient de 300 pieds au milieu du lac, et qui occupoient sous les eaux un pareil espace, étoient l'image du roi *Mœris*, dont le lac avoit pris son nom?

M. l'abbé du Rocher répond, que le même Hérodote, qui atteste avoir *vu* en Palestine des inscriptions de *Sésostris qui avoit conquis la terre par ses épaules*, inscriptions copiées mot pour mot et seulement mal traduites de l'Ecriture, ne doit pas inspirer une confiance aveugle sur ces deux statues; d'autant plus que, suivant les voyageurs modernes, on n'en aperçoit plus de vestiges. Ce qu'il y a encore de singulier, c'est que les auteurs, tant anciens que modernes, ne sont pas d'accord sur la position du lac *Mœris*. Quoi qu'il en soit, sa réalité n'est point contestée par M. l'abbé du Rocher; mais, ne vous en déplaise, Monsieur, il lui enlève le nom du roi *Mœris*, comme personnage fabu-

lieux, et rétablit l'origine de ce nom, en faisant voir que c'est celui que portoit anciennement l'Egypte même. En effet, le nom de *Mœris* ou *Myris*, n'est, selon notre auteur qu'une corruption du nom de *Mesr* ou *Mesraïm*, qui est celui donné à l'Egypte dans le langage de l'Ecriture, même aujourd'hui chez les orientaux, qui le réduisent ordinairement à *Mesr*, et en particulier chez les Turcs, qui ont cette contrée sous leur domination. Je vous ferai grâce de la discussion grammaticale, par laquelle M. l'abbé du Rocher établit que le nom de *Mœris* est le même que celui de *Mesraïm*, mais défiguré. Notre savant a dû vous forcer, par ce que vous en avez vu jusqu'ici, à vous en rapporter un peu à lui, en fait de connoissances des langues anciennes.

Cependant je ne dois pas omettre deux observations que fait l'auteur de l'*Histoire véritable*, pour établir l'identité du nom de *Mœris* et de *Mesraïm*. La première, c'est que tout l'ouvrage d'Hérodote étant un travestissement des faits de l'Ecriture concernant l'Egypte, comme je vous l'ai suffisamment montré, il auroit été très-étonnant que les Egyptiens eussent oublié de tirer parti du nom de *Mesraïm* leur vrai fondateur, qui est nommé dans nos livres saints. Or, *Mœris* qui se trouve placé peu après *Ménès*, fabriqué sur *Noé*, et dont ils parlent comme *d'un roi mémorable* (rien de plus vrai, il étoit en effet leur père), a un rapport frappant avec *Mesraïm*, petit-fils de Noé. La seconde observation a quelque chose de plus surprenant. Après un autre nom que les Egyptiens donnent à *Mœris*, on trouve pour son successeur immédiat un certain *Kaiachós* ou *Chœachos* suivant *Jule-Africain*, *Choos*, suivant *Eusèbe*. Or on lit justement dans l'Ecriture, *Chus* nommé avant *Mesraïm* son frère. Avouez, Monsieur, qu'il fau-

droit être bien difficultueux pour chicaner M. l'abbé du Rocher, qui prétend que *Chæachos*, *Choos*, *Chous*, est incontestablement *Chus* frère de *Mesraïm*, grossièrement écorché par les Egyptiens. Vous en croiriez bien peut-être à Eupolème, *auteur païen* que cite Eusèbe [1], et qui dit que *Chum* ou *Chus* est le frère de *Mesraïm*, père des Egyptiens. Résumons. *Choos, Chous*, chez les historiens profanes de l'Egypte, suit *Mœris*. Dans l'Ecriture, le nom de *Chus*, se lit également à côté de celui de *Mesraïm*. Ce parallélisme quant à la partie chronologique, ne permet donc pas de douter que *Mœris* et *Mesraïm* ne soient le même personnage. Celui-ci n'étant que le fondateur de la colonie d'Egypte, à qui il donna son nom, voulez-vous savoir pourquoi, sans admettre *Mœris* comme un roi qui ait vraiment existé, ce nom a décoré le lac? La raison en est fort simple. Il a été ainsi nommé, parce que c'étoit le grand lac de *Mesr* ou *d'Egypte*, son lac par excellence, comme on dit, le lac de Genève, le lac de Constance.

Passons au *labyrinthe*. L'histoire d'Egypte fait mention de plusieurs. Elle en attribue un au roi *Labarès*, un autre au roi *Marus*, dont Diodore parle ainsi [2] : « Après la mort d'*Actisanès*, les Egyptiens étant redevenus maîtres de leur royaume, élevèrent sur le trône un roi de leur nation, appelé MENDÈS, et par d'autres MARUS ou MARRUS. Celui-ci ne fit aucune expédition militaire; mais il se construisit un tombeau appelé *labyrinthe*, moins admirable par la grandeur de l'ouvrage, qu'inimitable par l'art singulier avec lequel tout y étoit disposé. »

Enfin un troisième labyrinthe étoit celui qu'on disoit

[1] Euseb. Prép. évang. liv. 11. chap. 17.
[2] Diod. l. 1, n. 59.

avoir été construit par les *douze rois*. Hérodote [1] en fait la description d'après l'édifice même, qui, dit-il, existoit de son temps. Il rapporte qu'il étoit partagé en douze grandes cours. Il y compte jusqu'à *trois mille cinq cents chambres dans le haut*, qu'il assure *avoir vues, et autant dans le bas qu'on ne voulut pas lui laisser voir; parce qu'on y nourrissoit les crocodiles sacrés*. Cet historien ajoute, qu'il ne pouvoit revenir de son étonnement, à la vue de toutes les issues et les détours de cet immense édifice.

« Je ne prétends nullement, dit M. l'abbé du Rocher, révoquer en doute que les Egyptiens aient » construit de pareils édifices, puisqu'il y en a encore » des restes qui existent; mais outre qu'ils varient » eux-mêmes sur leurs fondateurs, toute leur histoire, » comme on le voit de plus en plus, n'étant qu'un extrait de l'Ecriture qui n'a pas daigné parler de *leurs* » *labyrinthes*, on peut croire que sur quelque convenance, ils y auront cru retrouver les auteurs de ces » monuments qu'ils ne connoissoient plus, dans le » temps que leur histoire a été composée ». (V. hist. vérit. tom. 3, pages 240, 241.)

Cette réflexion du savant auteur me paroît très-judicieuse. C'est un fait qui n'est plus douteux, que toute l'histoire d'Egypte est une copie travestie de l'Écriture. Si donc elle eût fait mention des labyrinthes de leur pays, les Egyptiens n'eussent pas manqué de travestir aussi cette partie de son récit, et dès-lors ils eussent métamorphosé leurs propres labyrinthes en quelque autre édifice bizarre, tout comme nous les avons vus, sur la ressemblance du nom de *phànech*, faire de Joseph l'oiseau *phénix*, et du passage des Hébreux

[1] Hérod. II. 148.

(*Abrim*) à travers la mer Rouge, la grande ville d'*Abaris*, qui avoit de *grandes murailles des deux côtés:* quoiqu'au nom de Joseph qui avoit gouverné leur pays, et au trait de la mer Rouge, événement arrivé au sujet de leur nation, ils n'eussent pas dû certainement se méprendre. Mais il n'en a pas été de même de leurs labyrinthes; il n'y avoit rien à ce sujet à piller dans l'Ecriture, qui n'en dit pas un mot. Qu'ont-ils donc fait? Toujours dans leur système, de mettre à contribution les livres des Hébreux, qui étoient toute leur ressource pour donner à leur histoire fabriquée quelque intérêt et un air de vérité, ils ont attribué leurs labyrinthes, sur des convenances plausibles, à des rois forgés sur des noms de l'Ecriture. Ici, Monsieur, l'auteur de l'*Histoire véritable* remplit sa tâche comme à l'ordinaire; il justifie sa découverte sur l'altération des noms des auteurs des labyrinthes, comme il l'a fait sur tout le reste. Ainsi les rois *Labarès*, *Marus*, *Marrus*, ou *Mendès*, vous allez voir que ce sont des êtres de raison, ou plutôt des personnages masqués, qui assurément ne pensèrent jamais à construire des labyrinthes. Sous les auspices de M. l'abbé du Rocher, j'ose vous assurer que le roi *Labarès* n'eut rien de commun que le nom avec le labyrinthe qu'on lui impute.

En effet, eussiez-vous jamais cru que le mot *Labarès* ne fût que les deux noms hébreux des ancêtres de Moïse, joints l'un à l'autre? Le dévoilement est d'autant plus sensible, que le nom d'*Ammerès* suit celui de *Labarès*. Or rappelez-vous que précisément *Amram* étoit le nom du père de Moïse.

Observez, Monsieur, le procédé de M. l'abbé du Rocher. Guidé par ce principe incontestable, que dans

toute histoire même défigurée, il règne une harmonie nécessaire, comment s'y prend-il pour dévoiler les traits de l'histoire égyptienne? il examine le personnage qui précède ou qui suit celui dont l'obscurité semble vouloir échapper à ses recherches. Par ce moyen presque toujours dans le personnage précédent ou subséquent, dont le nom est plus reconnoissable, parce qu'il est moins altéré, il saisit la clef du dévoilement principal. Vous venez de le voir pratiquer cette méthode sur le trait de *Labarès*. S'il lui étoit difficile de découvrir que c'étoit le nom travesti des aïeux de Moïse, *Ammerès* levoit entièrement le voile. Car assurément il ne lui failloit pas de grands efforts pour deviner que cet *Ammerès* n'étoit que le nom un peu dénaturé d'*Amram* père de Moïse. Aurez-vous encore la bonhommie de croire que ce prétendu *Labarès* est auteur du labyrinthe qui porte son nom? N'est-il pas plus simple et plus sensé d'admettre que ce monument n'a été imputé à ce monarque chimérique que sur l'analogie du nom?

Quand il est question de labyrinthe, il faut se munir d'un fil pour ne pas s'y égarer et s'y perdre. L'histoire de la famille de Moïse est celui qui, saisi par M. l'abbé du Rocher, le conduit au dévoilement des noms donnés aux autres labyrinthes.

Dans un récit altéré, qui avoit trait à Moïse et aux siens, il étoit très-conséquent que *Marie* sœur de celui-ci s'y rencontrât. Aussi son histoire nous fournit-elle l'explication très-heureuse du nom du second labyrinthe. C'est celui de *Marus*, *Marrus* ou *Mendès*. Déjà, à l'étiquette du nom, la ressemblance saute aux yeux. Faites attention que l'historien d'Egypte dit, qu'elle se fit *construire un tombeau appelé labyrinthe*. M.r

l'abbé du Rocher nous apprend que le miracle des cailles, qui eut lieu dans le désert, où se trouvoit *Marie*, devenue le roi *Marus*, s'opéra à QBRUTH HETHAVE, qui veut dire les *tombeaux de concupiscence*. QBRUTH signifie donc *tombeaux ;* de plus ETHAVE est, à une lettre près, le même mot qu'ETHAE, qui signifie *errer*, *égarer*. Un labyrinthe est un édifice où l'on court risque d'*errer* et de *s'égarer*. Pour des copistes égyptiens, qui avoient déjà la tête affectée des labyrinthes du pays placés sous leurs yeux, que falloit-il de plus que deux mots hébreux, qui leur peignoient l'idée *de tombeau et d'égarement*, pour faire rayonner à leur esprit le *tombeau* appelé *labyrinthe*, que se fit construire leur roi *Marus ?*

M. l'abbé du Rocher, avec la même facilité, nous démasque le nom de *Mendès*, que portoit également *Marus*. Marie sœur de Moïse, vrai prototype de ce personnage, en punition de ses murmures, fut frappée de la lèpre, et fut séparée du reste du peuple; ainsi elle fut retranchée de la société. Or, le mot hébreu qui exprime cette *séparation*, cette *excommunication* est MND *amotus*, *separatus*, dérivé de MNDE *excommunicans*. Disputerez-vous, Monsieur, sérieusement à M. l'abbé du Rocher, que MNDE et MENDÈS confraternisent d'une manière très-particulière ?

L'auteur de l'*Histoire véritable* ne paie pas ses lecteurs de mots; il leur donne des faits. C'est le grand procédé qu'il emploie, et il en fait ici également usage. L'histoire d'Egypte remarque que *Marus* ou *Mendès*, *ne fit aucune expédition militaire*, et par conséquent aucun campement. Tout justement l'Ecriture dit que *Marie séparée*, *excommuniée* fut obligée de *demeurer hors du camp*. Le roi *Marus* placé ainsi *hors du camp*

ne pouvoit qu'avoir des idées très-peu militaires; ce ne dut pas être le *Frédéric* des Egyptiens.

Quant au troisième labyrinthe, M. l'abbé du Rocher nous indique l'origine de l'attribution qu'on en fit *aux douze rois*, en nous faisant remarquer que le mot *égarement* ÈTA, qui signifie *peccare, propriè errare, vel aberrare*, est répété un grand nombre de fois dans l'Ecriture, à l'occasion du partage *des douze tribus*, qui ont été changées en douze rois, et de Jéroboam en particulier, qui fit tomber dans l'idolâtrie, qui *égara* les tribus schismatiques; aussi les Egyptiens lisant dans leurs mémoires altérés de l'Ecriture, qu'il y étoit question d'une *maison qui s'égara*, *qui erra*, c'est-à-dire, dans le style des livres saints, la maison de Jéroboam qui s'éloigna de Dieu, ces expressions durent les porter naturellement à prendre au pied de la lettre *cette maison*, au sujet de laquelle on parloit tant *d'égarements*, pour un labyrinthe où il y a beaucoup de détours. Dans toute son histoire, dont le système entier est maintenant mis au grand jour, Hérodote nous a donné cent exemples de bévues aussi singulières que celle *d'une maison qui s'égare*, confondue avec un labyrinthe où l'on se perd dans des tortuosités.

Ce qui met le comble à la vraisemblance du plagiat de l'historien, c'est que la *division des douze tribus* présentant l'idée de *douze*, les copistes ont imaginé *douze rois*, dont *Psammitique* est le dernier, ainsi que nous l'avons vu; or, comme le labyrinthe contenoit *douze* cours immenses, il étoit très-conséquent de gratifier d'une cour chacun de ces souverains. C'est ainsi que ce superbe monument leur a été attribué. Quand il s'agit de débrouiller toute la suite d'une histoire aussi grossièrement défigurée, tout homme qui n'est pas do-

miné par la prévention, avouera que ces rapports de noms tirés de l'Ecriture avec ceux des auteurs des labyrinthes, ne peuvent passer pour des effets du hasard; ou bien il faut soutenir que le hasard est un être qui ne manque pas d'esprit, et dont l'esprit a de la suite.

Comment croire après cela à la réalité des personnages auxquels on attribuoit la construction de ces édifices? la diversité des opinions des anciens sur cette matière fourniroit elle seule, à quiconque raisonne, un motif suffisant pour rejeter tous les auteurs de ces labyrinthes, malgré même l'autorité des écrivains les plus accrédités. Car parmi leurs opinions sur cet article, il en est de si bizarres, qu'on ne peut absolument les admettre sans absurdité. En effet, Monsieur, vous êtes sans doute bien persuadé que jamais un crocodile, quelque *sacré* que le supposât la superstition ridicule des Egyptiens, n'a pu être le fondateur d'un labyrinthe. Cependant Pline, le judicieux Pline, ce naturaliste, ce philosophe si éclairé, si vous pesez l'autorité d'un témoignage aussi grave que le sien, vous forceroit d'adopter sur cet objet l'ineptie la plus complette.

« On voit, dit cet auteur, en Egypte dans le nome » Héracléopolite le premier labyrinthe qui a été cons- » truit, à ce qu'on prétend, il y a quatre mille six » cents ans, par le roi PÉTÉSUCCUS,...., quoiqu'Héro- » dote dise que c'est l'ouvrage de plusieurs rois dont » le dernier est *Psammitique* ». Pline ajoute que l'on varie sur l'objet de la construction de ce labyrinthe. Les uns en font un palais, les autres un *tombeau*, la plupart pensent que c'est un monument consacré au soleil, et c'est l'opinion la plus commune.

Vous n'imagineriez pas, Monsieur, ce que c'est que ce PÉTÉSUCCUS de Pline; c'est, nous apprend M. l'abbé

du Rocher, le nom du *dieu crocodile*, car *Phtha* étoit le nom de Dieu chez les Egyptiens; et on lit dans Strabon que le *crocodile sacré* étoit appelé *Suchus*. Ainsi rapprochez du mot *Phtha* celui de *Suchus*, et vous démasquerez le PÉTÉSUCCUS auteur du labyrinthe. Cet édifice ayant été en partie destiné aux crocodiles sacrés, comme le rapportent Hérodote et Strabon, voilà l'origine de la bévue. Cette méprise, qui d'un crocodile fait un personnage sérieusement nommé le roi *Pétésuccus*, est des plus lourdes, sans contredit; cependant vous voyez Pline, homme très-sensé, y donner en plein, il est vrai, sans s'en apercevoir. Croyez après cela aux histoires égyptiennes. Je vous le répète, M. l'abbé du Rocher n'attaque pas l'existence des labyrinthes qu'on faisoit voir en Egypte; mais ce qu'il nous annonce de celui de *Minos en Crète*, où de l'aveu de plusieurs anciens, il n'y en eut jamais, ne seroit-ce pas une forte raison de nous les faire suspecter de faux, bien plus que les noms des auteurs de ces monuments? Car le savant abbé nous prévient qu'il prouvera dans l'ouvrage qu'il prépare pour dévoiler les mythologies, que *Minos est un personnage formé sur des traits d'Abraham... et qu'on verra comment s'est formée la fable du labyrinthe de Crète*. (Hist. vérit. tom. 1, pag. 319.) Il me semble qu'une pareille annonce, de la part d'un savant tel que M. l'abbé du Rocher, est faite pour amortir un peu votre enthousiasme sur les labyrinthes d'Egypte. D'ici là, peut-être quelque autre érudit, très-versé dans la connoissance des antiquités égyptiennes, pourroit contribuer à réformer vos idées sur cette matière. A cet effet je crois devoir vous citer un morceau curieux du savant Pluche, qui me tombe dans ce moment entre les mains.

En parlant de *l'origine de l'ordre sacerdotal si ancien dans l'Egypte*, *et dont la principale fonction fut toujours l'étude du ciel et l'inspection des mouvements de l'air*, *il* dit que c'est à cette institution *qu'il faut attribuer la célèbre* TOUR *où cette compagnie étoit logée... cette tour*, ou ce palais, *étoit distribuée en autant d'appartements qu'il y avoit de mois dans l'année*, *et l'on y plaçoit les figures significatives qui avoient rapport à chacun de ces mois*, *pour apprendre aux jeunes prêtres qu'on y élevoit*, *l'ordre et la police égyptienne. Cette demeure des prêtres et ces figures ne devinrent des mystères qu'avec le temps et par l'ignorance. Ce qui est si vrai, qu'anciennement ces figures et les cérémonies des initiations ou des instructions*, *se montroient à tout le monde*, *comme nous l'apprend Diodore de Sicile* (liv 5.).... Cette *tour*, *ce palais sur la structure duquel* ON RAFFINA BEAUCOUP AVEC LE TEMPS, *se nommoit alors tout simplement*, *et sans aucun mystère*, LE LABYRINTHE, *c'est-à-dire*, LA TOUR. A ce sujet, l'auteur cite le mot hébreu BIRANTA *tour*, qui avec l'article ou l'affixe L fait LABIRANTA, *la tour*, le *palais*, comme on peut le voir, dit-il, dans le SECOND LIVRE DES PARALIPOMÈNES 17, 11. (Hist. du Ciel, tom. 1, pages 46, 47 et 221.)

Remarquez, Monsieur, cette singularité. Voilà le mot *labyrinthe* qui se trouve décidément dans l'Ecriture sainte. M. l'abbé du Rocher vous avoit fait voir seulement que les noms des auteurs de ce monument public étoient tirés de nos livres saints, et vous combattiez cette découverte ; maintenant Pluche, qui certainement n'avoit aucun complot avec M. l'abbé du Rocher, pour vous séduire par des *étymologies*, vous montre que le nom même de *labyrinthe* a été pillé du

langage de nos livres saints. Vous devez donc vous élever encore plus contre l'assertion de l'érudit *historien du Ciel.*

D'abord, il étoit probable que vous en seriez quitte pour les noms des auteurs de cet édifice; ici c'est bien plus : on enlève à vos Egyptiens jusqu'au nom de leur labyrinthe. D'après le LABIRANTA de Pluche, déterré dans le livre des Paralipomènes, c'est donc un fait, même indépendamment de l'*Histoire véritable*, que ces Egyptiens, pour désigner leurs monuments publics, ont mis à contribution la langue de l'Ecriture sainte. L'eussiez-vous jamais pensé, que ce labyrinthe, ce fameux labyrinthe, que d'après les Grecs, vous représentiez comme un bâtiment bizarre, sans but et sans objet, destiné à faire rire aux dépens des *badauts* de l'Egypte, et à les attraper, quand sans méfiance et sans précaution ils osoient s'introduire dans ce cauteleux édifice, ne fût tout simplement qu'un vaste observatoire en forme de *tour*, où étoit tracée la marche des corps célestes, et où par conséquent devoit se trouver grand nombre de contours et de détours; image du cours irrégulier des astres? Convenez-en, Monsieur, vous devez être tout étonné d'avoir pris pour un édifice magique, le *séminaire* des jeunes élèves du sacerdoce égyptien, dont la profession avoit, comme vous savez, pour un des objets principaux l'étude de l'astronomie. Apprenez donc au sujet de ces labyrinthes, combien il faut rabattre des récits de tous ces grecs, les seuls qui nous ont transmis la connoissance des monuments de la haute antiquité profane, et dont l'imagination exaltée qui embellissoit tout sous leur plume, ne leur a rien fait voir qu'à travers le prisme du merveilleux.

Parcourons maintenant, Monsieur, les anciennes *pyramides* d'Egypte. En se promenant au milieu de

ces monuments qui ont survécu aux révolutions de tant de siècles, et dont l'inébranlable solidité ne succombera que sous le coup qui doit renverser la machine entière de l'univers, le philosophe se sent pénétré de la plus profonde vénération pour l'antiquité.

Il admire ces Egyptiens, il s'extasie sur cette nation, qui dans ses édifices gigantesques, peignoit la grandeur de ses idées. Aux yeux du sage, quelle différence entre les édifices publics de nos empires modernes et ceux des anciens! Qu'on rapproche de ces majestueuses PYRAMIDES, nos galants VAUX-HALIS et nos élégants COLYSÉES; c'est alors qu'on sent que s'il est agréable d'être François, on devoit être tout fier d'être Egyptien. De là, les regrets de feu Voltaire sur la perte des anciennes annales d'Egypte, qui sans contredit nous auroient donné la description de ces merveilleuses pyramides. Il reproche à Moïse le silence qu'il garde sur cet objet.

« Il est étonnant, dit-il, que l'auteur (de la Genèse) ne parle pas (de plusieurs pyramides qui existoient de son temps), et qu'il n'en soit jamais fait » *la moindre mention* dans l'Ecriture.... Il est triste » pour les curieux, ajoute-t-il, que l'auteur des livres » Juifs ne nous ait pas dit un seul mot des anciens mo» numents de l'Egypte [1].

[1] Voyez *la Bible expliquée* par Voltaire, tom. 1, pag. 115. liv. v. M. de Voltaire pouvoit avec bien plus de raison s'étonner de ce qu'Homère, le plus ancien auteur profane dont nous ayons les écrits, n'ait rien dit des pyramides construites long-temps avant lui, quoiqu'il parle de l'Egypte, de Thèbes et de ses cent portes. Quand M. l'abbé Guérin aura publié la découverte qu'il a annoncée concernant l'Iliade, on n'aura plus de peine à concilier le silence d'Homère avec l'existence des pyramides, bien antérieures à son siècle.

Sans doute l'historien de la Genèse n'est entré dans aucun détail sur les pyramides. Nos livres saints, qui sont le désespoir de toutes les passions humaines, ont voulu n'attacher aucune importance à tous ces trophées de la vanité de l'homme. Si cependant elle vouloit triompher de ce que l'ouvrage de ses mains subsiste encore dans ces masses énormes de pierres entassées les unes sur les autres, et qui semblent affronter la faulx impitoyable du temps, que l'orgueil humain s'abaisse, en observant que la divine Providence a permis qu'on ignorât même les vrais noms de ceux qui ont fait construire ces monuments fastueux.

Mais sous un autre rapport, ils servent à la faire exalter. Nous venons d'entendre le chef des philosophes modernes s'exhaler en plaintes contre l'historien *de la Genèse*, qu'il accuse de nous avoir privés d'une dissertation qu'il nous devoit sur les *pyramides d'Egypte*. Rien de moins fondé que ce grief de la philosophie contre Moïse. Car qu'elle apprenne que tout ce que nous pouvons savoir par les anciennes histoires profanes concernant les pyramides, *est uniquement ce que les Egyptiens en ont trouvé ou cru retrouver dans l'Histoire-Sainte.*

Voilà une autre assertion du savant abbé du Rocher. Elle va peut-être, Monsieur, vous faire encore jeter les hauts cris contre la singularité de sa découverte sur l'histoire d'Egypte. Quoi! direz-vous, jusqu'à la construction des pyramides, Hérodote a tout pillé de l'Ecriture! ces pyramides qui furent élevées par des rois dont il nous marque les noms; ces pyramides qui n'eurent aucun rapport avec l'histoire des Hébreux, et que dès-lors les Egyptiens, copistes des livres saints, n'ont pu être tentés d'aller chercher dans l'Ecriture, ces py-

ramides dont la construction, dit notre *grand Voltaire*, *est placée par les Coptes* (ou Egyptiens modernes) même *dès avant le déluge universel !*

Oui, Monsieur, tout ce que vous et moi avons lu, ou pouvons avoir lu, dans *Hérodote*, *Diodore* et autres anciens sur ces monuments égyptiens, est emprunté de nos livres saints. D'après les explications de M. l'abbé du Rocher, vous jugerez s'il prouve la thèse qu'il avance, que *tout ce que les auteurs profanes contiennent d'historique touchant la construction des pyramides, se réduit à ce que raconte l'Ecriture des travaux des Israélites en Egypte ;* quoiqu'elle n'en dise pas assez pour satisfaire la curiosité si naturelle à l'esprit humain.

Je vais d'abord mettre sous vos yeux le passage de nos livres saints, qui a été le canevas qu'ont brodé les copistes égyptiens avec leur maladresse ordinaire. « Pharaon, dit l'Ecriture, établit des surveillants pour » écraser de fardeaux les Israélites. Ils construisirent » les villes *des tabernacles*, *Phithom et Ramessès*. » Pour remplir leur vie d'amertume, on les em- » ployoit à tous les travaux pénibles de brique et de » mortier, et aux corvées les plus dures des ouvrages » publics [1]. »

L'auteur de l'*Histoire véritable* soutient que *cette oppression des Hébreux*, nous présente la clef de tout ce que les auteurs profanes ont écrit sur les pyramides. Le savant auteur observe d'abord qu'Hérodote en

[1] Præposuit itaque Pharao (iis) magistros operum ut affligerent eos oneribus..... ædificaveruntque urbes tabernaculorum Pharaoni Phithom et Ramesses... atque ad amaritudinem perducebant vitam eorum operibus duris luti et lateris, omnique famulatu quo in terrâ operibus premebantur. (*Exod.* I. 11 *et* 14.)

attribue la construction aux rois CHEOPS et CHÉPHREN. Diodore appelle celui-ci CHABRYIS ou CHABRYÈS. M. du Rocher fait voir que CHEOPS ou CHÉPHREN, viennent du mot hébreu CHAB, CHÉEB ou CHEOB, qui signifie *affliction*, et qui est employé dans l'Ecriture. Quant au mot CHABRYIS, ou CHABRYÈS, c'est l'indication du peuple sur lequel tombe cette *douleur* ou *affliction*. CHABRI ou CHABRYÈS, et le nom d'ABRI qu'on prononce HIBRI fortement aspiré, c'est-à-dire, celui même du peuple HÉBREU. Ainsi ces deux noms de rois CHEOPS, CHABRYÈS, se trouvent être évidemment les deux mots qui veulent dire AFFLICTION DES HÉBREUX. Comme Moïse travailla à les en délivrer, ce trait a dû faire germer un autre personnage fabuleux sous la plume d'Hérodote. En effet, il parle au sujet de ces pyramides d'un pasteur appelé *Philition*. C'est justement le mot PHLITE, qui en hébreu signifie *délivrance*, et l'Ecriture s'en sert pour dire *la délivrance d'Israël*, laquelle vint après l'*oppression* que Pharaon leur fit éprouver. C'est ainsi que la *délivrance* miraculeuse des Israélites qui, comme nous avons vu, furent connus en Egypte sous le nom de *Peuple-pasteur*, a servi à fabriquer au sujet des pyramides, le pasteur *Philition*. Si quelque critique vétilleur entreprenoit de contester l'analogie frappante qui se trouve entre les mots *Philition* et PHILITE; nous lui opposerions les traits suivants rapportés par Hérodote, qui achèvent de lever entièrement le voile. Après avoir attribué aux rois *Chéops* et *Chéphren* les pyramides les plus considérables, il dit que *les Egyptiens ne vouloient pas même nommer ces rois*, TANT ILS LES DÉTESTOIENT. Il ajoute que le premier des deux *fut un très-mauvais roi, qu'il fit fermer tous les Temples*, et INTERDIT

LES SACRIFICES, *ensuite obligea tous les Egyptiens à travailler pour lui.* Qui peut méconnoître ici Pharaon qui condamne les Israélites à des travaux pénibles pour son compte, comme le porte le passage de l'Ecriture cité plus haut, et qui empêche Moïse et son peuple d'aller *sacrifier dans le désert?*

Ce qui met le comble à la certitude de ce dévoilement, c'est que les personnages les plus mémorables du temps de l'oppression des Israélites, *Moïse* et *Aaron* son frère, n'ont pas été oubliés dans l'histoire des pyramides. Les Egyptiens ont pris si peu de précaution pour masquer leur plagiat dans cet endroit, que les noms des personnages de l'Ecriture sont à peine altérés, et très-reconnoissables. En effet, selon quelques auteurs égyptiens, la plus grande des pyramides étoit d'AMRÆUS; la seconde, d'AMMOSIS; la troisième, d'INARON. Sous ces trois noms réunis il est aisé de deviner *Moseh* ou *Moïse* dans *Ammosis; Aaron* son frère, dans *Inaron;* et *Amram* leur père dans *Amræus.*

Cette *oppression* du peuple hébreu fut suivie de sa délivrance par le prodige du passage de la mer Rouge. Et c'est ce qui va résoudre, Monsieur, l'objection que vous empruntez du *grand Voltaire*, qui sur le témoignage des *Coptes*, *plaçoit la construction des pyramides dès avant le déluge universel.* M. l'abbé du Rocher vous a déjà appris que le nom de *Typhon* chez les Egyptiens, en arabe *Tufan*, en chaldéen *Tuphna*, signifioit *inondation*, *submersion.* La catastrophe de la mer Rouge, où périt l'armée de Pharaon, fut une *submersion.* Cette idée se mêla dans l'esprit des Egyptiens avec l'inondation du déluge universel. Les traditions qui leur restoient, que quelques-unes des pyramides avoient été construites avant une *grande submersion*,

s'étant obscurcies avec le temps, cette inondation, qui dans le vrai n'étoit que celle de la mer Rouge, fut confondue avec le déluge ; la construction des pyramides fut également transportée à une date antérieure à l'inondation du genre humain. L'auteur de l'*Histoire véritable* apporte une preuve incontestable de cette erreur chronologique, en montrant qu'avant le Pharaon que ces mêmes Coptes font périr dans l'inondation, prise pour le déluge universel, on trouve en remontant, à peu près les mêmes noms de rois que les Arabes dans leur liste placent avant le Pharaon qui fut submergé dans la mer Rouge. On peut citer pour exemple, le roi SAURID [1] qui, suivant les Coptes, est auteur des pyramides, et qui, disent-ils, *est enseveli avec tous ses trésors*, dans une de celles qu'il fit construire. Ce nom de SAURID est presque littéralement le nom hébreu XRID, qu'on prononce SCHARID, qui signifie *resté, sauvé, échappé* d'un danger. Ce nom a donc le même sens que le PHILITION dont nous avons parlé plus haut. On voit que c'est toujours l'idée dominante de l'oppression des Israélites, qui furent délivrés de leur captivité par leur évasion miraculeuse. Les Egyptiens, dit M. l'abbé du Rocher, ayant perdu la signification des mots, ont dû naturellement défigurer les noms. Il observe très-judicieusement que l'inondation du déluge universel, confondue avec la submersion de la mer Rouge, ayant par une méprise très-conséquente, fait déplacer et reculer les époques de la construction des pyramides, le rétablissement de ces dates s'opère très-facilement par la substitution du désastre de la mer Rouge, au grand déluge de l'univers.

[1] Histoire universelle, trad. de l'Anglois, t. 1, pag. 501.

La construction des pyramides a un tel rapport avec le peuple hébreu, que Manéthon [1] attribue la plus grande à un certain SORIS, après lequel il nomme deux SUPHIS. Ces deux mots SORIS-SUPHIS, en retranchant la terminaison IS donnée par les Grecs, se réduisent à SORSUPH, qui revient à OSARSIPH. Vous avez affaire ici, Monsieur, à Manéthon qui nous apprend lui-même que Moïse a été appelé OSARSIPH. Accuserez-vous ce prêtre égyptien d'être un homme *à étymologies?*

Concluons de ces différentes explications, qu'à prendre les noms de tous ces constructeurs des pyramides marqués dans les histoires profanes, il n'est plus douteux qu'ils ne soient copiés de nos livres saints travestis.

M. l'abbé du Rocher passe ensuite aux motifs de la construction de ces grands monuments; ce qui lui fournit une autre preuve, en faveur de sa découverte sur les pyramides. Pline [2] rapporte qu'elles furent construites, selon quelques auteurs, parce que les rois d'Egypte voulurent *empêcher le peuple d'être oisif.* Ce rapport se trouve dans ce que dit Pharaon indigné contre les Israélites, et déterminé à les excéder de travaux. « Ce peuple, dit-il, s'est extrêmement multiplié. » Vous voyez que leur nombre s'est beaucoup accru; » combien s'accroîtroit-il davantage, si on lui don- » noit *quelque relâche dans son travail* [3]? » Les traces des idées qui firent donner pour motif de la construction des pyramides la crainte de l'oisiveté d'un peuple nombreux, sont donc ici fort sensibles.

[1] Joseph, liv. 1, *contrà Apion.*
[2] Liv. 36. cap. 12.
[3] Exod. 5. 5.

Pline ajoute que le second motif des monarques d'Egypte, en élevant les pyramides, étoit de ne pas laisser *des trésors à leurs successeurs*. On est agréablement surpris de trouver que ces noms Ari Mschnuth, qui expriment en hébreu les grands ouvrages que bâtirent les Israélites pendant leur oppression, et que la Vulgate rend par *villes des tabernacles*, sont traduits *villes des trésors* par le Paraphraste chaldéen et par *Sanctès-Pagnin*, auteur de la version employée dans la Bible de Vatable.

On sait de plus (et Diodore le rapporte), que les pyramides étoient destinées à servir de tombeaux où les corps des rois d'Egypte étoient conservés précieusement. On trouve encore dans la plus grande de celles qui sont près du Caire, un tombeau dont on peut voir la description dans les relations des voyageurs. Un autre sens que présente le mot *Mschnuth* de l'Ecriture sainte, convient très-bien avec cette idée de sépulture. Car outre qu'il signifie *trésors*, il veut dire également un lieu où l'on garde quelque chose.

En admettant que le mot *Mschnuth* signifie *lieu de dépôt*, cette interprétation me suggère une explication qui naît de celle de M. l'abbé du Rocher, et qui se rapporte à l'objet que se propose ici ce savant auteur. En effet, le Dictionnaire hébreu [1] interprétant les *Mschnuth* par *apothecæ*, *promptuaria*, *penuaria*, *cellaria*, *armamentaria*, nous donneroit les pyramides, comme des *magasins*, des *greniers publics*; c'est le sens adopté par *Vatable* et *Ménochius*. Cette version nous conduit au dévoilement des deux monuments que

[1] Mschnuth, *thesauri*, *fiscus*, promptuaria, pennaria, armamentaria, cellaria, apothecæ, *tabernacula*. (*V. le Dict. hébr. de Giraudeau.*)

construisirent les Israélites : car ce texte, *ædificaverunt* ARI MSCHNUTH *Phithom et Ramessès*, pourroit être dès-lors traduit de cette manière! *Ils bâtirent les greniers publics de Phithom et de Ramessès :* explication d'autant plus fondée, que ce *Ramessès* ne peut être celui où Jacob et sa famille furent placés par Joseph, et qui existant avant leur entrée en Egypte, n'a pu être par conséquent l'ouvrage des Israélites. Il faut donc admettre un autre *Ramessès* [1] construit par eux. Le mot *hébreu* RAME, d'où est tiré RAMOTH, nom d'une ville dans l'Ecriture, veut dire justement *excelsa*, *édifices élevés ;* ce qui est très-analogue aux pyramides, et nous apprend d'où le nom de RAMESSÈS a pu venir.

Cette version solidement établie, voici comme je raisonne. Si ceux qui ont vu les pyramides qui nous restent, et nous en font la description, observent que ces monuments étoient des greniers publics, dès-lors nous retrouverons les *Mschnuth* de l'Ecriture, et par conséquent les pyramides ; puisque d'une part, le mot

[1] M. *des Vignoles*, auteur de la nouvelle chronologie de l'histoire d'Egypte, déjà cité, après avoir compté suivant l'ancien préjugé, *six rois* d'Egypte du nom de *Ramessès*, prétend (selon son système) que ce fut sous l'un d'eux que les Israélites sortirent de l'Egypte, l'an 1645, avant Jésus-Christ, 641 de l'ère d'Egypte (travestissement dévoilé par M. Guérin du Rocher, comme nous avons vu). Ce qu'il y a de singulier, c'est que M. *des Vignoles* remarque qu'il est dit dans l'Ecriture, que les Israélites furent obligés de bâtir la ville de Ramessès, et que ce fut de là qu'ils partirent. Il ajoute qu'on croit aussi qu'on les fit travailler *à ce bel obélisque du roi Ramessès*, que l'empereur Constance fit transporter à Rome, où il se voit encore devant l'église de Latran. Quoi qu'il en soit de toutes ces bévues sur *le roi Ramessès*, nous observerons aussi de notre côté, que si même aujourd'hui on montre à Rome un obélisque d'Egypte qu'on croit avoir été l'ouvrage des Israélites, il n'est pas plus ridicule de dire qu'ils ont pu également construire les *pyramides*.

du texte original de l'Ecriture, qui exprime les ouvrages construits par les Israélites, nous rendra l'idée de *greniers publics*, et que d'ailleurs les pyramides nous présenteront la trace et la forme de ces magasins publics. Or, consultez, Monsieur, les auteurs qui nous en ont donné la description : plusieurs disent qu'ils pensent que ces pyramides n'étoient pas seulement destinées à *la sépulture des rois d'Egypte;* mais encore, que quelques parties de la construction de ces masses énormes annoncent nécessairement, qu'elles servoient en outre à *des greniers publics*[1]. Qu'on se rappelle les débordements périodiques du Nil, et l'on concevra aisément pourquoi les Egyptiens plaçoient à une si grande hauteur les dépôts publics où ils renfermoient leurs grains. Par ces auteurs, on voit même que quelques-uns tirent le mot *pyramide*, du grec *pyros*, *froment*, et de *amaó*, *j'assemble*, *je moissonne*. Ils prétendent que Joseph fit bâtir plusieurs greniers en pointe, pour y renfermer le blé d'Egypte : cette opinion a la plus grande conformité avec ce que l'Ecriture nous apprend des greniers publics qu'il établit pendant la famine qui ravagea l'Egypte. Cette manière simple et naturelle de trouver une mention des pyramides dans l'Ecriture, aura peut-être le suffrage de M. l'abbé du Rocher; puisque notre explication n'est qu'une suite d'une des significations qu'il donne lui-même au mot *Mschnuth*.

Vous le voyez, Monsieur, tous les motifs qui, selon les auteurs profanes, déterminèrent à bâtir des pyramides, cadrent avec la nature des travaux excessifs dont les Israélites furent surchargés, et avec les différents sens dont le mot *Mschnuth* est susceptible.

[1] Voyez *Vatier*, Egypte, *Poulet*, Voyage du Levant, *Montonis Thevenot*, Diction. des Arts.

Dans les circonstances qui accompagnèrent la construction de ces édifices, M. l'abbé du Rocher puise encore des rapports qui méritent d'être remarqués : il en est un, entr'autres, qui vous paroîtra curieux. Hérodote fait mention *de ce qu'il en avoit coûté, seulement en* RAVES *ou en* PERSIL, EN AIL *ou en* OIGNONS, *pour la nourriture des travailleurs qui construisirent une des pyramides* [1]. Il ajoute que la somme y étoit marquée en lettres égyptiennes, et qu'il SE SOUVIENT BIEN que son interprète la faisoit monter *à seize cents talents d'argent*. Voulez-vous savoir, Monsieur, ce qui a pu faire imaginer aux copistes égyptiens, la quantité d'*ail* et d'*oignons* dont les ouvriers employés aux pyramides se nourrissoient? rappelez-vous que les Israélites, après la sortie d'Egypte, murmurant contre les angoisses qu'ils éprouvoient dans le désert, poussèrent le désespoir, jusqu'à regretter les travaux dont leurs tyrans barbares les avoient accablés dans ce royaume, et la nourriture grossière dont ils les avoient nourris. Ah ! que ne pouvons-nous encore, s'écrièrent-ils, *manger des concombres, des melons, des porreaux*, DES OIGNONS et DE L'AIL d'Egypte ! *in mentem nobis veniunt cucumeres et pepones, porrique* et COEPE et ALLIA (Num. 2. 5.) Ne voilà-t-il pas les *oignons* et l'*ail* dont Hérodote fait mention ? Si ce rapprochement est une affaire de pur hasard, daignez m'expliquer, je vous prie, comment, sans vous parler du rapport qu'ont d'ailleurs ces aliments dans l'Ecriture avec la dureté des travaux auxquels les Israélites captifs furent condamnés; daignez, dis-je, m'expliquer, comment il a pu venir dans l'esprit aux Egyptiens, ce peuple si

[1] Hérodote, II, 155.

sensé, si raisonnable, d'écrire sur cette pyramide, un mémoire contenant la quantité D'AIL et D'OIGNONS que consommèrent leurs ouvriers ?... Que n'ont-ils mis aussi le calcul arithmétique des cruches d'eau du Nil qui durent étancher la soif de ces pauvres Israélites? Car surchargés de travaux plus rudes que ceux de nos corvées, ils durent, dans un climat aussi chaud que l'Egypte, être furieusement altérés.

Direz-vous que l'inscription même de la pyramide, attestée par Hérodote, exclut la vraisemblance de l'extrait que M. l'abbé du Rocher suppose avoir été fait des paroles des livres saints? Le savant auteur répond qu'Hérodote ne dit pas avoir lu cette inscription, puisqu'il ne savoit pas lire les lettres égyptiennes; il dit seulement que le fait lui fut raconté par son interprète. Le truchement d'Hérodote ne pouvoit-il pas à son aise, lui débiter tous les contes qu'il vouloit? Peut-être ce *Cicerone* égyptien étoit-il aussi ignorant qu'Hérodote sur l'écriture de ces inscriptions, qui ne pouvoit être que très-vieille, puisqu'elle devoit être contemporaine de la pyramide. Or, à prendre l'histoire d'Egypte au pied de la lettre, les pyramides avoient mille ans au moins, à l'époque où Hérodote et son interprète les visitèrent.

Une chose fort singulière à remarquer ici, est d'entendre Hérodote nous dire, *qu'il se souvient très-bien* de la somme à laquelle se montoit la dépense des *oignons et de l'ail*, et de lire dans nos livres saints, que les Israélites s'exprimèrent ainsi : *Nous nous souvenons de l'ail et des oignons d'Egypte;* IN MENTEM NOBIS *veniunt* COEPE *et* ALLIA. Ce rapprochement est d'une nature à mériter que vous méditiez un peu de quelle trempe étoit cet Hérodote, qui, en lisant dans un morceau ex-

trait de l'Ecriture, une phrase qui fait mention de la réminiscence des Israélites sur des *oignons*, écrivoit aussi de son côté en même temps, qu'il avoit un souvenir relatif également *à des oignons*.

M. l'abbé du Rocher satisfait notre curiosité sur les pyramides, jusqu'à nous apprendre que ce nom n'est pas le premier qu'elles aient porté chez les Egyptiens, puisqu'il signifie les *anciennes*; il est formé de l'article égyptien P et du mot *ehram* ou *eheram*, pluriel arabe de *herem*, qui signifie *vieillesse décrépite*. Cette étymologie est si certaine, que les Arabes modernes, en se servant de leur article ordinaire *al*, appellent *les pyramides*, AL EHERAM, pour marquer la haute *antiquité* de ces monuments. Le nom de *pehram*, qui étoit en usage chez les Egyptiens du siècle d'Hérodote, prouve donc que le vrai nom que leur donnoient les Egyptiens des premiers temps, n'étoit plus connu. « Ainsi, dit » M. l'abbé du Rocher, les pyramides peuvent se trou- » ver comprises dans ce que l'Ecriture dit des travaux » des Israélites, sans que nous puissions les y recon- » noître sûrement, à cause de l'éloignement des temps » et de la connoissance imparfaite des langues an- » ciennes. Peut-être même, au lieu de lire de suite » ARI MSCHNUTH (*urbes thesaurorum* du chaldéen, ou » *tabernaculorum* de la Vulgate) les *villes* ou *bâ-* » *tisses* des *trésors*, ou des *tabernacles*, pourroit-on » lire ERI MS des *bâtisses d'exactions* ou de *corvées* [1]; » ensuite CHNUTH, qui signifie des *bases*, des *édi-* » *fices solides*; et alors les pyramides se trouveroient » comprises dans ce que l'Ecriture dit des travaux des » Israélites. »

[1] Hist. vérit. tom. 3, pag. 21 et 22.

Il falloit que du temps de Josèphe, l'opinion qui attribuoit ces monuments au peuple hébreu, fût bien constante, puisque cet historien [1] dit positivement, que les Israélites furent employés à les construire. Ce ne put être sans contredit que pendant leur captivité. Voltaire lui-même [2] a cité ce témoignage de Josèphe. D'après l'autorité de celui-ci, *Ménochius*, commentateur très-célèbre de l'Ecriture, a cru devoir avancer, que *par les travaux publics dont* Pharaon surchargea les Hébreux, il faut entendre *les ouvrages de brique, la construction des villes*, *et* DES PYRAMIDES, *enfin les canaux du Nil, pour conduire ses eaux dans les prés et dans les champs* [3].

Les traditions même conservées en Egypte concernant ces antiques monuments, déposent en faveur de l'explication de M. l'abbé du Rocher. On lit dans un dictionnaire très-accrédité, que l'on croit dans le pays, que, l'une des trois grosses pyramides « qui a cinq » cent vingt pieds de hauteur, et de largeur six » cent quatre-vingt-un en carré, fut bâtie, il y a » plus de trois mille ans, par un roi d'Egypte. Ayant » *opprimé* le peuple par le travail long et excessif de » cette énorme masse, on le menaça de brûler son corps » après sa mort; ce qui l'empêcha d'y choisir sa sé» pulture, et l'obligea de commander qu'on l'enterrât » dans un autre lieu secret. »

Quant aux autres pyramides moins grosses et moins hautes, la tradition encore du pays rapporte « qu'elles » sont les sépulcres de la femme et de la fille de Pha-

[1] Josèphe, Antiquit. liv. 2, c. 5.

[2] La Bible enfin expliquée par Voltaire, tom. 1, pag. 15 et suiv.

[3] Cogebantur ergo (Egyptii) formare lateres (ut patet Exod. 1. 14.), urbes et PYRAMIDES ædificare, Nilum per fossas in prata et agros derivare. (Not. Menoch. in cap. 1. Exod. v. 11.)

» raon qui fut englouti dans la mer Rouge, et que la » troisième, qui est la plus grosse, étoit destinée pour » la sépulture de ce Pharaon, à qui on les attribue » toutes les trois; mais que ce prince, ayant péri dans » la submersion de la mer Rouge, lors de la poursuite » des Hébreux, n'a pas eu besoin de tombeau, et que » c'est pour cette raison qu'elle est demeurée toujours » ouverte, et que si l'ouverture des deux autres, où » son épouse et sa fille ont été mises, ne paroît plus, » c'est qu'on ne peut plus reconnoître de quel côté » étoit l'entrée. » Voyez *Maillet* dans sa description de l'Egypte, tome 1.er, p. 286.

Je vous le demande, Monsieur, la tradition sur ce roi d'Egypte auteur *de la grande pyramide*, lequel *opprima* le peuple par un travail long et excessif; cette autre tradition sur *le Pharaon de la mer Rouge*, qui ayant perdu la vie dans la catastrophe de la submersion, *ne put être enterré dans la pyramide qu'il avoit choisie* pour sa sépulture; le témoignage d'Hérodote sur ce peuple *surchargé de travaux*, *opprimé par un roi détesté* qui lui *défend de sacrifier*, et qui l'emploie à la construction des pyramides; ce CHÉPHREN, ce CHEOPS, cet AMRÆUS, INARON, cet AMMOSIS, cet OSARSIPH, tous ces prétendus rois, auteurs des pyramides, et dont les noms travestis signifient l'*oppression* des Hébreux, et le nom même de Moïse, comme Manéthon nous le déclare *d'Osarsiph;* enfin l'explication du mot *mschnuth*, qui dans les trois significations de *trésors*, de *tombeaux*, et de *bases* ou *édifices solides*, nous montrent le rapport de ce mot original de l'Ecriture avec les travaux dont furent accablés les Hébreux par les rois d'Egypte; toutes ces traditions, ces dévoilements de nom, le triple sens du mot *mschnuth;* tout cela, dis-je, ne for-

me-t-il pas un faisceau de lumières si éclatantes et si vives, qu'il n'est pas possible de se refuser à croire et à dire avec M. l'abbé du Rocher, que, *d'après même les histoires profanes, ce sont les rois oppresseurs des Hébreux, qui leur ont fait construire les pyramides; qu'ainsi tout ce que nous pouvons en savoir, est uniquement ce que les Egyptiens en ont trouvé ou cru retrouver dans l'Histoire Sainte?*

Vous venez d'apprendre, Monsieur, à quoi vous en tenir sur le *lac Mœris*, le *labyrinthe*, et les *pyramides* d'Egypte. Je vous avois annoncé que la discussion de ces grands monuments, amèneroit tout naturellement la solution de votre grande objection, que vous me donniez comme triomphante. Vous le voyez: l'auteur de *l'Histoire véritable* ne porte aucune atteinte à l'existence réelle du *lac Mœris*, des *labyrinthes*, et *des pyramides* dont parle Hérodote, et qu'il nous assure avoir vus: M. l'abbé du Rocher se contente de vous faire voir que tout ce que rapporte cet écrivain grec, du nom des rois à qui il attribue ces ouvrages si vantés, ainsi que des motifs et des circonstances qui déterminèrent ces souverains à construire ces monuments, démontre évidemment qu'il a dû composer son histoire sur des extraits de nos livres saints.

Ainsi tombent d'eux-mêmes tous les raisonnements dont vous vous êtes efforcé d'appuyer votre diffuse objection, et qui se réduisent à conclure de la réalité des monuments, l'existence des rois d'Egypte auxquels on les attribuoit. Vains sophismes, que je vais anéantir par l'exemple même tiré de la *colonne Trajane* que vous m'avez citée.

Sans doute le nom du grand prince qui la décore, est une preuve également certaine de la réalité d'un em-

pereur appelé *Trajan*, et du monument élevé en son honneur. Pourquoi ? Est-ce, parce que dix siècles après, sur le rapport de quelques personnes, on a attribué à Trajan la superbe colonne qui porte son nom? Nullement ; mais c'est 1.° parce que sur le monument, chef-d'œuvre de l'immortel architecte *Appollodore*, qui signale le règne de Trajan, est tracée la brillante expédition contre les *Daces* ; 2.° parce que ce fait mémorable fut gravé sur la colonne, dans le temps où vivoit cet empereur, et où, quand même il n'eût plus vécu, une nation entière, la génération contemporaine, auroit pu certifier qu'il avoit existé.

En est-il de même des rois qu'Hérodote nomme comme les auteurs des *labyrinthes* et des *pyramides* d'Egypte ? Toutes les relations des voyageurs modernes attestent qu'on n'aperçoit plus d'écriture sur ces monuments ; donc on ne peut plus juger, ni du temps, ni de l'objet de ces inscriptions.

Direz-vous que les traditions nationales suppléent au défaut des monuments gravés ou écrits ? Rien de plus vrai ; mais il y a une règle indispensable pour ces traditions. Il faut que leur origine remonte au temps du fait même qu'elles attestent, de sorte qu'entre la source du témoignage, et l'époque de l'événement, il n'y ait pas de lacune, et que le premier anneau de la chaîne des générations, qui répètent successivement le récit de l'événement, parte de la date même du fait raconté. Ainsi, pour nous servir encore d'un exemple tiré d'un autre monument de Trajan, supposons qu'aucun historien romain n'eût laissé par écrit, que le superbe pont du Danube [1], fut construit sous le

[1] Ce pont, qui est encore un des ouvrages étonnants de l'immortel Appollodore, fut jeté sur le Danube pour joindre la Moësie

règne de cet empereur et par ses ordres. Supposons encore que la colonne de Trajan où ce monument est représenté, ne subsistât plus, et que nous n'eussions pas les médailles où il est gravé; croyez-vous, Monsieur, que les étrangers qui vont aujourd'hui visiter les ruines de ce pont, qui se voient encore sur le bords du Danube, pussent raisonnablement douter de la tradition des habitants du pays, qui diroient qu'il a été bâti sous les auspices de ce prince ?

Non sans doute, 1.° parce qu'au défaut du témoignage des historiens et des autres monuments, sur l'attribution de ce pont à Trajan, il y auroit d'autres histoires qui attesteroient l'existence de Trajan; ce qui rendroit très-croyable, qu'il eût pu faire construire des ouvrages publics; 2.° parce que la génération contemporaine de ce souverain qui vit construire le pont du Danube, auroit appris le fait à la suivante, celle-ci à la troisième, et ainsi de suite en descendant d'âge en âge depuis le règne de Trajan, sans qu'on pût démontrer qu'il se fût écoulé même une année où l'on ait attribué ce monument à un autre qu'à Trajan.

Ce raisonnement peut-il s'appliquer aux pyramides et aux labyrinthes qu'Hérodote attribue à quelques uns des rois d'Egypte? Ces noms que l'on apprit à l'historien dans son voyage, indiquent, il est vrai, une

à la Dacie (aujourd'hui la Transilvanie, la Valakie, la Moldavie) dont Trajan fit la conquête. Ce pont merveilleux avoit trois mille quatre-vingt-dix pieds de longueur. Celui de Neuilly près de Paris, qui rendraà jamais célèbre le nom de *Peronet*, n'a que six arches, dont chacune a cent-vingt pieds de long. De tous les historiens qui parlent du pont du Danube, *Dion* est le seul qui nous soit resté. Appollodore lui-même avoit écrit sur son pont. Quel dommage que nous n'ayons plus cet ouvrage! Combien de choses que nous ignorons sur les arts des anciens, et que le livre de ce grand architecte nous auroit apprises!

croyance populaire qui subsistoit du temps d'Hérodote; mais cette opinion forme-t-elle un témoignage public? Constitue-t-elle une tradition authentique qui puisse faire déduire de la réalité des monuments, celle des rois auxquels Hérodote les attribue? lui-même nous apprend, et on le voit par Diodore, que les opinions varioient sur le nom de ces rois, auteurs des labyrinthes et des pyramides. Cette certitude ne peut donc se concilier avec l'uniformité du témoignage, essentielle à toute tradition nationale; la génération présente ne se concilioit donc pas avec la précédente, et ainsi en rétrogradant. Dès-lors le premier chaînon de la tradition ne pouvoit partir de la date précise de l'événement. Ainsi plus de tradition constante; par conséquent plus de vraie tradition. D'ailleurs, au défaut des inscriptions, nulle histoire ne peut être citée en faveur des monarques d'Egypte, qu'on nous donne comme auteurs de ces monuments; c'est un fait, même de votre aveu, que dès le temps de Cambyse, les Egyptiens avoient perdu leurs annales. Or, de Cambyse à Hérodote, il s'étoit écoulé près d'un siècle, remontant de Cambyse à l'époque des prétendus rois sous le règne desquels on a fait construire les pyramides; combien de siècles ne faudroit-il pas encore ajouter? Ainsi, pour la génération égyptienne, qui rapporta à Hérodote le nom des auteurs de ces monuments, voilà une épouvantable lacune de près de mille ans, que les Egyptiens ne pouvoient remplir d'aucun témoignage historique pour étayer leur tradition verbale.

Il ne vous resteroit plus, Monsieur, qu'à m'opposer l'histoire même d'Hérodote, la première que nous ayons parmi les auteurs profanes : mais observez 1.° que cette histoire ne forma, avec la tradition de son temps,

qu'un seul et même témoignage historique; puisque celle-là n'a été écrite que sur le rapport de l'autre. 2.° Que la découverte de l'abbé du Rocher et tout mon ouvrage, vous démontrent que l'histoire entière d'Egypte par Hérodote, est un plagiat suivi des traits altérés de l'Ecriture sainte. Dès-lors tous les rois d'Egypte, dont il parle, tombent dans le néant, et doivent disparoître des annales du monde. Par conséquent le premier anneau de la grande chaîne de la tradition que vous feriez valoir sur les pyramides, et qui pour nous, doit remonter à la date de l'histoire d'Hérodote, le plus ancien dépositaire de cette tradition; ce premier anneau, dis-je, ne peut plus tenir à cette époque, puisque les rois d'Egypte, dont parle cet historien, n'ont jamais existé. La génération, qui leur eût attribué les pyramides à l'époque de leurs règnes prétendus, eût donc débité un mensonge. Cette fable étoit donc la même au temps d'Hérodote. Par conséquent, depuis la date de la construction des pyramides jusqu'à cet historien, et depuis lui jusqu'à nous, la chaîne de la tradition étoit rompue, ou plutôt il n'y avoit aucune chaîne. Donc plus de tradition.

Ainsi, Monsieur, pour le soutien de votre cause, vous êtes dénué de toute histoire quelconque, dont vous puissiez substituer le témoignage à celui des inscriptions, qui vous manquent, et vous êtes forcé d'avouer que les principes que j'ai fait valoir en faveur des monuments publics de Trajan, sous le point de vue où je les ai envisagés, ne peuvent convenir à ceux des Egyptiens. Appréciez maintenant votre *tradition nationale* sur le lac *Mœris, les labyrinthes et les pyramides.* Vous m'avez cité *la colonne Trajane*, je me flatte d'avoir rétorqué votre raisonnement contre vous assez heureusement.

De cette longue dissertation sur ces monuments, il résulte que la manière dont M. l'abbé du Rocher explique l'origine de tous ces noms de rois d'Egypte, dont les décore Hérodote, est la seule admissible. N'est-il pas en effet très-croyable que les Egyptiens, épris d'admiration pour les antiquités de leur patrie, et ne sachant plus à qui ils en étoient redevables, vu la perte de leurs annales, durent faire à leurs labyrinthes l'application de quelques noms dont ils aperçurent, ou crurent apercevoir la conformité avec ces monuments, quand ils travaillèrent à leur compilation de nos livres saints ?

VINGTIÈME OBJECTION.

20. Comment concevoir que l'histoire d'Egypte ne soit que le revers de la tapisserie de l'Histoire Sainte ! C'est cependant ce qui résulte de la découverte de M. l'abbé du Rocher. Comment d'ailleurs se passer de l'ancienne histoire d'Egypte ! Il nous en faut une cependant... A en croire votre savant, nous n'avons plus cette histoire ; puisqu'après vingt-deux siècles, pendant lesquels on avoit pris ces rois d'Égypte pour des personnages véritables, il vient nous annoncer que ce ne sont que des rois en peinture.

Votre idée sur l'*histoire égyptienne devenue le revers de la tapisserie de l'Histoire sacrée*, est plus subtile que solide. Pour faire disparoître le spécieux de votre objection, il suffit de vous faire observer que vous supposez une histoire d'Egypte, là où réellement il n'y en eut jamais. M. l'abbé du Rocher prétend et démontre que l'Ecriture sainte, altérée dans une partie considérable, a produit une histoire romanesque d'Egypte. Or, quoiqu'elle ne soit qu'un tissu de contes absurdes, vous commencez par l'admettre comme une vraie his-

toire. Observez donc que ces traits altérés, qui, selon vous, forment le *revers de la tapisserie*, on ne peut les regarder comme des parties qui constituent l'histoire profane égyptienne; parce que ces traits ne furent jamais les traits véritables de celle d'Egypte, mais ne sont dans le fond que des morceaux détachés de nos livres saints, qui ont été travestis. Supposons une belle tapisserie des *Gobelins* qui représentât Abraham : le revers n'offriroit sans doute que des linéaments informes et grossiers, mais ce seroit toujours les traits d'Abraham qu'on verroit à rebours, et non ceux de tout autre personnage qu'on prendroit faussement pour ce patriarche; ainsi votre objection n'est qu'un sophisme.

Quant à votre ancienne histoire d'Egypte qu'on vous enlève, ce que vous ne pardonnez pas à M. l'abbé du Rocher, est-ce donc un si grand malheur que la perte de toutes ces rapsodies d'Hérodote et de Diodore? Si, pour vous consoler et vous dédommager, je vous trouvois, abstraction faite de la découverte de M. l'abbé du Rocher, une belle histoire d'Egypte, là où vous n'imaginez pas qu'il en existe une, au lieu de celle dont on a bercé le genre humain, depuis plus de deux mille ans, regretteriez-vous donc tant de pouvoir vous passer d'Hérodote? Je vous entends d'ici, vous me prenez au mot, eh bien! j'accepte le défi.

J'ouvre l'Ecriture sainte : dans le tableau que je vais tracer des traits concernant les Pharaons et les Egyptiens, dont parlent si fréquemment nos livres saints, je m'engage à vous faire trouver une histoire véritable d'Egypte, l'histoire d'une ancienne et brillante monarchie.

En effet, ne convenez-vous pas que le fondement des annales d'un royaume, est d'abord une suite de rois

formant des races et des dynasties différentes, d'où résulte une partie de cet intérêt que répandent sur l'histoire d'un empire, les révolutions qu'entraîne la translation du sceptre d'une race à l'autre? Prenez l'Ecriture sainte : ne nomme-t-elle pas comme rois d'Egypte, *Sésac*, *Sua*, *Néchao*, *Ephrée*, auxquels on peut ajouter *Zara* et *Tharaca* [1]? Et sous le nom générique de tant de *Pharaons* qu'on trouve dès les premiers chapitres de la Genèse, ne comprend-elle pas, sans le désigner, grand nombre de souverains d'Egypte, qui, selon le cours ordinaire des choses humaines, n'ont pu se succéder en ligne directe, et par conséquent, ont dû se diviser en plusieurs dynasties? Quand l'Ecriture nous dit qu'après la mort de Joseph, *un nouveau roi qui ne l'avoit pas connu*, monta sur le trône, n'insinue-t-elle pas que la branche régnante essuya une révolution, qui porta sur le trône d'Egypte un prince d'une autre lignée? Car, d'après la longue administration de Joseph, et son séjour à la cour, comment concevoir qu'il n'eût pas été *connu* de l'héritier présomptif et naturel de la couronne et des autres princes de la famille royale, qui durent vivre à la même cour que lui? Quand *Isaïe*, parlant aux conseillers de Pharaon, auxquels il annonçoit des malheurs, s'exprime ainsi : *comment pourrez-vous faire dire à ce prince, je suis le fils des sages, je suis le descendant des rois anciens* [2]*?* Ne donne-t-il pas la preuve de la haute antiquité de ce royaume?

Dans une monarchie, la cour est l'objet principal

[1] 2. Paralip. 14. 9. 4. Reg. 19. 9. Isaïe 37. 9. Bossuet dit qu'on croit que *Tharaca* régna à Thèbes. (Disc. sur l'hist. Univ.)

[2] Consiliarii Pharaonis.... quomodo dicetis Pharaoni, filius sapientium ego, filius regum antiquorum! (*Isai.* c. 19.)

qui fixe l'attention publique, parce qu'elle étale un spectacle magnifique. Le prince y est entouré de plusieurs grands officiers de la couronne, qui contribuent par la dignité de leurs emplois, à la splendeur de l'état. L'Ecriture ne fait-elle pas mention du *grand échanson et du grand pannetier* [1] du roi d'Egypte, qui furent emprisonnés pour une faute commise dans l'exercice de leur charge?

La majesté des souverains exige encore qu'ils aient auprès de leur personne, des *chambellans* pour le service intérieur de leur palais. L'Ecriture ne donne-t-elle pas à ces mêmes officiers mis en prison, le nom d'*eunuques* [2], qui dans la première langue signifie *chambellans*?

Dans une monarchie, la noblesse décorée des premières charges militaires, a toujours un grand état de maison, et de riches possessions en biens fonds, afin que l'éclat de la couronne rejaillisse sur tous ceux à qui le monarque remet une portion de sa puissance exécutrice. L'Ecriture ne fait-elle pas remarquer que *Puti-*

[1] Accidit ut peccarent... pincerna regis et pistor domino suo; iratusque contra eos Pharao (nam ALTER PINCERNIS PRÆERAT, ALTER PISTORIBUS etc.). *Genes.* 40. 11.

[2] *Eunuchus, Eunuque*, vient du grec *Eunoüchos*, *Cubicularius*, *Chambellan.* Ainsi ce mot dans l'origine, n'a pas la signification que nos langues modernes lui ont donnée depuis. C'est une réponse tranchante à l'objection de feu M. de Voltaire, qui triomphoit en s'imaginant prendre en défaut l'Ecriture sainte, parce qu'elle parle de l'eunuque Putiphar qui avoit une femme. L'usage s'étant introduit parmi les monarques d'Orient, d'établir dans leur serrail des surveillants non-suspects, ils n'eurent plus, pour le service intérieur de leur palais, que des officiers mutilés, qui conservoient toujours le nom qui vouloit dire simplement, dans les premiers temps, *chambellan.* Telle est la source du changement de signification qu'a éprouvé le nom d'*eunuque.*

phar général de l'armée de Pharaon, *princeps exercitûs* [1], étoit un seigneur riche en terres et en maisons [2]?

Dans tous les empires, un chef suprême de la justice, maintient l'exécution des lois dans les tribunaux. Un autre personnage revêtu d'une dignité également éminente, appose l'empreinte et le sceau du prince sur tous les actes émanés du législateur. L'Ecriture ne nous apprend-elle pas que Pharaon, pour récompenser Joseph qui lui avoit dévoilé ses songes, l'orna du *collier et de la robe de fin lin*, et lui donna *son anneau* [3]? Or, on sait que dans les monarchies anciennes, *le collier d'or* étoit le symbole du magistrat chargé de rendre la justice en chef [4], et que *l'anneau* étoit le cachet authentique du souverain.

Surchargés du poids et de la multitude des affaires publiques, les rois sont obligés d'avoir des ministres qui partagent avec eux les sollicitudes d'un grand peuple à gouverner. Un ministre équitable et bienfaisant, qui fait considérer, craindre et chérir le nom du prince dont il est le représentant, est une partie intéressante de l'histoire. Ne retrouvons-nous pas cet intérêt dans ce que l'Ecriture nous raconte de l'administration de *Joseph*, nommé premier ministre de Pharaon? Quel spectacle que celui que nous présente ce ministre admirable! Et d'abord par la magnificence du représentant du souverain, on se fait une idée de la grandeur de son maître. L'Ecriture ne nous dit-elle pas que Jo-

[1] Genes. 39. v. 4.

[2] Genes. *ibid.* v. 5.

[3] Tulitque annulum de manu suâ. *Genes.* 41. *Sur le mot* annulum, Menochius *ajoute*, signatorium ad facienda decreta.

[4] Voyez sur cet article *Dom Calmet*, Bible de Vence.

seph premier ministre, avoit lui-même un *surintendant de sa maison* [1]? Et quel éclat ne devoit pas avoir en effet celle d'un homme à qui le monarque avoit annoncé, que le trône seul étoit la barrière qu'il vouloit mettre entre lui et son favori [2]? Quel ministre puissant et opulent que ce Joseph, qui, après avoir reconnu ses frères, leur ordonne de dire à son père, que lui et toute sa nombreuse famille aient à se transporter en Egypte; qu'il leur fera partager gratuitement toutes les richesses de ce royaume; qui envoie à ce vénérable patriarche, *dix mulets* chargés de tout ce que l'Egypte a de plus rare et de plus riche [3]; enfin qui donne en jouissance à son père, et à ses frères arrivés en Egypte, la terre de *Gessen*, et les y entretient aux frais du gouvernement [4]! Quel royaume, quel monarque, que celui dont le ministre fait un traitement de cette magnificence à son père et à ses frères!

Un premier ministre, par sa place, est tenu à une grande représentation, pour donner aux étrangers une haute idée de la dignité de son souverain; il se fait un devoir de les accueillir, et de les traiter dans des repas splendides où il a soin de rassembler les personnages les plus distingués de l'état. L'Ecriture ne nous dit-elle pas que Joseph, pour jouir plus à son aise de l'embarras de ses frères, qui ne le connoissoient pas, les fit inviter par son intendant à un grand festin? Et ce qui prouve que le ministre d'Egypte suivit alors l'étiquette de sa place et du pays, c'est que l'Ecriture observe qu'à ce repas il y avoit *trois tables*, la première pour le *mi-*

[1] Genes. 44.
[2] Genes. 47.
[3] Genes. *ibid.*
[4] Genes. *ibid.*

nistre, la seconde *pour les frères de Joseph*, et la troisième pour les seigneurs égyptiens, qui, à cause de la différence de leur culte religieux, ne pouvoient manger avec les Hébreux [1].

Dans un vaste état, un grand peuple à nourrir, et à qui sans cesse il faut fournir cette denrée de première nécessité, dont la disette fait gémir les sujets, et fait trembler le gouvernement, est un des objets les plus importants d'une bonne administration politique. Ne lisons-nous pas dans l'Ecriture, que Joseph établit dans toutes les villes de l'empire, des *greniers publics*, et que par sa prévoyance, l'abondance parvint à un tel point, que les grains égalèrent *le sable de la mer* [2]? Quand la famine eut commencé ses ravages, et que les clameurs du peuple eurent invoqué la main bienfaisante qui les gouvernoit, Joseph ouvrit les dépôts publics et vendit aux habitants de chaque province, du blé à un prix modéré [3]. Voilà comme dans une seule phrase, l'Ecriture nous donne un système admirable d'administration, et nous apprend qu'on peut se passer *des bureaux d'agriculture*.

Dans tous les empires, l'administration des finances est une partie aussi délicate que compliquée. Un trésor royal toujours rempli, fournit au souverain des ressources pour les besoins intérieurs de l'état. L'Ecriture ne nous montre-t-elle pas dans Joseph, le directeur des

[1] Lotâ facie egressus (*Joseph*) ait : ponite panes. Quibus appositis, seorsum Joseph et seorsum fratribus, AEgyptiis quoque qui vescebantur simul, seorsum (illicitum est enim AEgyptiis comedere cum Hebræis, et profanum putant hujuscemodi convivium) sederunt coram eo, etc. (*Genes.* 43. ℣. 31, 32 *et* 33.)

[2] Genes. 41.

[3] Genes. 47.

finances de Pharaon, quand elle fait remarquer qu'il porta *dans le trésor royal* de ce monarque tout l'argent provenu de la vente des grains, faite sous les auspices du gouvernement, *aux Egyptiens et aux Chananéens* [1]? Et pour concevoir combien cette somme étoit énorme, qu'on se rappelle le nombre immense d'habitants que renfermoient l'*Egypte* et la terre de *Chanaan*. Quelle merveilleuse administration de finances, que celle qui dans tout un vaste empire, attirant dans les coffres de l'état, tout ce numéraire qui circuloit dans les mains des particuliers, loin d'exciter le moindre soulèvement fait appeler le ministre de Pharaon, *le sauveur de l'Egypte*; opération partout ailleurs très-délicate; mais entre les mains de Joseph, d'une simplicité sublime! Elle enrichit le souverain sans appauvrir les citoyens, et procura de l'or et des bénédictions au monarque, en donnant du pain et la vie à plusieurs millions de sujets affamés.

Dans tout état, le sujet est tenu de payer au souverain le tribut et le subside; parce qu'il faut que tous les membres de la grande famille, qu'on appelle la société concourent aux dépenses communes, et achètent par le sacrifice d'une portion de leur propriété, le droit d'exiger que la force publique protége et défende le reste. De tous les impôts, le territorial fut toujours le plus juste, parce qu'il est le plus naturel; il est le moins onéreux, parce qu'il a pour base une répartition proportionnelle; il est même le plus utile, parce qu'il anime les travaux de l'agriculteur, qui travaille sa terre avec d'autant plus d'ardeur, qu'elle doit lui rendre ce

[1] Oppresserat fames terram, maximè Ægypti et Chanaan. Quibus omnem pecuniam congregavit pro venditione frumenti et intulit eam in ærarium regis. (*Genes.* 47.)

qu'il est obligé de payer au souverain, et lui fournir en même temps sa nourriture; c'est alors qu'il se console des sueurs dont il arrose sa charrue, parce qu'il a le doux espoir qu'une petite partie des fruits qu'elle lui rendra pour la contribution publique, sera le gage de la jouissance paisible du surplus de son produit. Systême d'impôt bienfaisant; et c'est celui qu'adopta le ministre de Pharaon. En effet, nos livres saints ne racontent-ils pas que Joseph, pour tout subside, n'imposa que le *quint* sur toutes les terres des Egyptiens, et les autorisa à retenir les quatre autres parties pour ensemencer leurs terres, et se nourrir eux, leurs enfants et leurs serviteurs [1]? Impôt qui fut jugé si salutaire par toute la nation, que cette contribution, par *un édit solennel*, fut *érigée en loi fondamentale*, qui étoit encore en vigueur plusieurs siècles après, dans le temps où Moïse écrivoit. Ceux qui n'ont jamais ouvert nos livres sacrés, ne croiroient peut-être pas que l'Esprit saint, qui a dicté nos divines Ecritures, où rien de ce qui touche au vrai bonheur de l'homme n'est omis, et qui est le grand livre pour tous les souverains comme pour tous les sujets, a canonisé *la taille réelle*, de préférence à tous les autres genres de contribution.

L'agriculture et le commerce sont les deux sources des richesses d'un empire. L'agriculture produit les matières premières, et le commerce les échange et les transporte. Un état pauvre, et que la nature n'a pas favorisé d'un sol heureux et fécond, est forcé de recourir à son industrie, et de créer par ses manufactures, des

[1] Quintam partem regi dabitis; quatuor reliquas permitto vobis in sementem et in cibum famulis et liberis vestris... ex eo tempore usque in præsentem diem in universâ terrâ AEgypti, regibus quinta pars solvitur, factum est quasi in legem. (*Genes.* 47.)

objets d'échange pour se procurer les denrées dont il a besoin. Est-il privé des fruits de la terre, ainsi que des ouvrages de l'industrie? Dès-lors il devient nécessairement navigateur, et se fait le voiturier des peuples agricoles et manufacturiers. Plus heureux fut le sort de l'Egypte. Quand nous ne saurions pas qu'avantagé d'un fleuve bienfaisant, dont les débordements périodiques procurent à son sol une merveilleuse fécondité, et que par conséquent l'agriculture et le commerce qui marche à la suite, durent contribuer puissamment à la richesse de ce royaume, combien de traits dans l'Ecriture nous apprendroient cette vérité? Ce qu'elle nous dit de Jacob et de ses enfants, et des Chananéens, qui envoyoient fréquemment acheter du blé en Egypte, cette incroyable quantité de grains qui fut recueillie sous l'administration de Joseph, n'annoncent-ils pas un peuple agricole qui, comblé du plus beau don de la nature, par les reproductions assurées et abondantes de ses terres, pouvoit se passer des denrées des autres nations et des ressources de la navigation? Cette apostrophe d'Ezéchiel [1] à Pharaon : *monarque d'Egypte, qui semblable à un énorme dragon et couché au milieu des eaux, as dit dans ton orgueil :* LE FLEUVE EST A MOI; cette menace d'Isaïe prédisant des calamités à l'Egypte : TON FLEUVE *sera désolé et desséché, son lit sera dépouillé de ses eaux jusques dans sa source, et ce limon avec lequel il fécondoit la semence que tu confiois à tes terres, sera réduit à rien* [2].

[1] Ecce ego ad te, Pharao rex AEgypti, draco magne, qui cubas in medio fluminum tuorum, et dicis, meus est fluvius. (*Ezech.* 29.)

[2] Fluvius desolabitur atque siccabitur... nudabitur alveus rivi à fonte suo, et omnis sementis irrigua siccabitur, arescet et non erit. (*Isai.* 19.)

Ces grandes images employées par ces deux prophètes, ne supposent-elles pas la prospérité de l'agriculture, que fécondoient les débordements du Nil chez les Egyptiens? Si avec un sol aussi fertile, qui leur procuroit tous les besoins de première nécessité, sans dépendre de l'étranger pour leurs approvisionnements, les Egyptiens ne montrèrent aucun goût pour la navigation, qui a pour objet le commerce d'exportation; ils se glorifient néanmoins de voir les *Phéniciens*, ces navigateurs célèbres, ces marchands industrieux, accourir chez eux, et leur apporter, sur des vaisseaux richement chargés, les denrées étrangères recueillies de tous les ports de l'univers, pour les échanger avec les productions de l'Egypte, où elles se répandoient ensuite par les communications intérieures, dans les villes principales de cet empire, dans *Memphis*, *Tanis*, *Taphès*, *Héliopolis*, *Saïs et Bubaste*. Pour donner dans un seul trait, une idée des produits de ce commerce d'importation, les seuls chevaux et les chars que l'Egypte vendoit à très-haut prix, lui procuroient des sommes immenses de l'étranger. Salomon, le potentat le plus riche et le plus somptueux de l'univers, faisoit acheter des chevaux *d'Egypte* pour garnir ses écuries [1]. C'est ainsi que, sans être une puissance maritime, l'Egypte participoit à tous les avantages du commerce extérieur. De là quel mouvement, quelle activité dans ses ports; quelle circulation dans toutes les parties de ce vaste royaume; quelle source d'opulence pour ses habitants, dans leurs seules relations avec Tyr, l'en-

[1] Chaque cheval lui revenoit à 150 sicles d'argent, et chaque voiture à 600. Educebantur equi Salomoni de AEgypto... egrediebatur autem quadriga ex AEgypto sexcentis siclis argenti, et equus centum quinquaginta. (3. *Reg.* 10. 28, 29.)

trepôt de toutes les denrées de l'univers! Aussi le prophète *Isaïe*, en annonçant la future subversion de cette ville célèbre, nous peint en même temps la désolation de l'Egypte. Après avoir prédit les malheurs, qui alloient accabler cette superbe reine des mers, il lui adresse la parole en ces termes. TOUS LES FRUITS DES TERRES FÉCONDES QU'ARROSENT LES EAUX DU NIL, L'ABONDANTE MOISSON QU'ON RECUEILLE SUR LES BORDS DE CE FLEUVE, ÉTOIENT POUR VOUS DES REVENUS ANNUELS. *Lorsque l'Egypte apprendra le sort de Tyr, ses habitants se livreront à la douleur* [1]; et quel en étoit le motif, si ce n'est que la catastrophe de Tyr alloit dessécher une des branches du commerce d'Egypte? Les vaisseaux de Tyr alloient donc annuellement enlever les productions de l'Egypte. Ainsi j'ai eu raison de dire que, quoique ce royaume ne fût pas une puissance maritime, il jouissoit des influences d'un grand commerce d'importation.

Les fruits de sa terre fécondée par le Nil, n'étoient pas pour elle les seuls objets d'échange avec l'étranger : une des branches de son commerce étoit le *fin lin d'Egypte*, teint en rouge violet de différentes nuances, si renommé dans tout l'univers, si recherché de toutes les nations, et dont l'Ecriture fait une mention si fréquente [2]. Ce genre d'industrie ne pouvoit subsister

[1] IN AQUIS MULTIS SEMEN NILI, MESSIS FLUMINIS FRUGES EJUS ; ET FACTA EST NEGOTIATIO GENTIUM.... CUM AUDITUM FUERIT IN ÆGYPTO, DOLEBUNT CUM AUDIERINT DE TYRO, etc. (Isai. 23.)

[2] Byssus varia de Ægypto texta est tibi in velum ut poneretur in malo (*Ezech.* 27). Cette teinture de belle toile de lin d'Egypte se faisoit avec la liqueur tirée de certains coquillages. On les a remplacés aujourd'hui par la *Cochenille* qu'on tire de la province de Guaxaca, dans l'Amérique septentrionale, et avec laquelle on fait la belle teinture en écarlate, sur-tout *aux Gobelins*.

sans un grand nombre de manufactures établies en Egypte, et dont les ateliers formoient des étoffes et des toiles du tissu le plus délicat et le plus riche. N'est-ce pas ce que nous apprend encore Isaïe, quand, annonçant à l'Egypte les vengeances du ciel, les horreurs de la guerre civile, la dévastation de ses campagnes, l'interruption des travaux publics, il prédit que ces calamités s'étendront jusqu'à ces hommes laborieux, qui contribuoient à la richesse nationale dans leurs manufactures? *Ils disparoîtront*, dit le prophète, *ces ouvriers qui s'occupent à former* LES TISSUS DE LIN, *ouvrages de* LA TRAME LA PLUS FINE [1].

Dans tout royaume, où le commerce et les manufactures présentent au citoyen aisé, tous les objets qui peuvent procurer les jouissances et les délices de la vie, bientôt le luxe s'introduit dans tout ce qui sert aux usages les plus communs. C'est ce que nous retrouvons encore dans l'Ecriture sur le goût des Egyptiens pour les arts. Dans le livre des *Proverbes*, Salomon parle *d'un lit fait d'une belle étoffe*, *enrichi* DE COUVERTURES DE DIFFÉRENTES COULEURS, FABRIQUÉES EN EGYPTE [2]. Ces expressions n'annoncent-elles pas que les Egyptiens portoient jusques dans leurs meubles, la délicatesse du luxe le plus recherché? D'après ce trait, peut-on disconvenir que les Egyptiens ne formassent une nation policée par le luxe et les arts, dont le commerce fait toujours naître le goût?

Chez tous les peuples civilisés, les sciences et les lettres sont en honneur; les talents de l'esprit, qui ac-

[1] Confundentur qui OPERABANTUR LINUM PECTENTES ET TEXENTES SUBTILIA. (*Isai.* 19.)

[2] Intexui funibus lectulum meum, stravi tapetibus pictis in AEgypto. (*Prov.* 7. ℣. 16.)

quièrent de la considération à ceux qui les cultivent, ajoutent à la splendeur de l'état, en faisant rejaillir sur la nation la célébrité dont jouissent les hommes distingués par leur érudition. Mais à leur gloire se joint l'utilité. Les savants contribuent encore par leurs écrits, à donner au gouvernement des vues utiles au bien public. Ne lisons-nous pas dans l'Ecriture sainte que l'Egypte avoit aussi ses savants? Et quel autre pays, plus que l'Egypte, peut se vanter d'avoir été la patrie des sciences? Les Grecs eux-mêmes, nos instituteurs dans les arts, ne reconnoissent-ils pas avoir eu les Egyptiens pour maîtres? Ouvrons nos livres sacrés; ils attestent que les sciences furent cultivées en Egypte. Ne nous disent-ils pas que Moïse fut élevé par la fille de Pharaon, dans toute la *sagesse* des *Egyptiens* (Act. 7. v. 22.)? On sait que, sous la dénomination de *sagesse*, les anciens entendoient l'étude *des lettres et des sciences* [1]. Qu'on observe

[1] Pour acquérir des notions plus étendues sur cette matière, il faut recourir à l'origine du mot *sagesse*. Les langues modernes ont un rapport sensible avec les langues orientales; il est certain que le françois vient du latin, le latin du grec, et le grec de l'hébreu. Ce fait incontestable établi, qu'on se souvienne que ce que les Grecs appeloient *sophia*, *sagesse*, n'étoit qu'un synonyme du mot *science*. Or, la *sophia* des Grecs tire évidemment son origine des mots hébreux SOPHR et SOPHOROUTH, dont l'un veut dire *doctor*, *litteratus*, et l'autre, *litteratura*, *historia*, *mathematica*, *musica*, *arithmetica* (voyez le diction. héb. de Giraudeau). Ainsi par le *sophor* et le *sophorouth* des Hébreux, il est indispensable d'entendre *la littérature*, *l'histoire*, *la musique*, *l'arithmétique*, *les mathématiques*, en un mot, tout ce que nous avons appelé *sciences*, dans nos langues modernes. Par leur *sophia* les Grecs exprimoient la même idée. Aussi un *sage* chez eux, n'étoit pas ce que nous entendons aujourd'hui, en le prenant seulement pour l'homme qui dirige ses actions sur la rectitude morale; mais vouloit dire un homme habile dans toutes les sciences; et comme l'étude des mœurs faisoit partie de ces connoissances, le SOPHOR ou le SOPHOS, le SAGE ou le SAVANT chez les anciens, signifioit

combien dut être brillante l'éducation de Moïse adopté par la fille d'un grand monarque, et que cette institution dut nécessairement comprendre tous les arts de l'esprit, ainsi que tous les exercices du corps, qui étoient alors en usage. Ce que rapportent *Philon* et *Clément* d'Alexandrie (l. 6 des Strom.) sur l'éducation de Moïse, ne peut que nous donner une grande idée des sciences cultivées en Egypte, à cette époque. Dans un autre endroit de l'Ecriture, nous lisons *que la sagesse de Salomon surpassa celle de tous les orientaux et des Egyptiens* [1]; observons que dans cet endroit où il est question de la *sagesse* de Salomon, l'écrivain sacré dit, 1.° qu'il étoit plus sage qu'ETHAN et qu'HEMAN; SAPIENTIOR CUNCTIS HOMINIBUS, SAPIENTIOR ETHAN et HEMAN (3. Reg. c. 4. v. 31.); 2.° que le fruit de la *sagesse*, c'est-à-dire, de la science de *Salomon*, étoit un très-grand nombre de poésies, et une histoire naturelle complète sur toutes les plantes et les animaux, composée par Salomon.

D'une autre part, nous voyons par le premier livre des Paralipomènes (15. 19), que cet *Ethan* et cet *Heman* étoient deux *musiciens* très-célèbres du temps de ce prince. Les connoissances de Salomon surpas-

celui qui s'adonnoit tout entier à l'étude de la vérité, et à la pratique de la vertu. C'est ce qui fit que Pythagore, à ce qu'on dit, frappé de cette perfection, trouva que le nom de *sage* n'étoit pas assez modeste, et fut le premier qui y substitua celui de *philosophe*, c'est-à-dire, *ami de la sagesse ;* dénomination qui annonçoit moins de prétentions. Pour le remarquer en passant, qu'on juge combien ceux qui se nomment aujourd'hui les *sages*, les *philosophes* par excellence, sont infiniment loin de remplir la définition même du mot *sophor* ou *sophos*.

[1] Præcedebat sapientia Salomonis sapientiam omnium orientalium et Ægyptiorum. (3. *Reg. c.* 4. ✝. 5.)

soient les leurs; par *la sagesse* de ce prince, on doit donc entendre également *la science de la musique.* L'Ecriture dit encore formellement, qu'il étoit *grand poëte* et *grand naturaliste*; ainsi *la poésie, la musique, l'Histoire naturelle*, voilà ce qui nous donne une idée d'une partie de la sagesse de Salomon.

Maintenant qu'on rapproche le passage précédent, où l'Ecriture traitant toujours le même sujet, et prenant ce qu'elle appelle *sagesse*, dans le même sens que dans le verset suivant, elle déclare que *la sagesse de Salomon surpassoit celle* DES EGYPTIENS; il sera aisé d'en conclure que la *poésie, la musique*, et *l'histoire naturelle* étoient également cultivées par les SAGES ou les savants *d'Egypte;* et c'est-là ce que l'Ecriture entend par la SAGESSE des ORIENTAUX et DES EGYPTIENS; sans cela la comparaison seroit illusoire, puisque les objets comparés n'auroient aucune analogie entr'eux. Il est donc vrai que, par la *sagesse* des Egyptiens, il faut entendre *toutes les sciences;* ainsi dans l'Ecriture nous avons la preuve que l'Egypte, du temps des Pharaons, avoit sous le nom de *sages*, des savants en tout genre.

La force physique d'un état, est dans ses troupes nationales, et dans l'habileté des généraux destinés à les commander. Elles assurent au-dedans la tranquillité publique, et font respecter au-dehors le monarque, qui d'un seul mot peut mettre en mouvement cent mille hommes armés. L'Ecriture ne nous parle-t-elle pas des troupes du roi d'Egypte, détachées contre les Israélites qui, s'évadant de ses états, fuyoient vers le désert sous la conduite de Moïse? Ne nous dit-elle pas que Pharaon convoqua ses *généraux* [1]? Le peuple fu-

[1] Exod. cap. 14.

gitif étoit au nombre de plus de deux millions d'âmes, dont six cent mille combattants. Il fallut donc un corps de troupes considérable pour arrêter dans la poursuite une aussi nombreuse émigration. La circonstance força le roi d'Egypte, pour accélérer son expédition, à n'employer que sa cavalerie; qu'étoit-ce donc que son infanterie [1], toujours plus nombreuse dans un royaume? Ainsi voilà un état militaire sur un pied respectable en Egypte, toujours prêt à marcher au premier ordre du souverain.

Une monarchie florissante et voisine d'autres états puissants, a nécessairement des rivaux. L'ambition et la jalousie, qui naît des intérêts qui se croisent, arment souvent les rois les uns contre les autres. La guerre est une matière qu'on trouve toujours immanquablement traitée dans toutes les histoires du monde. Celle de l'Ecriture ne fait-elle pas une mention fréquente des guerres des rois d'Egypte? N'y voit-on pas *Sésac*, malgré les liaisons du sang entre *Roboam* et lui, déclarer la guerre au roi de Juda par un motif d'avarice, et piller le temple de Salomon [2]? Des guerres entraînent nécessairement des batailles, et celles-ci quelquefois ont causé la captivité des rois, et la ruine des empires. L'Ecriture ne nous apprend-elle pas que le roi d'Egypte *Néchao*, dévoré de l'ambition d'agrandir ses états, fit la guerre à *Josias*, et que celui-ci ayant livré bataille dans les plaines de *Mageddo*, fut blessé et vaincu [3]? Ne lisons-nous pas encore que son fils *Joa-*

[1] L'historien Flavien Josèphe raconte qu'elle étoit de deux cent mille hommes; aderant enim septingenti currus cum equitum quinquaginta millibus et ducentis millibus scutatorum peditum. (*Joseph.*, *lib.* 2, *antiq. Judaic. cap.* 6.)

[2] 3. Reg. 14.

[3] 4. Reg. 23. 2. Paralip. 35.

chaz fut mis dans les fers par l'égyptien victorieux, qui, après avoir imposé sur le royaume du monarque captif une forte contribution, le transféra dans ses états, et donna la couronne à son frère *Eliacim* [1]? L'Egypte à son tour éprouva que la guerre est un jeu cruel dont les chances sont aussi terribles que variées. Car l'Ecriture nous raconte encore qu'*Antiochus l'illustre* envahit l'Egypte, à la tête d'une armée nombreuse, et avec une flotte considérable, et qu'ayant défait le roi *Ptolémée*, qui prit la fuite, il s'empara de son royaume [2]. Ainsi l'histoire d'Egypte, tracée par les livres saints, nous peint les scènes sanglantes que nous retrouvons dans les annales de tous les autres peuples.

Une politique prudente et déterminée par l'intérêt de l'état, engage les souverains à nouer entr'eux des négociations, à s'envoyer des ambassadeurs, et à former des alliances que cimentent souvent des mariages commandés par la convenance ou la nécessité. Ne lisons-nous pas dans l'Ecriture, qu'*Alexandre* fils d'*Antiochus*, après avoir vaincu, dans un combat long et sanglant, *Démétrius*, envoya au roi d'Egypte une ambassade solennelle, pour lui demander son amitié, son alliance, et sa fille *Cléopatre* en mariage? Les dépêches de Ptolémée adressées à Alexandre portoient, qu'il exauçoit les vœux du monarque, qu'il lui accordoit la princesse; mais qu'il demandoit d'avoir une entrevue avec lui dans la ville de Ptolémaïde. Ce fut-là que les noces se célébrèrent, et que les deux souverains déployèrent toute la magnificence de leurs cours [3]. L'histoire de la politique nous présente quelquefois des sou-

[1] 4. Reg. 22. ℣. 33. 2. Paralip. 35.
[2] 1. Mach. 1.
[3] 1. Mach. 10.

verains amis, transformés tout à coup en ennemis, rompant leurs traités, s'armant contre leur propre sang, et par des négociations nouvelles habilement liées, recherchant l'amitié de celui dont peu de temps auparavant ils avoient concerté la perte. Dans l'histoire d'Egypte que nous donne l'Ecriture, ne retrouvons-nous pas toutes ces vicissitudes d'une politique insidieuse et perfide? Nos livres saints ne nous disent-ils pas que ce même *Ptolémée* s'insinua sous les dehors de l'amitié, dans les états du prince *Alexandre* alors absent; que là il négocia sourdement avec *Démétrius*, rival de son gendre, qu'ayant fait un traité avec lui, il rompit brusquement avec l'époux de sa fille, prétexta des griefs et des inimitiés, lui déclara la guerre, lui livra bataille, et lui ôta la couronne et la vie [1]?

Dans une monarchie, deux ordres de personnages éminents sont élevés au-dessus de toutes les autres classes de citoyens, la noblesse et l'ordre sacerdotal. La première défend le trône et garantit la constitution de l'état; l'autre sert l'autel, et maintient le culte public. Ces fonctions sacrées placent de leur nature les ministres de la religion nationale dans un rang sublime; de là ce respect et cette considération attachés à ce ministère religieux. Cette vénération pour les pontifes du culte divin est si universelle, qu'elle a été de droit public dans tous les empires anciens, comme dans les modernes. Parmi les nations même plongées dans l'aveuglement de l'idolâtrie la plus absurde et la plus grossière, les souverains distinguèrent toujours, par des prérogatives et des immunités, l'ordre sacerdotal. Chez les Egyptiens, dont nos livres saints nous parlent, n'ap-

[1] 1. Mach. 11.

percevons-nous pas ce trait de ressemblance avec toutes les autres nations ? L'Ecriture ne marque-t-elle pas qu'en *Egypte les terres des prêtres étoient exemptes de toute servitude ; qu'ils furent maintenus dans la libre propriété de leurs possessions ; que l'état leur fournissoit gratuitement des grains tirés des greniers publics, et que leurs terres furent nommément dispensées de tribut imposé par Pharaon sur toutes les autres* [1] ? Monument historique qui, loin de nous porter à croire que l'immunité dont jouit aujourd'hui le clergé chrétien, vient de cette source profane, et tire son origine des hommages d'une aveugle superstition, nous atteste au contraire, que ce que nous voyons en Egypte, n'étoit lui-même qu'un reste de l'ancienne tradition des premiers hommes, sur les prééminences dues aux ministres du vrai Dieu ; tradition pure dans sa source divine, et qui est une de celles qui se conservèrent malgré l'altération qu'éprouvèrent dans la suite toutes les institutions patriarcales, au milieu du torrent général de l'idolâtrie qui inonda l'univers [2].

Dans toutes les histoires du monde, l'on voit les courtisans flatter le goût des souverains pour la volupté, et s'employer même à les servir dans leurs plai-

[1] Subjecit eam Pharao, et cunctos populos ejus.... præter terram sacerdotum quæ à rege tradita fuerat eis ; quibus et statuta cibaria ex horreis publicis præbebantur, et idcircò non sunt compulsi vendere possessiones suas.... quintam partem regi dabitis... ex eo tempore usque in præsentem diem, in universâ terrâ Ægypti, regibus quinta pars solvitur, factum est quasi in legem absque terrâ sacerdotali, quæ libera ab hâc conditione fuit. (*Genes.* 47.)

[2] Il est même assez vraisemblable que du temps de Joseph, l'idolâtrie n'étoit pas encore *formellement* établie en Egypte ; ainsi les distinctions dont jouissoit à cette époque l'ordre sacerdotal chez les Egyptiens, doivent paroître moins étonnantes.

sirs, en épiant les objets dont ils peuvent faire les victimes de l'incontinence de leur maître. Dans toutes les cours de l'univers, anciennes et modernes, l'on voit des femmes intrigantes, au prix du sacrifice de leur honneur et de la pudeur, le plus bel apanage de leur sexe, acheter quelquefois le plaisir de se venger d'un défaut de complaisance, en perdant auprès d'un grand en crédit, par une calomnie artificieuse, l'homme vertueux qui a eu la force de résister à leurs charmes. Ne retrouvons-nous pas ces traits dans l'histoire d'Egypte contenue dans nos livres saints? Ne nous disent-ils pas qu'*Abraham* voyageant en Egypte avec *Sara*, dont la beauté n'étoit point encore flétrie, aussitôt les courtisans de Pharaon lui en parlèrent, vantèrent les attraits de l'étrangère, allumèrent la passion du prince, et finirent par enlever Sara, et par la conduire dans le palais, en employant auprès d'Abraham les présents pour le séduire et le calmer, persuadés qu'il n'étoit que le frère de Sara [1]. Dans l'histoire de l'épouse de *Putiphar*, général de l'armée de Pharaon, et par conséquent un des grands du royaume, un des courtisans du prince, l'Ecriture nous donne encore un exemple des intrigues criminelles ourdies par les femmes de

[1] Facta est autem fames in terrâ, descenditque Abram in AEgyptum ut peregrinaretur ibi... prævaluerat enim fames in terrâ. Cumque propè esset ut ingrederetur AEgyptum, dixit Sarai uxori suæ: Novi quòd pulchra sis mulier, et quòd cùm viderint te AEgyptii, dicturi sunt, uxor ipsius est, et interficient me, et te reservabunt. Dic ergo, obsecro, quòd soror mea sis..... cùm itaque ingressus esset Abram AEgyptum, viderunt AEgyptii mulierem quòd esset pulchra nimis. Et nuntiaverunt principes Pharaonis, et laudaverunt eam apud illum, et sublata est mulier in domum Pharaonis. Abram verò benè usi sunt propter illam. Feruntque ei oves et boves, et asini et servi et famula et asinæ et cameli. (*Genes. cap.* 12. *ỳ.* 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16.)

cour. Nous voyons en effet que l'épouse de Putiphar voulant séduire Joseph, employa les sollicitations les plus empressées, et que le saint jeune homme ayant résisté avec un courage héroïque aux avances de cette femme impudente, elle imagina de le calomnier auprès de son époux, qui, tout à la fois dupe de l'infidélité de sa femme, et l'instrument aveugle de sa vengeance, fit jeter dans les prisons de l'état, un innocent qu'écrasoit l'injustice, parce qu'il avoit préféré la vertu à tout [1].

Est-il besoin d'avertir ici, que si l'Esprit saint, incapable de tracer à nos yeux des portraits qui peuvent alarmer la pudeur la plus délicate, parce que *les paroles du Seigneur sont essentiellement chastes*, et *qu'elles sont plus pures que l'argent qui a passé sept fois par le feu* [2], a cru cependant devoir ne pas omettre les deux histoires que je viens de rappeler, et qui arrivèrent en Egypte? C'est pour nous apprendre que les grands ont été les mêmes dans tous les temps; que toutes les cours des empires passés et présents se ressemblent, et que cette honteuse passion, qui fait le malheur de ceux qu'elle captive, règne en despote dans le cœur des gens de cour, pour qui, dans ce genre, rien n'est sacré, pas même la femme d'un Abraham.

Pour dernier trait du parallèle que nous esquissons, nous citerons les cérémonies funéraires ordonnées quelquefois par les souverains, pour honorer la mémoire que laisse après lui un mérite éminent. Les historiens profanes se font un devoir de décrire ces honneurs funèbres; parce que telle est la puissance des rois, qu'ils

[1] Voyez tout le chapitre 39 de la Genèse.

[2] Eloquia Domini, eloquia casta, argentum igne examinatum, probatum terræ, purgatum septuplum. (*Psal.* 11. ℣. 7.)

savent même donner au spectre de la mort un air de grandeur et de majesté. Ouvrez l'Ecriture sainte ; n'y lit-on pas le récit des obsèques magnifiques accordées à Jacob par ordre de Pharaon, qui crut devoir cet hommage au père de son premier ministre ? Rien de plus curieux que ce morceau ; il vous donnera une idée des mœurs égyptiennes de la haute antiquité. Si les obsèques des grands de nos jours ont de la dignité, on verra que les Egyptiens en mettoient aussi dans leurs cérémonies funèbres. Jacob étant mort, Joseph, après l'avoir arrosé de ses larmes, donna ses ordres aux officiers de sa maison pour les funérailles du vénérable patriarche. Son corps, selon l'usage égyptien, fut embaumé dans l'espace de *quarante jours ;* et pendant soixante et dix, le royaume entier porta le deuil ; dès que la douleur du premier ministre lui permit de paroître en public, il fit annoncer au roi la perte amère qu'il venoit de faire, et lui fit demander son agrément pour les honneurs qu'il vouloit rendre à la mémoire de son père, conformément à ses dernières volontés. Le monarque y consentit. Alors Joseph s'apprêtant à partir, les ministres de la cour de Pharaon, tous les grands de l'état, les officiers de sa maison et ses frères voulurent l'accompagner. Un détachement de cavalerie eut ordre de l'escorter. Des chariots funèbres précédoient la marche, ce cortége étoit aussi nombreux que magnifique. Arrivé à l'*aire d'Atad*, lieu de la sépulture, on employa sept jours à célébrer les obsèques. La vivacité de la douleur répondit à cette pompe lugubre. Il falloit que cet événement eût opéré une vive sensation, puisque les habitants de Chanaan, témoins de ce triste spectacle, pour montrer combien ils en étoient frappés, s'exprimèrent en ces termes : DE

PAREILLES OBSÈQUES ANNONCENT LA MORT DE QUELQUE GRAND EN EGYPTE. Le corps de Jacob fut mis dans le tombeau qu'il avoit choisi. La cérémonie terminée, Joseph revient à la cour, accompagné de ses frères, et du convoi qui se retira dans le même ordre [1].

Je me flatte, Monsieur, que vous commencez maintenant à convenir que, grâces à nos écrivains sacrés, nous pouvons nous passer d'Hérodote sur l'Egypte, parce qu'ils nous en ont donné, non pas comme lui, une histoire remplie de faits incroyables et gigantesques, celle d'un *Sésostris* qui fait des conquêtes *avec ses épaules*, mais une histoire avouée par le bon sens, et qui porte tous les caractères de la vérité.

Cependant je m'imagine vous entendre me faire cette question. Comment allez-vous vous y prendre, me direz-vous, pour retrouver dans votre histoire égyptienne tirée des livres saints, ces *momies* d'Egypte

[1] Joseph ruit super faciem patris flens... præcepitque servis suis... ut... condirent patrem. Quibus jussa explentibus, transierunt quadraginta dies : iste quippe mos erat cadaverum conditorum, flevitque eum AEgyptus septuaginta diebus. Et expleto planctûs tempore, locutus est Joseph ad familiam Pharaonis : si inveni gratiam in conspectu vestro, loquimini in auribus Pharaonis : eò quòd pater meus adjuraverit me, dicens : En morior, in sepulchro meo quod fodi mihi in terrâ Chanaan, sepelies me. Ascendam igitur et sepeliam patrem meum, ac revertar. Dixitque ei Pharao : ascende et sepeli patrem tuum sicut adjuratus es. Quo ascendente, ierunt cum eo omnes senes domûs Pharaonis, cunctique majores natu terræ AEgypti. Domus Joseph cum fratribus suis... Habuit quoque in comitatu currus et equites : et facta est turba non modica, veneruntque ad aream Atad..., ubi celebrantes exequias planctu magno atque vehementi, impleverunt septem dies. Quod cùm vidissent habitatores terræ Chanaan, dixerunt : PLANCTUS MAGNUS EST ISTE AEGYPTIIS!... et portantes eum in terram Chanaan, sepelierunt eum in speluncâ duplici... reversusque est Joseph in AEgyptuum cum fratribus suis et omni comitatu, sepulto patre. (*Genes.* 50.)

si renommées? Si, comme vous le pensez, Moïse est le seul qui nous ait transmis les vraies annales de l'ancienne Egypte, cet écrivain n'a pu omettre de faire au moins quelque mention des *momies*, dont l'usage tient à la haute antiquité de cette nation.

Sur cet article, il ne me sera pas difficile, Monsieur, de vous satisfaire. Lisez l'Ecriture sainte, à l'endroit des *obsèques* de Jacob, dont je viens de vous faire la description. N'y voyons-nous pas qu'aussitôt après la mort de ce patriarche, Joseph ordonna *aux parfumeurs* de sa maison, d'embaumer avec *des aromates le corps de son père*, et qu'ils *employèrent quarante jours* à cette opération [1]; tant cette manipulation exigeoit d'art, de temps et de soins? A ce trait reconnoissez-vous les *momies* d'Egypte? Elles sont ici tellement désignées, que l'Ecriture ajoute immédiatement après, ces paroles : *car telle étoit* (chez les Egyptiens) *la coutume pour les corps morts* [2].

Les commentateurs de l'Ecriture reconnoissent, comme nous, dans ces textes l'ancien usage des momies. *Corneille de la Pierre*, dont les notes sont si estimées, s'exprime ainsi sur le passage que je viens de rapporter ; *les Egyptiens*, dit-il, *excelloient dans l'art d'embaumer les corps. Nous en avons des monuments encore aujourd'hui dans les momies, c'est-à-dire, dans les corps ensevelis depuis plusieurs siècles, qu'on tire des caveaux, qui se vendent, et servent aux usages et aux expériences de la pharmacie. Car c'est de l'Egypte qu'on tire ces momies. Hérodote l.* 3, *et Dio-*

[1] Præcepitque (*Joseph*) servis suis medicis ut AROMATIBUS CONDIRENT patrem. Quibus jussa explentibus, transierunt quadraginta dies. (*Genes.* 50.)

[2] Quippè mos erat cadaverum conditorum. (*Genes. ibid.*)

dore l. 1, *nous donnent les procédés des Egyptiens pour leurs momies* [1].

En vain vous m'opposeriez que l'exemple du corps embaumé de Jacob, ne peut être cité en preuve d'une momie, parce que celle-ci suppose nécessairement un corps conservé depuis très-long-temps, et que celui de Jacob, au contraire, venoit d'être embaumé récemment. A cela je répondrois, que le plus ou le moins de temps, et par conséquent l'antiquité, n'est pas ce qui constitue la *momie*; que d'ailleurs le corps de Jacob fut conservé près de deux mois depuis sa mort jusqu'à sa sépulture; enfin que ce qui fait l'essence de la momie, c'est le procédé égyptien. N'est-ce pas celui qui fut employé pour Jacob? Tous les savants dans cette partie conviennent, que la momie n'est pas proprement le corps embaumé, mais la composition qui servoit à cet usage; quoique, par une *momie*, on entende dans le langage ordinaire le corps qui, après avoir subi cette opération de l'art, se conserve pendant plusieurs siècles.

Cependant si vous exigez, Monsieur, quelque chose de plus clair et de plus formel, ne puis-je pas vous montrer, d'après l'Ecriture, le corps de Joseph, qui, conformément à l'ordre qu'il avoit donné, en mourant, de transférer ses os dans la Palestine [2], y fut en effet transporté par Moïse, lors de la sortie d'Egypte [3]? Or,

[1] Singulares in hâc arte fuerunt AEgyptii: testantur id etiamnùm hodiè caromomia, id est, cadavera ante multos centenos annos sepulta, quæ jam eruuntur et venduntur, atque pharmacopæis ad pharmaca serviunt: hæc enim ex AEgypto advehuntur: morem conditurae ægyptiæ tradit Herodotus. Lib. 3, et Diodorus lib. 1. (*Not. Corn. à Lapid. in cap.* 50. *Genes.*)

[2] Genes. 50.

[3] Tulit quoque Moïses ossa Joseph secum. (*Exod.* 13.)

comment après cent quarante-quatre ans, ce corps auroit-il pu être préservé de la putréfaction, s'il n'eût pas été réellement une *momie*? Ce fait est si constant, que nos livres saints ont l'attention, en parlant de la mort de Joseph, de nous faire observer *qu'il fut embaumé avec des parfums, et mis dans un cercueil en Egypte* [1]. Voilà donc le procédé égyptien; et dans le corps de Joseph transporté et conservé après plus d'un siècle, une *momie* parfaite et complète.

Que pensez-vous maintenant, Monsieur, de cette analyse sur les Egyptiens, tels que nous les peignent nos annales sacrées? La voilà cette histoire d'Egypte que j'avois promis de vous faire trouver dans l'Ecriture sainte. Les traits, les personnages, le cadre, tout dans ce tableau tracé par des écrivains célestes, ne renferme-t-il pas cet intérêt qui caractérise les histoires du monde les plus renommées, et tout ce que vous y cherchez de curieux et de beau? Les fastes des autres empires contiennent-ils rien de substantiel au genre historique, qui ne se lise exactement dans cette histoire d'Egypte racontée par les auteurs de nos livres saints? N'y connoissez-vous pas en effet une suite de rois qui se succèdent, l'antiquité d'un beau royaume? N'y voyez-vous pas une *cour brillante*, *des chambellans*, *de grands officiers de la couronne*, *un grand pannetier*, *un grand échanson*, *un chef suprême de la justice*, et par conséquent *des tribunaux*, *un garde des sceaux* de Pharaon, *une noblesse riche*, puissante et décorée, *des courtisans*, *des flatteurs*, *des intrigues*, *un premier ministre* avec tout l'appareil de la grandeur,

[1] Et conditus aromatibus repositus est in loculo in Ægypto. (*Exod.* 1.)

un surintendant des finances, *un trésor royal*, *des impôts*, la partie relative à l'*agriculture*, *un commerce maritime et intérieur*, *des manufactures*, *du luxe*, *des arts*, *des sages ou des savants* dans tous les genres; *un état militaire*, *des troupes*, *des généraux*; *des guerres*, *des batailles*, *des ambassades*, *des alliances*, *des négociations*, *des mariages*, *des funérailles publiques*, *des immunités*, *et des prérogatives* accordées *à l'ordre sacerdotal*, enfin jusqu'aux *momies* d'Egypte?

Je vous le demande, l'histoire de votre Hérodote qui, parmi plusieurs contes, vous donne celui d'un roi qui *porte une île de cendre sur ses vaisseaux*, a-t-elle rien qui approche du moins important de tous les traits dont je viens de vous offrir l'ensemble? Pourquoi donc tant regretter votre Hérodote? Ne vous ai-je pas amplement dédommagé par les annales égyptiennes, tirées de nos divines Ecritures? Or, cette ancienne histoire d'Egypte, la seule vraie que nous ayons, puisqu'elle a été écrite sous la dictée de l'Esprit saint, M. l'abbé du Rocher assurément ne vous la conteste point; au contraire ses dévoilements en démontrent l'authenticité, puisqu'ils appuient celle de nos livres saints. Pourquoi donc vous plaindre de la découverte du savant abbé? Eh quoi! parce que les principes de littérature dont nous avons été imbus dans notre jeunesse, et le goût des antiquités qu'ils nous ont inspiré, nous ont accoutumés à n'entendre vanter que l'ancienne Egypte, dont nous parlent Hérodote, Diodore et les plus célèbres écrivains de la Grèce, nous nous faisons un systême de ne regarder comme connoissances historiques propres à orner notre esprit, que celles que nous puisons dans les auteurs profanes, en abandonnant sans regret *aux gens d'Eglise*, et aux *dévots*, les

histoires racontées dans la Bible ! Préjugé ridicule, funeste et déraisonnable, Monsieur. L'Ecriture sainte est sans contredit le code de la religion ; mais, si ce livre sacré a pour objet direct et principal de sanctifier le cœur de l'homme, il a pour but également d'éclairer sa raison sur la chaîne des événements de ce monde. Est-il donc si indifférent à l'esprit humain, de savoir que le grand Dieu que nous adorons, a établi sur la surface de la terre les anciens empires, comme les modernes, et que sa providence s'est manifestée constamment sur eux, en exerçant en faveur de ses peuples, sa bonté miséricordieuse, ou en déployant sa justice vengeresse ? Or, comment connoître avec certitude l'influence et l'action de la Divinité sur le gouvernement des royaumes et des nations entières, sans avoir appris des écrivains sacrés, l'histoire, ainsi que l'origine des anciens empires ? Mais admirez la sagesse divine : à l'intérêt qu'inspirent ces récits par le caractère de vérité qu'ils portent, puisque ce sont des historiens inspirés qui les ont écrits, Dieu a encore voulu joindre l'attrait des exemples. Avez-vous lu, dans quelque auteur profane que ce soit, l'histoire d'un ministre, qui puisse entrer en parallèle avec celle de Joseph ? il est le parfait modèle d'un administrateur suprême, et ce premier ministre à qui toute une nation donne le surnom de *sauveur*, même lorsqu'il achète ses terres et sa liberté, un tel premier ministre, c'est dans l'Ecriture qu'il faut l'aller chercher.

Vous avez vu qu'Hérodote proclamé *le père de l'histoire*, ne vous a cependant débité que des fables ; *ab uno disce omnes ;* et néanmoins cet Hérodote, en fait d'histoire ancienne, est votre oracle !

Avec les armes que m'a fournies jusqu'ici le parallèle

des traits de son histoire d'Egypte, rapprochés de ceux de l'Ecriture sainte, j'ai paré les coups que vous avez voulu porter à la découverte de M. l'abbé du Rocher. Voyons si j'aurai le même succès dans la défense de cet ouvrage, contre les objections que vous empruntez des *calculs chronologiques* fondés sur les observations des astronomes. C'est sous cet autre rapport que j'ai promis d'envisager vos difficultés contre l'*Histoire véritable des temps fabuleux*.

VINGT-UNIÈME OBJECTION.

21. C'est un fait incontestable, que les habiles chronologistes ont constamment regardé les phénomènes célestes, comme un des moyens les plus sûrs de vérifier certaines époques importantes, qui se trouvent dans les histoires de la plus haute antiquité. Les Egyptiens étoient grands astronomes; ils disoient avoir observé, avant Alexandre, 373 éclipses de soleil, et 382 de lune. Le calcul donne assez ce nombre; donc, quand on lira dans leur histoire que la date de tel événement se trouve en concurrence avec une éclipse de soleil, on peut assigner avec plus de certitude l'époque de ce fait historique par le calcul, que par tout autre procédé. Cette admirable méthode, dont le résultat ne peut laisser aucune incertitude, parce qu'il est le fruit du calcul, est celle qui a engagé un de mes amis, dont je vous ai souvent parlé, à travailler à son grand ouvrage sur l'histoire d'Egypte, d'après les observations astronomiques. Par elles il démontre le synchronisme des anciens rois d'Egypte, dont Hérodote et Diodore ont donné l'histoire, Manéthon les noms et le catalogue. Ils ont donc existé, ces rois d'Egypte, puisque la date de leur règne concourt avec les observations astronomiques; cependant l'auteur de l'Histoire véritable des temps fabuleux, s'efforce d'anéantir tous ces anciens rois d'Egypte. Les raisons qu'il apporte, quelque érudites qu'elles paroissent, ne peuvent tenir contre l'évidence des calculs des astronomes, qui renversent de fond en comble sa prétendue découverte. Comment lutter contre une preuve de cette espèce? Je suis curieux de savoir de quelle manière vous vous y prendrez pour vous débarrasser de cette objection.

Elle n'est pas difficile à résoudre; elle n'est que sé-

duisante. Je souscris d'abord à votre assertion générale *sur les phénomènes célestes, regardés constamment par les chronologistes comme un des moyens les plus sûrs de vérifier certaines époques importantes :* mais permettez que je vous rappelle deux autres principes pour le moins aussi certains que les vôtres ; c'est qu'il faut 1.° que ces phénomènes soient réellement arrivés, et qu'ils aient été observés exactement dans le temps même où les événements ont eu lieu ; 2.° que des auteurs contemporains aient certifié le concours du phénomène céleste avec l'événement arrivé sur notre globe. C'est ainsi que l'on est assuré de l'année que commença la fameuse guerre du Péloponèse, où il arriva une grande éclipse du soleil, 431 avant l'ère chrétienne. C'est ainsi encore que les Romains, témoins de la mort de *Jules-César*, ont attesté l'obscurcissement du soleil, qui signala cette catastrophe arrivée quarante-quatre ans avant Jésus-Christ.

Les Egyptiens, prétendez-vous, *disoient avoir observé, avant Alexandre, trois cent septante-trois éclipses de soleil, et huit cent trente-deux de lune.* Il ne suffit pas d'avancer que les Egyptiens *aient dit* avoir observé, il faut prouver qu'ils ont observé réellement toutes ces éclipses; et pour établir ce fait, il faut que des personnages *contemporains* de ces observations aient laissé des monuments, soit par écrit, soit autrement, qui attestent la réalité de ces phénomènes célestes ; sans cela, dès le début de la contestation, vous vous trouverez en défaut sur la première des deux règles requises indispensablement pour assigner l'époque d'un événement, à l'aide des phénomènes célestes.

Donc quand on lira dans l'histoire des Egyptiens,

que tel événement concourut avec l'époque d'une éclipse de soleil, on peut plus certainement assigner la date de ce fait historique par le calcul, que par tout autre procédé.

Oui assurément, quand on trouvera des éclipses rapportées dans l'histoire des Egyptiens. Or, elle est totalement muette sur cet objet ; en effet celle d'Hérodote, la plus ancienne sur l'Egypte, ne parle pas d'éclipses, encore moins d'éclipses *observées en Egypte*. Cet auteur fait seulement mention de changements arrivés dans le soleil sous le roi *Séthon*, trait que j'ai déjà cité, et qui, appartenant à l'Ecriture, porte à faux relativement à l'Egypte. D'ailleurs des taches dans le soleil, ou quelques autres phénomènes, comme un obscurcissement, tel que celui qu'on aperçut à la mort du *dictateur César*, ne sont pas des éclipses. Ainsi, je vous nie purement et simplement qu'on trouve, ou qu'on ait trouvé dans l'histoire d'Egypte par Hérodote, que certains événements concoururent avec une éclipse de soleil.

En vain vous m'opposeriez que Diogène-Laërce fait mention des trois cent septante-trois éclipses de soleil, et des huit cent trente-deux de lune, que vous dites avoir été observées avant Alexandre; que Sénèque nous apprend que *Conon*, dans son voyage en Egypte, trois cents ans avant Jésus-Christ, recueillit et rassembla toutes les éclipses conservées par les Egyptiens; que *Diodore de Sicile* rapporte que les Thébains (c'est-à-dire, les anciens Egyptiens) calculèrent *fort exactement* les éclipses de lune et de soleil.

Pour anéantir toutes ces autorités, il me suffiroit de vous rapporter à celle de *Ptolémée et d'Hypparque*, qui gardent le silence sur ces observations. C'est ce qui

a déterminé M. Bailly dans son *histoire de l'astronomie*, à conclure que ces observations d'éclipses attribuées aux Egyptiens, *ont été faites par les Chaldéens, et portées et conservées en Egypte*. Le savant historien appuie son assertion sur ce que 1.° Hypparque et Ptolémée se sont servis en Egypte (à Alexandrie) des observations des Chaldéens, preuve qu'elles y avoient été transportées ; 2.° qu'il n'est nullement vraisemblable que les observations égyptiennes aient pu être recueillies par Conon, et qu'elles n'eussent plus existé en Egypte; du temps d'Hypparque, c'est-à-dire, 120 ou 130 ans après ; 3.° qu'*aucun astronome* n'a fait mention des observations égyptiennes, que contenoit le recueil de *Conon ;* 4.° que *Diogène-Laërce* ne cite point les auteurs de ces observations que Conon avoit recueillies, dit *conservées* et non pas *faites* en Egypte ; d'où il suit que toutes ces éclipses n'appartiennent point aux Egyptiens. (V. l'Hist. de l'astron. ancienne, éclaircissements, p. 410 et 414.)

Cependant, quand je vous accorderois les 373 éclipses du soleil, et les 832 de lune *observées par les Egyptiens avant Alexandre*, au rapport de Diogène-Laërce, la conséquence que vous en tireriez, ne seroit pas bien redoutable pour moi ; 573 et 832 éclipses, tant de soleil que de lune, font 1205 éclipses; or il y a peu d'années où il n'en arrive plusieurs, tel qu'en 1783. Voyez en preuve votre almanach, qui annonçoit pour cette année 6 éclipses, 4 de soleil et 2 de lune ; mais, en supposant qu'il n'en fût arrivé que 3 seulement chaque année, l'une portant l'autre, hypothèse très-admissible, 400 ans auroient suffi pour 1200 éclipses. Ainsi quand vos Egyptiens les auroient observées avant Alexandre, quatre siècles en remontant de la naissance

de ce prince [1], ne font pas une antiquité plus reculée que celle qu'on trouve dans les livres saints.

Les Chinois comme vous le savez, ont de grandes prétentions en matière *de conjonction de planètes*. C'est une nation dont les observations astronomiques forment le grand argument des philosophes modernes contre la chronologie de Moïse. Pour vous apprendre à ne pas vous enthousiasmer sur ces calculs astronomiques, avec lesquels la charlatanerie philosophique en impose quelquefois aux gens peu versés dans ce genre d'études, voici une anecdote curieuse sur les astronomes chinois.

On lit dans une lettre manuscrite du père *Gauhil*, jésuite missionnaire de la Chine, en date du 25 septembre 1725, et écrite au père *Souciet*, que les quatre planètes *Jupiter*, *Mars*, *Vénus et Mercure*, s'étant approchées dans leur cours, au mois de mars de la même année, les mathématiciens de *Pékin* imaginèrent sur-le-champ une certaine approche de *Saturne*, et qu'il s'étoit fait une conjonction de ces cinq planètes avec le soleil et la lune. Aussitôt le tribunal des mathématiques présenta ses registres à l'empereur YONG TCHING, et le complimenta sur ce *renouvellement des siècles*. Ce prince reçut également sur cet événement, les félicitations des grands de l'empire. L'empereur lui-même publia plusieurs fois dans ses édits cette prétendue *conjonction*, et le tribunal des mathématiques la consigna dans ses archives en ces termes ; LA TROISIÈME ANNÉE DE L'EMPEREUR YONG TCHING, LA SECONDE LUNE, IL ARRIVA UNE CONJONCTION DE SEPT PLANÈTES. Le père *Kegler*, mathématicien jésuite, fit tout ce qui dépendit de lui pour convaincre l'empereur que cette con-

[1] Alexandre naquit 356 ans avant Jésus-Christ. Moïse existoit 1500 ans avant cette dernière époque.

jonction étoit une chimère et une fable ; la flatterie des Chinois l'emporta. L'auteur [1] d'où j'ai tiré cette anecdote, ajoute que par-là on peut se convaincre que rien n'est plus futile que l'objection de quelques écrivains contre les livres saints des Hébreux, fondée sur une pareille conjonction de planètes, qu'on dit être arrivée sous l'empereur TCHRUEN-HIN, qui commença à régner l'an 2510, et mourut l'an 2433 avant Jésus-Christ.

Si d'après l'autorité de ces *lettres de la Chine*, je vous écrivois : *les Chinois disent avoir observé, au mois de mars 1725, une conjonction de toutes les planètes, donc tout ce qu'on dira être arrivé à la Chine précisément cette année, est de la même certitude que cette conjonction, parce que ces faits sont* CONTEMPORAINS *de l'observation*, seroit-ce une preuve sans réplique de la réalité du phénomène, et du *synchronisme* des événements qu'on prétendroit avoir eu lieu, à l'époque de cette observation ? Jugez maintenant combien il faut se défier des observations célestes, qu'on cite avec emphase en faveur de certains peuples ! . . .

VINGT-DEUXIÈME OBJECTION.

22. La fameuse période égyptienne appelée l'année de THOTH, étoit de 1461 ans. Par ce calcul astronomique, les chronologistes ont établi d'une manière irréfragable la très-haute antiquité de cet empire. Pour peu qu'on réfléchisse combien il a fallu de siècles pour découvrir la période de THOTH, on s'étonnera des progrès des Egyptiens dans l'astronomie, et on ne pourra raisonnablement révoquer en doute l'existence de THOTH, si fameux dans l'histoire des Egyptiens, et fils de MÉNÈS leur premier roi. D'après ce monument, on ne sera pas tenté de

[1] Voyez la nouv. édit. de *Tacite* 1776, tom. 6, pag. 557, par M. l'abbé *Brotier*.

relire l'abbé du Rocher, qui fait de ce THOTH et de MÉNÈS deux êtres fabuleux. L'existence de ces personnages égyptiens mathématiquement démontrée, élève donc contre la découverte que vous défendez, une difficulté insoluble.

Cette objection, Monsieur, vous paroît triomphante. Vous allez dans un moment être tout étonné de la crédulité avec laquelle vous vous êtes laissé bercer jusqu'ici de l'érudite chimère sur l'année de THOTH.

Pour vous convaincre qu'elle n'est pas l'année merveilleuse, et que l'argument que vous en tirez, ne prouve rien du tout en faveur de l'existence réelle de THOTH; il me suffira de vous révéler tout le mystère de la *période égyptienne de* 1460 *ans*, qui porte son nom. Je vous préviens que nous serons d'accord sur le calcul, mais bien loin de compte sur l'origine de cette année fameuse, et sur les conséquences que vous en déduisez.

Il faut d'abord observer que *l'année sacrée* des Egyptiens, qu'ils appeloient l'année de THOTH, se comptoit du lever de la *canicule*. Cette année n'étoit que de 365 jours; ainsi les Egyptiens négligeoient dans ce calcul, près de 6 heures qu'il faut ajouter aux 365 jours, pour avoir la véritable année solaire.

6 Heures à peu près (ou un quart de jour omis chaque année) donnent en quatre ans la valeur *d'un jour* entier; ces 6 heures négligées produisent deux jours en huit ans, 4 jours en 16 ans, et ainsi de suite.

Prenons pour exemple le nom d'un mois usité parmi nous; supposons pour un moment, que la première fois que les Egyptiens observèrent le lever de la canicule, fut le premier du mois que nous appelons *juillet*. Que dut-il arriver 4 ans après cette observation? Comme les Egyptiens ne composoient leur année sa-

crée que de 365 jours, sans ajouter les 6 heures à peu près, qu'il faut encore pour répondre au cours annuel du soleil, ils durent nécessairement trouver qu'au bout des quatre ans, qui s'étoient écoulés depuis la première observation, le calcul de leur année devançoit d'un jour le vrai cours du soleil, et par conséquent prévenoit le retour de la canicule, qui, au lieu de tomber au premier juillet, ne devoit plus arriver qu'au 2 au bout de 4 ans, au 3 au bout de huit ans, au 4 de juillet au bout de douze ans, etc. etc.

J'ai dit que leur année étoit de 365 jours; par conséquent en quatre fois 365 ans, le lever de la canicule se trouvoit avoir retardé successivement de 365 jours, ou d'une année entière: alors ce lever se trouvoit revenir au même jour du mois, c'est-à-dire, au premier juillet, dans mon hypothèse. Or, prenez la plume: multipliez 365 jours par 4, vous aurez 1460 *ans*. Voilà votre *période de* THOTH, laquelle étoit composée de ce nombre d'années, ou si vous voulez de 1461 ans, parce que ce ne pouvoit être que dans *la quatorze cent soixante-unième année*, qu'on avoit lieu de remarquer le retour de la canicule au même point.

On suppose ici, comme l'on voit, le cours du soleil de 365 jours et de 6 heures *complètes*. Cependant comme dans le vrai, l'année est de 365 jours, 5 heures, 49 minutes, et que par conséquent il manque 11 minutes, pour compléter les 6 heures, il y aura encore à redire à cette prétendue période de 1460 ans; et c'est ce qui démontre, que les Egyptiens n'étoient pas alors aussi versés en astronomie qu'on l'imagine, puisque faute de connoître le cours véritable du soleil, leur période ne cadroit pas avec une des notions les plus communes de l'astronomie, savoir que le soleil ne

met pas 365 jours *six heures complètes* à parcourir l'écliptique : ainsi, sous ce rapport, leur période n'étoit pas exacte.

Néanmoins, en lui supposant toute la justesse possible, avoit-il fallu, comme vous dites, *des siècles pour découvrir cette période ?* Je soutiens que non ; on n'eut besoin que d'une simple règle d'arithmétique, je veux dire, de cette simple proportion ; *si en 4 ans l'année de Thoth devance le vrai cours annuel du soleil d'un jour, si en 8 ans, l'accélération est de 2 jours, si en 12 ans elle est de 3 jours, de combien est-elle en 4 fois 365 ans ?* En multipliant 365 par 4, les Egyptiens trouvoient le nombre 1460 dont ils ont fait leur *période;* et ils la trouvoient sans de grands efforts. Car, en admettant, comme nous l'avons montré, que, lorsqu'ils commencèrent à observer le lever de la canicule, ou du signe de *Thoth*, ce lever tomboit au 1.er de juillet, falloit-il donc employer des siècles d'observations, falloit-il être un *Dominique Cassini* pour s'apercevoir (vu l'erreur d'un jour dans leur supputation de l'année) que ce lever au bout de 4 ans, ne se trouvoit dans le vrai qu'au 2 juillet, au 3 au bout de 8 ans, et ainsi successivement; et que par conséquent ce lever retardant d'un jour tous les 4 ans, il auroit retardé de 365 jours, ou d'une année entière en 1460 ans, c'est-à-dire, en 4 fois 365 ans ? Il est donc évident que la révolution de l'année de *Thoth*, n'étoit qu'une période systématique.

Comment, après cela, pouvez-vous croire sérieusement qu'il ait été nécessaire *d'employer une longue suite de siècles pour découvrir une période*, qui ne fut jamais une observation astronomique, mais le résultat d'un calcul d'après des données ? La seule observation

du retard d'un jour en 4 ans, et un raisonnement très-simple, voilà tout ce qu'il a fallu aux Egyptiens pour inventer leur période.

Ainsi réduite à sa juste valeur, elle n'a plus de quoi vous extasier sur leurs calculs astronomiques.

Ajoutez à cela l'origine du nom de THOTH, qui d'après la découverte de M. l'abbé du Rocher, signifie tout simplement un *signe*[1]: alors il sera fort aisé de concevoir comment *la canicule* étant un *signe céleste* très-important pour les Egyptiens, parce qu'il leur annonçoit le débordement du Nil, a pris le nom de TOUAU, TAU ou THOTH. L'apparition prochaine de cette étoile étoit un pronostic qui avoit un rapport trop direct avec la prospérité de leur pays, pour qu'ils négligeassent d'observer exactement le *signe* par excellence, ou le THOTH; de là le retour de la canicule au même point du ciel, fut appelé par eux LA PÉRIODE DE THOTH. Ce nom étoit le même que celui de leur HERMÈS ou *Mercure Trismégiste*, personnage travesti, qu'ils regardoient comme l'auteur de toutes les sciences; ce qui forme une autre origine du nom de *Thoth*, mot hébreu, qui signifie également *lettres*, *sciences*. Voilà pourquoi les Egyptiens, pénétrés de vénération pour ce personnage, qui leur avoit enseigné d'aussi belles choses, crurent devoir le loger dans le signe caniculaire, qui portoit le même nom. A l'aide de cette explication, dont la clarté égale la simplicité, je crois pouvoir hardiment vous dispenser de chercher à connoître l'histoire de la généalogie de *Thoth*; vous voyez que c'est évidemment un personnage qui n'a jamais

[1] Voyez ce qui a été dit précédemment sur l'étymologie du mot *Thoth*, pag. 109.

existé que dans l'imagination de vos *astronomes* Egyptiens, quand ils observoient le *signe caniculaire*.

Ne croyez pas, Monsieur, que si je traite aussi mal vos Egyptiens avec leur période, ce soit par la démangeaison de ramener tout au système de M. l'abbé du Rocher: vous allez voir ce que Pluche lui-même, long-temps avant l'*Histoire véritable*, pensoit des observations célestes des Egyptiens, et nommément de THOTH. *Tous ces calculs*, dit ce savant, *qu'ils tenoient des prêtres leurs dévanciers, étoient des choses extrêmement simples; ils les prirent par la suite pour les différentes durées des rois qu'ils logeoient dans la* CANICULE *et dans d'autres astres: l'un avoit vécu 1460 ans*, un autre *tant de milliers d'années: les calculs astronomiques fondés sur différentes suppositions et sur différentes combinaisons des astres, étoient une des principales occupations des prêtres. Ces calculs trouvés dans les registres des savants les plus laborieux, étant toujours unis à des noms d'hommes, tels qu'Anubis*, THOTH, *Ménès, et autres qu'on logeoit dans les astres, passèrent pour être la durée de la vie terrestre de ces dieux: telle est l'origine de cette antiquité de l'histoire des Egyptiens, qu'on faisoit remonter si haut.. La durée de la vie de leurs anciens rois, n'est* QU'UNE SUPPUTATION DU TEMPS QU'IL FAUT POUR RAMENER UNE PLANÈTE AU POINT DU CIEL D'OU ELLE ÉTOIT PARTIE. *C'étoit.... abuser grossièrement de leurs calculs astronomiques*. (Hist. du *Ciel*, tom. 1, pag. 279 et 280.) Les Egyptiens, ajoute le même auteur, sont *de toutes les nations celle qui, en croyant le mieux connoître l'antiquité, la connut le moins*. (Ibid. p. 251.)

Vous voyez que *Pluche* n'étoit pas plus admirateur de la période de *Thoth*, que M. l'abbé du Rocher.

Une chose digne d'observation, c'est le silence des monuments historiques sur cette période. Il n'en est pas un seul dans l'antiquité égyptienne, qui parle de cette période de *Thoth ;* il est très-remarquable qu'elle ne se trouve que dans des auteurs *latins* depuis l'ère chrétienne ; dans *Tacite*, qui est du second siècle, et dans *Censorin*, qui est du troisième. Hérodote même, qui écrivoit 400 ans avant Jésus-Christ ne fait mention que du calcul de l'année de 365 jours chez les Egyptiens sans qu'ils paroissent avoir encore connu de son temps, qu'il falloit compter à peu près six heures de plus.

L'année de *Thoth* ayant été ignorée, même des historiens grecs, n'est-ce pas une preuve décisive que cette observation astronomique ne porte pas le sceau de l'antiquité ? Je vous ai démontré *arithmétiquement*, qu'elle n'étoit pas ce que vous pensiez ; je me flatte que vous ne me la citerez plus comme un argument *mathématique* contre les défenseurs de la découverte de M. l'abbé du Rocher, qui a écrit le *célèbre Thoth* sur ses tables de proscription.

Il faut toujours en revenir, Monsieur, aux règles que j'ai établies en entamant la question de vos calculs astronomiques : à moins qu'on ne trouve, vous ai-je dit, des auteurs contemporains et dignes de foi, qui attestent d'âge en âge une suite d'observations célestes qui concourent avec les événements, en caractérisant ces phénomènes, en les spécifiant, en articulant bien nettement leur époque, jamais sur une assertion vague, le vrai sage ne les adoptera.

Pour vous prémunir contre le goût dominant de toutes ces chronologies, qu'on fabrique sur une astronomie d'une antiquité qu'on recule au-delà de tous les temps connus, il suffiroit d'une simple observation

également applicable aux *périodes* et aux éclipses ; quand on a su bien supputer le cours des astres, dès-lors il a été possible de faire en remontant, le calcul des éclipses qui auroient pu arriver des milliers de siècles antérieurs à la création, dans l'hypothèse que le monde eût existé long-temps avant cette époque ; de la même manière qu'on peut en calculer dès à présent pour des milliers de siècles à venir, dans la supposition qu'il existera tel qu'il est. Je vous le demande, tous ces calculs d'éclipses hypothétiques, prouvent-ils, pour cette raison, l'existence du monde à une époque d'une antiquité infinie, soit pour le passé, soit pour l'avenir ?

Résumons les différentes parties de ma réponse à votre longue objection. Je vous ai fait voir 1.° que les 373 éclipses de soleil, et les 832 de lune observées avant Alexandre par les Egyptiens, dont les prétentions sur la très-haute antiquité qu'ils s'attribuoient, tiennent de l'extravagance, comme le remarque Diodore [1], que ces éclipses, dis-je, ne sont rapportées par aucun auteur qui ait écrit sur l'ancienne Egypte. 2.° Que quand même ces 1205 éclipses auroient été observées en Egypte, elles ne supposeroient pas plus de 400 ans d'observations avant Alexandre ; ce qui n'est pas une merveilleuse antiquité. 3.° Que la fameuse période de *Thoth*, ne fut jamais une vraie période ; que les 1461 ans dont on la composoit, ne marquoient pas effectivement le retour périodique du signe caniculaire ; mais que ce nombre d'années étoit simplement le résultat d'un calcul erroné, par rapport à l'année qu'ils comptoient de 365 jours, en négligeant les six heures, qu'il eût été nécessaire d'intercaler au bout de quatre ans. 4.° J'ai en outre assigné la vraie source du nom de *Thoth*, si célèbre

[1] Diod. l. 1.

chez les Egyptiens. J'ai montré qu'il ne signifioit autre chose, que le *signe* par excellence, dénomination donnée avec raison à la canicule, dont l'apparition étoit pour l'Egypte un événement important. Ainsi voilà votre *Thoth et sa période* qu'il faudra désormais mettre au rang des fables. Joignez-y ce que j'ai dit des *conjonctions des planètes* chez les Chinois, et vous aurez la preuve la plus complète, que tous les *synchronismes* que vous déduisiez des observations astronomiques, en faveur de la vérité des histoires anciennes, et principalement de celle des rois d'Egypte, ne sont que des suppositions dont la fausseté, d'après tout ce que je viens d'établir, ne peut plus vous paroître un problême.

Voici, Monsieur, un principe, dont je vous prie de vous bien pénétrer. *La science de l'histoire est une science de faits et non de calculs astronomiques.* Il y a contre l'histoire d'Egypte expliquée par les calculs de cette espèce, un raisonnement très-pressant, que je soumets à votre jugement. La réalité d'un personnage doit nécessairement précéder la recherche du temps où il a existé. Donc il faut indispensablement, avant toute opération chronologique et astronomique, commencer par s'assurer de l'existence des rois qu'on prétend avoir régné en Egypte. Prenons pour exemple les 330 *successeurs de Ménès en ligne directe*, à ce que prétend Hérodote. Le bon sens ne dit-il pas, que si ces 330 personnages n'ont jamais existé, il est physiquement impossible et souverainement ridicule de calculer le temps de leur règne, d'après des phénomènes qu'on supposeroit arrivés de leur temps. Or, ces trois *centuries* des rois sont 330 mensonges historiques que M. l'abbé du Rocher a démontrés, d'après le récit même d'Hérodote; donc voilà le fondement du synchronisme à cette époque, renversé

à jamais, et ainsi de tous ces souverains d'Egypte qu'on avoit pris jusqu'ici pour des personnages réellement existants; donc il est absurde de bâtir des chronologies pour ces rois qui n'ont jamais existé. Ainsi pressez votre ami le savant astronome, qui, depuis 30 ans, travaille à un ouvrage immense sur la *chronologie certaine des anciens rois d'Egypte*, de ne pas s'épuiser en vain, et de jeter au feu son manuscrit.

Je finis par une réflexion qui embrasse toute la question controversée entre nous deux sur cette histoire d'Egypte par Hérodote : je m'en tiens à lui, parce que c'est le plus ancien.

Ou cette histoire d'Egypte doit être regardée comme vraie, ou il faut la traiter de fabuleuse : point de milieu. Si vous avouez que c'est un roman, plus de procès entre nous, et M. l'abbé du Rocher gagne sa cause. Si vous soutenez au contraire que cette histoire est vraie, comment concilier cette opinion, 1.° avec les traits évidemment incroyables qui démentent l'existence de ces prétendus rois. 2.° Avec le témoignage d'Hérodote, qui avertit qu'il ne garantit pas les antiquités d'Egypte qu'il raconte, tant ces récits lui paroissent quelquefois peu vraisemblables : aussi ses compatriotes, tels que le sage Plutarque [1], ont-ils écrit *ex professo*, pour le convaincre de n'avoir donné qu'un tissu de fables sous le nom

[1] *Plutarque* dit qu'il faudroit plusieurs volumes pour relever tous les mensonges d'Hérodote. (*Plutarch. de malign. Herod. tom.* 2. *p.* 841.) *Thucydide* au commencement de son histoire, où sans nommer Hérodote, il le désigne assez, intente contre lui la même accusation. *Marcellin*, auteur de la vie de Thucydide, déclare que tout le livre d'Hérodote, qui est justement celui où il donne l'histoire d'Egypte, est un tissu de mensonges et de fictions. *Totus secundus Herodoti liber* MENTITUR *hypothesis*. (*Marcellin. in vità Thucyd.*)

d'*histoires*. 3.° Avec Diodore de Sicile, qui, dans sa *bibliothèque historique*, rapportant les antiquités égyptiennes, et citant à peu près les mêmes rois qu'Hérodote, comprend sous le nom de *mythologie,* ou *histoire fabuleuse*, précisément toute la partie qui regarde *l'histoire d'Egypte* [1] ?

Il faut donc regarder tous ces monarques de la façon d'Hérodote, comme autant d'êtres fabuleux, ou bien admettre, dans un corps d'histoire, tout ce qui choque la vérité, la raison humaine, la saine critique, et l'admettre contre le témoignage même de ceux qui ont rapporté ces faits.

Cette histoire une fois rangée dans la classe des fables, comment repousser la découverte d'un savant, qui nous parle en ces termes. « Vous n'aviez pas une véritable histoire d'Egypte, de l'aveu de tous les connoisseurs en matière d'antiquités. J'ai déterré la manière dont on fabriqua tous ces contes historiques ; c'étoit autant de travestissements. En rétablissant tous ces faits altérés, je substitue la vérité au mensonge, et la lumière aux ténèbres. N'est-il pas mille fois plus satisfaisant d'adopter mes explications, qui font trouver dans l'histoire d'Egypte un fond de vrai auquel on ne pensoit pas, que de prendre pour une histoire réelle, celle qui a été suspectée par ceux-mêmes qui l'ont composée? Ou il faut admettre ma découverte, ou soutenir que l'his-

[1] Il est bien singulier que *Diodore*, qui n'est pas plus véridique dans son histoire d'Egypte, remplie des mêmes travertissements à peu près que celle d'Hérodote, reproche à celui-ci des faussetés. Cependant cet Hérodote et ce Diodore, ont été cités jusqu'ici comme deux oracles sur l'ancienne histoire d'Egypte. Il faut avouer que l'aveugle crédulité de nous autres européens, qui ne connoissons l'antiquité que par ces Grecs, qui eux-mêmes ont écrit fort tard, est quelque chose de bien inconcevable.

toire d'Egypte, écrite par ces auteurs profanes, quoique fabuleuse, mérite cependant notre croyance et notre vénération.

Toutes vos objections, Monsieur, contre l'ouvrage de M. l'abbé du Rocher, discutées en détail, et solidement réfutées, *l'Histoire véritable des temps fabuleux* que sa plume savante a tracée, reste intacte, et devient un monument inattaquable. Cette découverte est, j'ose le dire, une des productions les plus précieuses et les plus admirables qui aient enrichi notre siècle. Vous l'avez vu : l'auteur nous a montré comment tout ce qu'*Hérodote*, *Manéthon et Diodore* ont écrit sur les Egyptiens, n'est qu'un extrait suivi, quoique défiguré, une traduction véritable, mais pleine d'erreurs, de fautes grossières, des endroits de nos livres saints concernant les Egyptiens. Voilà donc l'histoire de ce peuple si sage, si vanté, qui passoit pour l'instituteur des Grecs, non moins célèbres que leurs maîtres ; cette histoire qu'on plaçoit à la tête des annales de l'antiquité profane, la voilà reléguée dans la classe des fables et des romans.

Mais si les partisans de ces mensonges historiques, débités sur ces anciens Egyptiens, et accrédités par le temps, n'ont pu apprendre, sans une surprise étrange, la découverte de M. l'*abbé du Rocher*, que sera-ce quand on verra successivement essuyer la même destinée à toutes les autres parties de l'histoire ancienne, celle des *Babyloniens*, des *Assyriens*, des *Lydiens ;* celle des commencements des *Mèdes* et des *Perses*, dont les anachronismes, le chaos et l'inconséquence [1], fruits d'une aveugle déférence pour le crédule et ignorant *Ctésias* [2],

[1] V. Hist. vérit. des temps fabuleux, plan de l'ouvrage, pag. XLIV, tom. 1er.

[2] *Ctésias* a été copié par les Grecs, qui ensuite l'ont été par

ont fatigué les savants de tous les âges, qui se sont en vain proposé d'éclaircir toutes les obscurités ! Que sera-ce quand M. l'*abbé du Rocher*, dévoilant grand nombre de fables et d'altérations dans les histoires des antiques monarchies, nous montrera que leur obscurcissement ne vient que de leur travestissement ; qu'elles sont altérées parce qu'elles sont également des copies informes des traits et des personnages de nos divines Ecritures ; et que pour les concilier, non-seulement avec l'Histoire Sainte, mais encore avec elles-mêmes, il faut avoir recours à nos livres saints, le seul dépôt authentique des vraies antiquités ! Ainsi seront renversées toutes ces anciennes histoires chaldéennes, babyloniennes, assyriennes. Ainsi ces dix rois que Bérose [1] faisoit régner en Chaldée ; cet ALORUS dont il faisoit le premier souverain de cet empire, ce XISUTHRUS qu'on disoit le dernier, se trouveront n'avoir été que les dix patriarches anté-diluviens, et par conséquent ALORUS ne sera plus qu'ADAM, et XISUTHRUS reviendra NOÉ. Ainsi sera anéantie pour toujours l'existence, entr'autres de la célèbre SÉMIRAMIS [2]. Toutes ses conquêtes et ses *jar-*

les Latins. Voilà comme en fait d'histoire, plusieurs auteurs ne forment entre eux tous qu'une autorité très-suspecte.

[1] Ces dix rois chaldéens se trouvent dans un fragment de Bérose que nous a conservé *Georges le Syncelle*. Il est évident que ces prétendus rois de la Chaldée, ont été pillés des premiers patriarches du monde qui sont au nombre de *dix* depuis *Adam* jusqu'à *Noé* inclusivement. Ce patriarche, déguisé sous le nom de XISUTHRUS, comme l'a avoué lui-même M. Bailly dans ses lettres *sur l'origine des Sciences et des Peuples de l'Asie*, n'étoit pas difficile à reconnoître, puisqu'on faisoit arriver le *déluge*, précisément sous ce *Xisuthrus*.

[2] V. l'Hist. vérit. des Temps fabuleux, t. 3, pag. 418. M. l'abbé du Rocher, ayant découvert par les livres orientaux, que RAHAM étoit ce nom propre de *Nabuchodonosor*, dont l'Ecriture

dins si renommés que l'art avoit suspendus en l'air, seront restitués à *Nabuchodonosor*, véritable auteur de ces expéditions glorieuses et de ces monuments fastueux : disparoîtra aussi à jamais le fameux Crésus [1], roi de *Lydie*, avec ses richesses immenses. M. l'abbé du Rocher le dénoncera comme un personnage qu'on a fabriqué encore sur quelques traits de l'histoire du *Nabuchodonosor* de l'Ecriture, représenté sous l'emblême de la *tête d'or de la statue*, dont les quatre métaux figurent *les quatre grands empires*. Il résultera du rapport des traits, que toute l'histoire de l'opulent *Crésus*, et en particulier *ses oracles et ses prodiges*, ne sont qu'une altération des faits et surtout des prophéties et des miracles contenus dans le livre de Daniel [2].

parle si souvent, fera voir que ce nom de RAHAM est entré dans la composition de la fameuse SEMIRAM ou SÉMIRAMIS ; car *is* est la terminaison grecque. *Hérodote*, liv. 1, 184, rapproche beaucoup de l'époque de *Nabuchodonosor*, le règne de SEMIRAM ou SÉMIRAMIS ; et ailleurs on l'a fait exister du temps de la construction de Babel, peu après le déluge. Il est impossible que *Sémiramis* ait régné tout à la fois, à deux époques aussi distantes l'une de l'autre. Cependant pourquoi cette absurdité s'est-elle glissée dans l'histoire ? Rien de plus facile à concevoir dans le système des altérations de l'Ecriture opérées par les païens. Ayant vu que RAHAM, le vrai Nabuchodonosor, régnoit à Babylone, bâtie sur les ruines de *Babel*, et trouvant dans l'Ecriture la construction de cette Tour de *Babel*, ils n'ont pas hésité de placer leur prétendue SEMIRAM ou SÉMIRAMIS à Babylone et à *Babel* en même temps, quoique le règne de *Nabuchodonosor* et le fait de *Babel* fussent à deux dates infiniment éloignées. Il ne faut que cette double existence de *Sémiramis*, pour démontrer, que cette reine est un personnage travesti.

[1] V. l'Hist. vérit. des temps fabuleux, tom. 3, p. 419.

[2] V. l'Hist. vérit. des temps fabuleux, tom. 3, p. 431.

L'auteur de l'*Histoire véritable* fait sur ce dévoilement de *Crésus* une observation profonde : « Il suit de là, dit-il, que l'em- » pire romain qui se trouve prédit dans les prophéties de *Daniel*,

De là passant aux premiers temps de la Grèce, l'auteur fera voir par de nouveaux rapprochements soutenus, que toute leur histoire fabuleuse n'est assez constamment qu'une version altérée de l'Ecriture [1] à laquelle les Grecs [2] ont mêlé toutes les rêveries de leur mythologie, en les accommodant avec la Grèce et les contrées voisines. Ainsi on reconnoîtra que toute la partie de nos livres saints, que les Egyptiens, qui n'en ont extrait que les faits relatifs à leur pays auront omise et négligée, c'est-à-dire, toute l'histoire de la conquête de la terre promise sous la conduite de *Josué*, celle des *juges* et des deux premiers rois d'Israël, *Saül* et *David*, les Grecs s'en sont emparés, et en ont tiré le plus grand parti; puisqu'ils ont formé leurs temps héroïques des combats de Josué, et de toutes les actions des *juges*. Ainsi l'on verra que, sous le nom de leur *Hercule*, ils ne nous ont donné que *Samson* et *Josué*, dont *Alcide* n'est que la traduction faite en grec. Dans l'expédition des *Argonautes*, dans *Jason* et *Médée* l'on retrouvera *Gédéon* et les *Madianites* [3]. Ainsi l'on aura enfin la solution de ce grand problême de l'histoire : pourquoi les Grecs si féconds sur leurs

» aura été réellement annoncé par les auteurs, qui, en forgeant » Crésus, ont altéré ces prophéties, et qui ne connoissoient guère » Rome dont *Pline* (L. III. c. 5. Sect. 9.) assure qu'on ne trouve » le nom en aucun écrivain étranger avant *Théopompe*, qui écrivoit du temps d'Alexandre. »

[1] V. l'Hist. vérit. des temps fabuleux, plan de l'ouvrage, t. 1, p. XLV.

[2] Les Grecs ont pu facilement avoir communication des livres saints, soit par les Juifs qu'ils faisoient esclaves, comme on le voit dans le prophète *Joël*, soit par les Phéniciens qui ont fait transpirer dans la Grèce, comme dans les autres parties de l'Europe et de l'Afrique, tant de connoissances utiles.

[3] V. l'Hist. vérit. des temps fabuleux, tom. 3, p. 256.

temps fabuleux, sont si stériles dans leur histoire, quand elle approche des temps connus; et d'où vient cette immense lacune que les savants modernes, et même quelques anciens, ont aperçue dans l'histoire grecque, depuis la guerre de Troie.

Mais si chaque trait de ces dévoilements aura de quoi surprendre, que sera-ce, quand l'auteur de *l'Histoire véritable* entreprendra d'expliquer comment les Grecs ayant imaginé leurs temps héroïques d'après nos livres saints, en ont emprunté ces noms illustrés par les deux plus grands poëtes qui aient jamais existé, les noms d'*Ajax*, *d'Enée*, de *Diomède*, d'*Agamemnon*, de *Ménélas*? L'on verra que ces noms ne sont tous que des traductions de ceux des enfants de Jacob, *Ruben*, *Siméon*, *Levi*, *Juda*, *Dan*, *Issachar*, *Zabulon*, etc.[1], que les Grecs ont rendus dans leur langue, tantôt avec une exactitude littérale, et tantôt avec des altérations grossières[2]. Découverte assurément très-heureuse et si singulière, qu'elle paroîtra un paradoxe incroyable: découverte féconde, elle nous révèlera un mystère que jusqu'ici l'esprit humain n'avoit pas même soupçonné. En effet, quelle sera la surprise

[1] Nous lisons dans l'ouvrage de M. l'abbé du Rocher, que comme les tribus de l'Ecriture portent les noms des enfants de Jacob, et qu'il y est dit au nombre singulier, en parlant de chacune d'elles, que *Ruben*, *Siméon*, *Lévi*, *Juda*, *Dan*, *Issachar*, *Zabulon*, etc., a fait telle ou telle chose, les Grecs, en traduisant ces noms dans leur langue, plusieurs bien, d'autres mal, ont aussi attribué à *Phénix*, aux deux *Ajax*, à *Enée*, à *Diomède*, à *Agamemnon*, à *Ménélas*, etc. comme à autant de héros, les traits des patriarches de ces tribus, et ceux des tribus mêmes qui se trouvent, soit dans le testament de Jacob, soit dans le cantique de Débora.

V. l'Hist. vérit. des temps fabuleux, tom. 3, p. 256, 257.

[2] Ibid.

de toutes les nations cultivées par le goût de la belle littérature, quand, par une suite de dévoilements des héros de la Grèce, copiés sur les noms des chefs des douze tribus d'Israël, M. l'abbé du Rocher fera voir que la guerre de Troie, cette guerre, dont le fracas a retenti jusqu'au bout de l'univers; cette guerre, dont la célébrité propagée d'âge en âge, et perpétuée de bouche en bouche depuis tant de siècles, a fait placer cet événement mémorable au rang des grandes époques de l'histoire; cette guerre de Troie, chantée par un *Homère* et un *Virgile*, n'est dans le fond que la guerre des onze tribus d'Israël, contre celle de *Benjamin*, pour venger la femme d'un lévite, victime de l'incontinence des habitants de la ville de *Gabaa* [1], qui fut prise par les autres tribus confédérées, à l'aide d'une ruse de guerre, et qui fut à la fin livrée aux flammes par les vainqueurs [2].

Le savant auteur apprendra que c'est le cantique de *Débora*, qui joint au même sujet, traité dans les derniers chapitres du livre des *Juges*, par un alliage que l'imagination des Grecs a eu l'habileté d'amalgamer, a produit le germe de l'*Iliade d'Homère* [3].

O vous, admirateurs d'Homère! ne craignez pas cependant pour sa gloire. La découverte de M. l'abbé

[1] Il est remarquable en effet qu'en hébreu le mot *Gabaa*, qui veut dire *un lieu élevé*, a le même sens que *Pergama*, en Grec, qui est aussi le nom qu'on donne à Troie.

[2] V. l'Hist. vérit. des temps fabuleux, tom. 3, p. 257; où M. l'abbé du Rocher dit, que la *guerre de Troie est prise de la guerre des Tribus, racontée à la fin du livre des Juges.* Ce morceau de l'Ecriture est le dix-neuvième et le vingtième chapitre du *livre des Juges*.

[3] V. l'Hist. vérit. des temps fabuleux, *Observ. prélim.* tom. 1, pag. 42, et tom. 3, pag. 257.

du Rocher ne flétrira point les lauriers qui couvrent la tête du *prince des poëtes*. Quand en lisant ses vers immortels, vous vous livriez à ce sentiment, fruit d'un goût délicat, que la *poésie est la fille du ciel*, vous rendiez hommage à une grande vérité, dont vous ne pouviez deviner le principe. Apprenez-le aujourd'hui : oui, sans doute, la poésie est une production du ciel, puisque le canevas du premier chef-d'œuvre de l'*épopée*, est descendu du séjour de l'immortel avec nos saintes Ecritures. Jusqu'ici Homère n'a été pour vous qu'*admirable* et *sublime*; maintenant vous pouvez hardiment lui déférer le titre de poëte *céleste* et *divin* : car une ode sacrée, dictée par l'Esprit saint à Débora, a fait germer dans la tête d'Homère, le plus beau poëme qu'ait enfanté l'esprit humain.

L'ouvrage de M. l'abbé du Rocher porte tellement l'empreinte d'une vraie découverte, que ses recherches ont fait naître sous sa main, le dévoilement successif de toutes les histoires altérées de l'antiquité. Chez lui, rien n'est système. Tout est une suite de vérités liées et subordonnées les unes aux autres. L'instinct de l'auteur l'a entraîné, malgré lui, de découvertes en découvertes. Celle des histoires anciennes de la Grèce, et des fables de leurs poëtes, l'a conduit à l'examen des philosophes de cette contrée. Sur cette matière, M. l'abbé du Rocher prépare encore à tous les partisans de l'ancienne philosophie, de quoi renverser toutes leurs idées ; il établira que l'histoire des premiers philosophes dont les Grecs se glorifient, et dont la patrie n'est nullement certaine, contient un grand nombre d'altérations de nos divines Ecritures [1], et que spé-

[1] V. l'Hist. vérit. des temps fabuleux, tom. 3, pag. 422.

cialement quelques-uns des livres de Salomon (*le sage* par excellence) ont eu l'influence la plus marquée dans les ouvrages des philosophes de la Grèce, sous différents noms, traduits de nos livres saints. Le LOCMAN des orientaux, loin d'avoir été l'*Esope* des Grecs, se-

[1] Les auteurs orientaux parlent beaucoup de la *sagesse* de *Salomon*. De ce personnage qu'ils ont altéré, ils en ont fait plusieurs, un entr'autres, sous le nom de LOCMAN. Ce mot est Arabe, et est le même que celui de *Salomon*. LOCMAN est formé originairement de l'article arabe *Al*, et du mot ECHM, qui signifie *sage*. Dans la *Bibliothèque orientale* de M. d'*Herbelot*, on trouve sur le mot LOCMAN, ALHAKIM LOCMAN le *sage*. C'est exactement le surnom de *Salomon*, traduit en arabe. Quelques-uns ont prétendu qu'*Esope* étoit le même personnage que LOCMAN et BIDPAY, appelé vulgairement PILPAY, et ont par conséquent mis sur le compte de LOCMAN, les fables d'*Esope*. Si Salomon a été masqué sous le nom de LOCMAN, cette découverte conduiroit à un doute très-grave sur quelques fables attribuées à *Esope* confondu avec *Locman*. En attendant des éclaircissements sur un fait aussi important, nous ferons observer que l'on trouve dans les Proverbes de Salomon (6. 6.) la fable de la *Fourmi*, et celle du *pot de terre* et du *pot de fer* dans l'*Ecclésiastique* (13. 2 et 3). Ce ne sont pas les seuls apologues qu'on rencontre dans l'Ecriture sainte. On y lit la fable des *arbres qui se choisissent un roi* (*Judic.* 9. 8); celles *du riche et du pauvre et des deux fils* (2. *Reg.* 12. 1); du *Cèdre et du Chardon* (4. *Reg.* 14. 9, et 2 Paral. 25. 18). Ainsi les écrivains sacrés ont évidemment l'honneur de l'invention de l'apologue, puisque *Hésiode* qui long-temps avant Esope avoit donné la fable de l'*épervier* et du *rossignol* (*Oper. et dies*, 1, 200), est moins ancien que l'auteur du livre des *Juges*, où nous trouvons la fable des *arbres*.

Nous pouvons citer, à l'appui de ces dévoilements sur *Locman*, un ouvrage récent, intitulé *Vie des écrivains étrangers, tant anciens que modernes, par M. le Prévôt d'Exmes.* (A Paris, chez la veuve Duchesne, 1784.) L'auteur parlant de *Locman* et de *Pilpay*, rapproche les grands traits de ressemblance qui se trouvent entre *Salomon* et *Locman*. Il pense, d'après la comparaison qu'il fait des apologues de *Locman*, de *Pilpay* et d'*Esope*, que le fabuliste persan a été copié ou imité par l'indien et le grec. M. l'abbé du Rocher, d'après les extraits mêmes donnés par M. le

lon le préjugé commun, reprendra son vrai nom de *Salomon*, lequel signifie *sage* en hébreu, et a été traduit par celui de LOCMAN, qui a le même sens en arabe. Quelques traits de l'histoire de *Pythagore* [1] formeront un de ses objets de dévoilement curieux sur les sources de la philosophie des Grecs [2].

Prévôt d'Exmes, pourra pousser plus loin les découvertes sur ces trois célestes fabulistes.

[1] V. l'Hist. vérit. des temps fabuleux, tom. 3, pag. 271.

V. l'Hist. vérit. des temps fabuleux, tom. 3, pag. 422. Clément d'Alexandrie, dit M. l'abbé du Rocher, cite un auteur qui fait Pythagore, disciple d'un Assyrien nommé NAZARAT. Or, ce nom peut être une altération du mot NETZAR, qui renferme les dernières lettres de *Nabuchodonosor*, appelé en Hébreu NBUCHDNATSR, sous le règne duquel on fait aller Pythagore à Babylone. D'ailleurs le commencement du nom NEBUCHADNEZZAR, comme le prononcent les orientaux, a fourni celui d'un autre maître que saint Clément donne à Pythagore. Il paroît donc que les Grecs, qui avoient la démangeaison de tout travestir, auront forgé les prétendus maîtres de ce philosophe, sur les noms du roi, dont le règne est contemporain au voyage de Pythagore dans ces contrées. En effet, suivant quelques auteurs, il alla à Babylone du temps de *Nabuchodonosor;* mais ce qu'il est bon d'observer, c'est que des auteurs anciens, suivant Clément d'Alexandrie, ont pensé que Nazarat, dont Pythagore a été le disciple, n'étoit que le prophète Ezéchiel, présenté par les écrivains du paganisme sous un autre nom. Effectivement ce prophète fut captif en Chaldée sous le même Nabuchodonosor. Ces traits, qui approchent déjà *Pythagore* fort près d'*Ezéchiel*, conduiront M. l'abbé du Rocher à des dévoilements curieux sur l'histoire de ce philosophe. Tous les savants conviennent qu'on trouve dans la vie de ce personnage des faits incroyables. Il est donc possible qu'ils aient été altérés. Quand M. l'abbé du Rocher aura rapproché tous les traits de la vie de *Pythagore*, de quelques chapitres d'*Ezéchiel*, l'on ne s'étonnera plus des belles maximes qu'on a attribuées à ce philosophe.

[2] On trouve dans Clément d'Alexandrie (Strom. 1. et 5.), et dans Eusèbe (Can. chron. p. 187. Præp. Evang. 7. 13, 8. 9, 13. 12.) des fragments d'Aristobule, Juif d'Alexandrie, et philosophe péripatéticien, dans lesquels il soutient que Pythagore, Platon, Aris-

Ainsi la méthode pratiquée par les Pères des quatre premiers siècles de l'Eglise, d'employer le témoignage des plus célèbres auteurs du paganisme, pour en faire un argument en faveur de la révélation divine, n'étoit pas le fruit d'un zèle bizarre et outré, mais de leurs profondes et vastes connoissances sur l'antiquité. Ainsi, un *Clément d'Alexandrie*, un *Origène*, un *Grégoire Thaumaturge*, un *Eusèbe*, ces hommes étonnants par leur immense érudition, avoient donc raison de soutenir que les poëtes, les philosophes, et les législateurs de l'antiquité ont emprunté de nos saintes Ecritures une partie de leur doctrine et de leurs lois [1]. Ainsi,

tote et les autres Grecs *avoient tiré presque toute leur philosophie des livres sacrés des Hébreux.* Ces livres sacrés avoient été, selon Aristobule, traduits en grec, dès avant l'empire d'Alexandre et celui des Perses.

Joseph (L. 1. contra App. rapporte, d'après *Cléarque*, un des principaux élèves d'Aristote, que ce philosophe eut de fréquentes conférences en Asie avec un célèbre Juif. Aristobule, et après lui, Clément d'Alexandrie ont remarqué que la philosophie d'Aristote s'accordoit avec les écrits de Moïse et des prophètes.

[1] Rien de plus précis sur cette matière que le morceau qu'on lit dans le frontispice de M. l'abbé du Rocher. *Ma vie n'y suffiroit pas, si je voulois exposer et prouver en détail tous les plagiats des Grecs, que la vanité leur a fait faire; et comment ils s'attribuent l'invention de ce qu'ils ont de meilleur dans leurs dogmes, après l'avoir pris de nous; et non-seulement on peut les convaincre d'avoir pris cette partie de leurs dogmes, de ceux qu'ils appellent barbares, mais encore d'avoir contrefait ce que la puissance divine a miraculeusement opéré en notre faveur, par le ministère de ses saints, et d'en avoir fait les prodiges de leur mythologie grecque.* (Clément d'Alexandrie, Strom. l. 6, édit. Col. p. 629.)

Aux auteurs que nous avons cités comme garants de cette assertion, nous pourrions ajouter l'historien Josèphe, saint Justin, Tertullien, saint Cyrille, saint Ambroise et saint Augustin.

Origène rapporte de *Numérius*, philosophe platonicien, cette célèbre parole, *que Platon, à le bien définir, n'étoit autre chose*

à cette Grèce, qui se glorifioit d'avoir été le berceau de tous les arts de l'esprit, et le sol natal du bon sens épuré, sera ravie la gloire d'avoir parlé la première dans notre hémisphère, le langage de la raison, par l'organe de ces philosophes qui usurpèrent le titre fastueux des pédagogues du genre humain.

Ainsi cette philosophie, qui étonnoit par la sublimité de quelques-unes de ses maximes, ne passera plus pour le chef-d'œuvre d'une sagesse purement humaine; et toutes ces voix qu'on entendit s'élever dans le sein même du paganisme le plus aveugle et le plus grossier, pour rappeler l'homme à la Divinité et à la règle des mœurs, seront convaincus de n'avoir été que les échos des envoyés de Dieu. Ainsi, aurons-nous la clef de cette intéressante question : pourquoi, avant le séjour du Verbe divin parmi les mortels, une classe d'hommes qui se distingua dans la Grèce par la singularité de ses discours et de ses manières, s'étoit arrogé le privilége exclusif d'avoir fait retentir aux oreilles de leurs com-

que Moïse parlant grec.... Clément d'Alexandrie, maître d'Origène, rapporte le même mot de *Numérius* sur *Platon*.

L'auteur de la *Bible de Royaumont*, fait sur les philosophes de la Grèce l'observation suivante : *Il est remarquable que tous les sages de la Grèce, si célèbres dans l'antiquité païenne, ne sont venus que depuis les prophètes. Pythagore alla même à Babylone, où il apprit quantité de choses des Juifs, dont il se servit dans sa philosophie, et Platon qui a mis aussi plusieurs choses des livres de Moïse dans les siens, étoit près de deux cents ans après tous ceux-ci.* (V. le dernier article de l'*Abrégé de la Chronologie sainte*, qui est à la fin de l'*Histoire du vieux et du nouveau Testament*.)

On voit, par ce passage du livre des Macchabées, *Expanderunt libros legis de quibus scrutabantur gentes similitudinem simulachrorum suorum*, 1. Macch. 3. ♰. 48., que les Juifs reprochoient aux Gentils, d'avoir fabriqué leur théologie sur celle des livres sacrés.

patriotes, ivres de superstitions, de passions et de plaisirs, les noms d'*Etre suprême*, *de raison*, *de justice et de pudeur* ? Dès-lors changera de face à nos yeux la Grèce, patrie de la philosophie.

Dans le breuvage même qu'offroit cette sagesse à la raison malade de ses partisans, nous ne verrons plus qu'un remède descendu d'en haut; mais dont l'imposture déguisoit l'origine, parce que le manteau philosophique déroboit à la vue la main du céleste médecin.

Philosophes modernes, qu'enfloit d'orgueil le souvenir de ces personnages célèbres, invoqués par vous comme vos patrons et vos fondateurs; et qui, disiez-vous, dans cette *Grèce fortunée* étoient devenus des *sages* par les seuls efforts de leur saine raison, vous abjurerez enfin votre erreur. Vous apprendrez qu'en vous enthousiasmant sur certaines vérités, qu'enseignent dans leur philosophie les sages du paganisme, vous n'admiriez dans le fond que la doctrine de nos livres saints. Ainsi, cette même révélation que repoussoient vos préjugés, et que combattoit votre cœur, s'insinuant dans votre esprit, à votre insu et contre votre propre gré, aura eu l'art de se faire accueillir et goûter par votre fière raison, dupe de la plus heureuse de toutes les illusions.

Telle est, Monsieur, l'esquisse des découvertes ultérieures qui suivront celle sur l'histoire d'Egypte, et qui formeront la matière des autres volumes que doit publier successivement M. l'abbé du Rocher [1].

Voilà donc une crise universelle qui s'opère dans

[1] Je dois faire observer que dans le tableau que je viens de présenter des découvertes ultérieures de M. l'abbé du Rocher, je ne fais que répéter ce qu'il a annoncé lui-même, comme on peut le vérifier en consultant son ouvrage.

l'histoire ancienne. En effet, une découverte dont le résultat bouleverse toutes les idées, qui, pendant plus de vingt-deux siècles, avoient subjugué la croyance du genre humain sur l'authenticité des annales profanes; une découverte qui anéantit l'empire qu'exerçoient depuis si long-temps sur l'opinion publique, tant de monarques imaginaires; une découverte qui renverse le trône, et brise le sceptre de cette foule de rois égyptiens, babyloniens, assyriens, etc. fabriqués par les auteurs de l'antiquité : une pareille découverte n'est-elle pas une véritable révolution, qui, dans le monde historique, présente un événement très-important, et qui doit faire époque dans les sciences?

Mais l'ouvrage de M. l'abbé du Rocher n'est pas seulement un beau monument élevé à l'histoire dont il épure les sources primitives; le travail du savant auteur dissipe encore les nuages dont on cherchoit à offusquer la vérité de la religion, puisqu'il sape par les fondements les difficultés dont les incrédules sembloient tirer le plus grand avantage. En effet, pour ne nous en tenir qu'à la première partie de *l'Histoire véritable des temps fabuleux*, qui a pour objet de nous démontrer que les anciennes histoires d'Egypte ont été rédigées sur des extraits de l'Ecriture sainte : que de conséquences en faveur de nos livres sacrés, ne pouvons-nous pas tirer de toutes ces altérations? Nous ne dirons pas seulement que, copiés par Hérodote, ils sont incontestablement antérieurs à toutes les histoires profanes connues, puisque l'original précède évidemment la copie; mais nous insisterons sur l'argument triomphant que nous fournit l'*Histoire véritable*, contre les philosophes modernes. Sans cesse ils nous opposoient le silence des écrivains du paganisme sur les *plaies d'E-*

gypte, le passage de la mer Rouge, et sur tant d'autres prodiges que raconte Moïse, comme opérés à la face d'une grande nation, qui, vu la singularité de ces événements, auroit dû en conserver la mémoire, et dont cependant on n'apercevoit aucune trace dans les fastes de son histoire.

La maligne complaisance avec laquelle les *sages* du jour ont insisté sur cette objection, engagea M. l'abbé du Rocher à l'approfondir d'une manière spéciale; son zèle pour les intérêts de la religion, lui fit entreprendre les recherches les plus pénibles sur les antiquités profanes. L'étude sérieuse qu'il en fit, le convainquit que les historiens de l'antiquité païenne, en les dépouillant du costume étranger dont ils s'étoient revêtus, formoient autant de témoins de la véracité des écrivains sacrés. La philosophie avoit osé nous porter le défi de montrer dans *Hérodote*, entr'autres, la moindre mention des événements relatifs aux Pharaons d'Egypte, dont Moïse rapporte tant de faits extraordinaires. Qu'est-il résulté de cette agression philosophique? M. l'abbé du Rocher a fait voir dans Hérodote, bien au-delà de ce que la philosophie nous demandoit; non pas seulement quelques traits épars et isolés, conformes au récit de Moïse, sur le ministère de *Joseph* en Egypte, sur les *plaies* qui affligèrent ce royaume, sur le mémorable passage de la *mer Rouge*, mais encore la substance entière de l'histoire sacrée concernant les Egyptiens, copiée par Hérodote, et copiée dans un ordre suivi de règne en règne et très-reconnoissable, malgré les altérations les plus grossières. Témoins de cette découverte merveilleuse, tous ceux qui prenoient quelque part à la cause de la religion, ont admiré la sagesse de son divin auteur, qui fait ser-

vir à la gloire de ses œuvres la haine même de ses ennemis. La philosophie blessée par ses propres armes, n'a recueilli, de cette attaque, que la honte de sa témérité, en faisant valoir pour des objections contre les livres saints, les plagiats mêmes qu'ont faits les auteurs païens. Ainsi ont été rétorqués contre nos *sages*, qui se flattoient d'être profondément versés dans les antiquités profanes, les traits dont ils ont été les premiers à indiquer l'usage.

En vain, pour justifier leur insurrection contre l'*Histoire véritable des temps fabuleux*, les philosophes voudroient se prévaloir de l'autorité de quelques savants qu'on ne peut accuser d'irréligion, et qui cependant n'ont point accueilli la découverte de M. l'abbé du Rocher. Mais qu'on y prenne garde, les motifs qui ont animé ces deux classes d'adversaires, sont bien différents. Les uns ont rejeté l'*Histoire véritable*, par un effet de la haine qu'ils portent à tout ce qui combat la philosophie moderne, dont ils sont les disciples zélés ; ils ont senti qu'il étoit de leur intérêt de décrier un ouvrage qui fournissoit contre l'incrédulité[1] les arguments les plus redoutables ; les autres ont tenté de le critiquer, non sans doute, par des principes antireligieux, mais parce qu'attachés à leurs systêmes sur les *dynasties* et la *chronologie* des prétendus rois d'Egypte ; ils concevoient un secret dépit de l'anéantissement de toute leur histoire, qui les privoit du fruit de

[1] L'Ouvrage de M. l'abbé du Rocher présente une découverte si favorable à la cause de la religion, que son sentiment sur l'histoire d'Egypte a été adopté et soutenu plus d'une fois dans les thèses de Sorbonne, et nommément dans celles de la dernière licence. Ceux qui connoissent la célébrité dont jouit cette école savante et éclairée, apprécieront de quel poids est un suffrage aussi respectable en faveur de M. l'abbé du Rocher.

leurs veilles et de leurs travaux. Est-il étonnant que ce sacrifice ait coûté à leur amour propre, affligé de voir s'évanouir tout à coup, la renommée que leur érudition sur les antiquités égyptiennes leur avoit acquise dans les académies?

Mais indépendamment du contre-coup que la découverte fatale à l'existence réelle de tous ces rois d'Egypte, faisoit rejaillir sur tant d'érudits, qui s'étoient en vain épuisés à former de longs calculs sur les vies et les règnes de tous ces monarques en peinture, ne suffisoit-il pas que M. l'abbé du Rocher vînt fronder directement une opinion qui dominoit depuis vingt-deux siècles, pour que sa découverte fût traitée de paradoxe inoui, et alarmât le respect que le public a naturellement pour certains personnages de l'histoire profane, auxquels une vieillesse décrépite semble acquérir un droit de prescription, qui ne peut jamais être attaqué impunément.

L'on conçoit que, si M. l'abbé du Rocher se fût contenté d'annoncer que la plupart des personnages de la fable ont été imaginés par le paganisme, sur les traits de l'Ecriture sainte, l'auteur n'eût pas manqué de trouver grâce auprès de tous ses lecteurs, parce que son livre n'eût présenté que le développement et la preuve d'un fait dont la ressemblance étoit soupçonnée depuis long-temps [1]. S'il eût même avancé que, dans les annales de la haute antiquité profane, de grandes erreurs de faits et de dates qui s'y étoient glissées, avoient

[1] V. *Conférence de la fable avec l'Histoire Sainte*; où l'on voit que les grandes fables, le culte et les mystères du paganisme ne sont que des copies altérées des histoires et des traditions des Hébreux, par *M. de Lavaur*. A Paris, chez André Cailleau, édit. 1730.

altéré la sincérité de l'histoire; sur cet article encore, il n'eût pareillement trouvé que de l'indulgence, parce que cette entreprise n'eût eu pour objet que de faire servir le flambeau de la critique à éclairer l'histoire.

Mais traduire au tribunal du public les fastes anciens des rois d'Egypte, depuis *Ménès* jusqu'à *Amasis*, sans en excepter un seul, comme un travestissement suivi de l'*Histoire* sacrée; dénoncer l'écrivain des règnes de tous ces monarques égyptiens, Hérodote, *le père de l'histoire*, comme le *père du mensonge;* en un mot, proclamer la première, la plus ancienne histoire profane qui existe, comme faisant elle-même désormais partie de la *mythologie ;* par conséquent, montrer la vérité de l'histoire profane, comme tarie et disparoissant dès sa source; que falloit-il de plus pour exciter contre l'abbé du Rocher, les préjugés les plus accrédités? Auteur d'une découverte si étonnante, qu'il a avoué en avoir été lui-même affecté (sentiment échappé à la candeur de son âme, et dont n'eût pas été susceptible celle d'un faiseur de système), il étoit naturel que M. l'abbé du Rocher essuyât le procédé, dont tous les âges de l'espèce humaine ont payé les travaux de ces hommes de génie, qui l'ont gratifiée de quelqu'une de ces grandes inventions, contre lesquelles il est du costume de lutter d'abord, et que bientôt après on est humilié d'avoir combattues.

Malgré la preuve irrésistible du rapprochement des faits des deux histoires profane et sacrée, qui appuient la découverte de M. l'abbé du Rocher, le préjugé subsiste encore dans l'esprit même de quelques savants estimables. Pendant un certain temps, l'empire de l'habitude fera citer toujours très-sérieusement MÉNÈS, MOERIS et SÉSOSTRIS, comme de vrais rois d'Egypte. Mais le règne de l'erreur et de l'illusion aura son terme;

la vérité triomphera, quand à une génération frivole aura succédé une autre plus sérieuse et plus mûre, et dont l'esprit tourné vers le vrai, aura substitué au goût d'une littérature légère, l'amour des études solides, et du vrai beau dans ce genre. C'est alors qu'une nation plus équitable, parce qu'elle sera plus éclairée, dédommagera l'auteur de l'*Histoire véritable* de l'indifférence qu'il éprouve en ce moment; c'est alors que des hommes épris de l'attrait des connoissances utiles, reliront attentivement cet ouvrage, fruit d'un génie vigoureux. Tout pénétrés des fortes impressions que laisseront dans leur esprit les conséquences bien approfondies de cette étonnante découverte, les savants, qui vivront à cette époque, rendront à son auteur le tribut d'admiration que semblent lui disputer ses contemporains, et ils reconnoîtront l'accomplissement de cet adage d'un ancien philosophe, que LA MÉDITATION EST UNE ESPÈCE DE PRIÈRE NATURELLE, QUE LE CIEL RÉCOMPENSE PAR LA DÉCOUVERTE DE QUELQUES GRANDE VÉRITÉ.

Voilà, Monsieur, une lettre bien longue; elle forme une dissertation complète, et suffit, ce me semble, pour vous satisfaire pleinement sur toutes vos difficultés contre l'*Histoire véritable des temps fabuleux*. Si cependant, malgré mes raisons, vous persistez dans l'opinion que j'ai travaillé à combattre, je plaindrois un bon esprit comme le vôtre, fait pour goûter et chérir la vérité, de se dérober à ses charmes. Mais permettez qu'en attendant, je reste très-fortement convaincu de ce point de fait bien démontré, qu'*Hérodote*, en écrivant son histoire d'Egypte, n'a été que *l'historien du peuple hébreu, sans le savoir*.

FIN.

TABLE DES ARTICLES

DE CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME ET DERNIER.



